

Composition du remède de M. Daran : remède qu'il pratique avec succès depuis cinquante ans pour la guérison des difficultés d'uriner, & des causes qui les produisent / publiée par lui-même ... suivie d'un Discours sur la théorie des maladies de l'urethre.

Contributors

Daran, Jacques, 1701-1784

Publication/Creation

Paris : Chez Didot, Cailleau, Méquignon, 1779.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pa7qfzmt>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

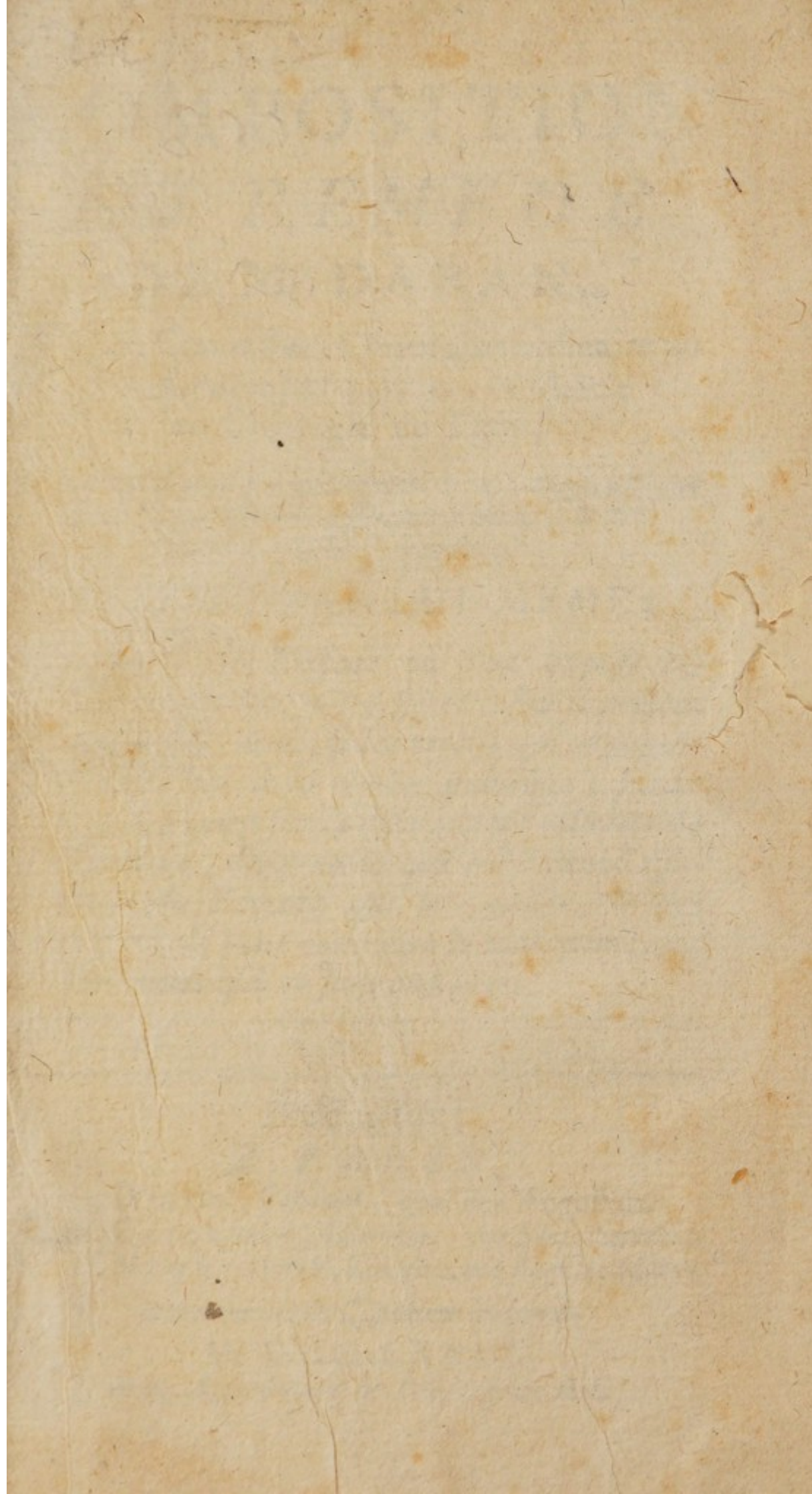
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



SHPP 57.252/A





COMPOSITION DU REMEDE

DE M. DARAN,

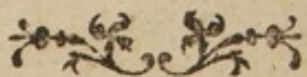
Ecuyer, Conseiller, Chirurgien ordinaire du
Roi, servant par quartier, & Maître
en Chirurgie de Paris;

*Remede qu'il pratique avec succès depuis cinquante ans
pour la guérison des difficultés d'uriner, & des
causes qui les produisent;*

PUBLIÉE PAR LUI-MÊME;

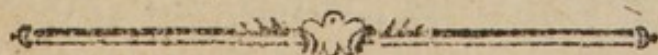
*Précédée d'une Préface où l'on expose les
raisons qui ont fait différer jusqu'à présent
cette publication, & les motifs qui engagent
aujourd'hui à la rendre publique; suivie
d'un Discours sur la théorie des maladies de
l'Urethre, des preuves qui constatent l'effi-
cacité du Remede qui les guérit, & des
moyens de faire connoître le mal même aux
Personnes qui en sont attaquées.*

Prix 40 sols broché, & 50 sols relié.



A PARIS,

Chez { DIDOT, Libraire, quai des Augustins.
CAILLEAU, Libraire, rue Saint-Severin.
MÉQUIGNON, Libraire, rue des Cordeliers.



M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

IV. ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

Personnes d'une fortune moyenne. Être pauvre & malade , sur-tout de la maladie dont il s'agit , c'est , selon le monde , le comble du malheur ; la Religion seule, s'il est pris en esprit de pénitence , peut y apporter quelque adoucissement. C'est à quoi, sans négliger leur état , je ne cesse d'exhorter les Pauvres qui ont recours à ma méthode ; & pour joindre les secours aux conseils , je ne manque jamais de les présenter aux Riches qui , éprouvant les mêmes maux , sont plus disposés à pourvoir à leur besoins , & peuvent engager Dieu , par cette bonne œuvre, à bénir les remèdes dont ils ont besoin eux-mêmes pour leur guérison. Ce sont , MESSIEURS , les vœux que je ne cesse de former , & le seul but que je me propose , en vous offrant la composition de mon Remède.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

<i>E</i> P I T R E dédicatoire.	Pag. iij
Préface.	ix
Composition des remedes employés par M. Daran dans les maladies de l'ure- thre. Les Bougies.	xxxv
Préparation des premieres Bougies.	idem
Préparation des secondes , ou Bougies moyennes.	xxxviij
Préparation des troisiemes , ou petites Bougies.	idem
Onguent antigonorrhique , pour oindre les Bougies de la premiere espece, quand on veut en faire usage.	xxxix
Préparation des Pillules antivénériennes qu'on fait prendre aux Malades quand les Bougies entrent aisément , & que les obstacles sont levés.	xl
Observations.	xlij
	a iij

<i>Discours ou Réflexions sur les maladies de l'Urethre. Objet de ces Réflexions.</i>	1
<i>Causes de la difficulté d'uriner.</i>	2
<i>Le raccourcissement des fibres de l'urethre.</i>	3
<i>Effet nuisible des astringens.</i>	5
<i>Les callosités, ou cicatrices.</i>	11
<i>Les carnosités, caroncules, ou excroissances.</i>	13
<i>Les ulcères de l'urethre.</i>	37
<i>Le gonflement du veru montanum.</i>	63
<i>L'endurcissement des prostates, ou des vésicules séminales.</i>	66
<i>Les fongosités des prostates & des vésicules séminales.</i>	71
<i>Les concrétions particulieres.</i>	73
<i>Suites des gonorrhées virulentes mal guéries.</i>	74
<i>Diagnostic des maladies vénériennes de l'urethre.</i>	77
<i>Insuffisance des diagnostics ordin.</i>	79
<i>Description de l'ischurie vénérienne.</i>	81
<i>Remede de l'ischurie.</i>	88
<i>Remede de la strangurie habituelle</i>	121
<i>Strangurie vénérienne des femmes.</i>	165
<i>Explication de quelques termes d'art, répandus dans ce Discours.</i>	185
<i>Lettre de M. le Comte de Moreton-Chabril-</i>	

<i>lant , à M. de la Peyronie , premier Chirurgien du Roi.</i>	187
<i>Lettre de M. Chicoyneau , premier Méde- cin du Roi , à M. Bertrand , doyen des Médecins de Marseille.</i>	191
<i>Réponse de M. Bertrand.</i>	194
<i>Lettre de M. Bruhier , Docteur en Méde- cine , Censeur Royal de livres , & l'un des Auteurs du Journal des Savans , à M. Manget , Docteur agrégé au Col- lège des Médecins de Genève.</i>	197
<i>Lettre de M. Procope , Docteur en Méde- cine , à M. Chicoyneau , premier Mé- decin du Roi.</i>	207
<i>Réponse de M. Choicoyneau.</i>	212
<i>Lettre de M. Brisseaud , de la ville d'Orbe , Canton de Berne & de Fribourg , à M. Bourgeois , Docteur en Médecine de la ville d'Yverdun , Canton de Berne , en Suisse , au sujet de la Méthode de M. Daran.</i>	219
<i>Certificat des Médecins & Chirurg.</i>	224
<i>Lettre de M. Boyer , ci-devant Chirurgien- Major des Grenad. à cheval de S. M. C. à M. Montagne , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.</i>	226
<i>Lettre de M. Deshayes , Directeur de la Manufacture Royale des Mouchoirs , à Saumur , à MM Chirurgiens</i>	

<i>d'Angers , au sujet de la méthode de traiter les maladies de l'Urethre , par M. Daran.</i>	244
<i>Lettre de M. de la Beaume , ancien Capi- taine des Grenadiers au Régiment de Normandie , en réponse à celle de M. d'Anteroche , ancien Lieutenant-Colo- nel au Régiment d'Agénois , pour savoir l'état de sa santé , depuis que M. Daran l'a traité des maladies de l'Urethre.</i>	251
<i>Lettre de M. Manget, Médecin de Genève, à M. Daran.</i>	258
<i>Remarques particulieres.</i>	261
<i>Liste alphabétique des Médecins qui ont attesté l'efficacité de la Méthode de M. Daran.</i>	302
<i>Liste alphabétique des Chirurgiens.</i>	306

Fin de la Table des Matieres.



PRÉFACE.

CONVAINCU par une longue & constante expérience , de l'efficacité de la découverte pour le genre de maladie que le Sieur Daran traite depuis cinquante ans ; sachant de quel avantage elle a été jusqu'ici & doit encore être dans la suite à l'humanité ; voulant enfin en étendre & perpétuer l'utilité & l'usage autant qu'il est en son pouvoir , il s'est déterminé à en donner gratuitement la connoissance au Public , pour ne pas enfouir éternellement après lui une méthode , que la Providence ne lui a confiée que pour le soulagement & la guérison de ceux à qui elle peut être salutaire.

Il y a long-tems qu'il auroit pris

ce parti , si sa fortune absorbée par l'entreprise du Canal de Provence ne l'avoit empêché de divulguer un remède , qui devenoit son unique ressource à un âge , où , selon le cours ordinaire de la nature , il pouvoit encore espérer plusieurs années de vie ; il touche aujourd'hui à la fin de sa carrière, & auroit à se reprocher qu'un secret dont il connoît tous les avantages , fut perdu pour la Postérité.

Il avoit promis au Sieur d'Escastan , son Neveu, (qui depuis trente ans administroit sous ses yeux ce même remède, & à qui il devoit un dédommagement de ce que lui auroit produit ce long travail, en lui assurant un avantage équivalent) de lui en laisser le secret, pour qu'il le fit valloir après la mort de son Oncle; mais comme le Sieur Daran vient d'avoir

le malheur de le perdre , il n'a plus d'autre obligation à cet égard, que de répondre aux vues de la Providence , en rendant publique une découverte qui a opéré entre ses mains les guérisons les plus heureuses. Il ne peut ni ne doit avoir actuellement d'autre objet que le bien public , n'exigeant de récompense, que celle que le Seigneur destine à ceux qui , après avoir taché de se rendre utiles par les talens dont il lui a plu de les gratifier , loin de les enfouir par une coupable négligence , ou par le motif encore plus coupable d'un vil intérêt , cherchent au contraire à en perpétuer les avantages.

Il fait que les découvertes utiles, lorsqu'elles ont pour but principal la conservation de la santé & de la vie , & qu'elles ont rempli cet objet

de la maniere la plus avantageuse ,
ont de tous tems mérité des éloges
à leurs Auteurs. Si après des peines
& des soins affidus , après un travail
opiniâtre & pénible , il est enfin
parvenu au même but, il en a trouvé
la récompense dans les succès les
plus nombreux & les plus connus ,
comme il est aisé de s'en convain-
cre par la lecture des différens
écrits qu'il a publiés sur cette ma-
tiere , & principalement par ceux
qui ont paru en 1743 , 1748 , 1753
& 1758. Mais comme ces ouvra-
ges peuvent être inconnus à beau-
coup de Malades , & que d'autres
n'ont peut-être jamais entendu
parler de sa méthode, il a cru qu'il
étoit à propos de placer , ci-après ,
différens morceaux qui les met-
tront au fait de la matière. On y
verra en quel état étoit, à l'égard

des maladies de l'Urethre , la Chirurgie en Europe , lorsqu'en 1743 , après la peste de Messine , donnant , comme il le devoit , la préférence à sa patrie , le Sieur Daran est venu en France pour mettre en pratique une découverte qu'il savoit lui être si nécessaire.

Les Malades les plus désespérés , éclairés par les preuves réitérées de l'efficacité de son remede , & par les assurances authentiques qu'en donnoient successivement les Maîtres de l'Art , trouverent dans son usage la santé qu'ils avoient en vain cherchée ailleurs. La multiplicité des cures opérées sous les yeux les plus clairvoyans , augmentoit tous les jours le nombre de ces témoignages.

Chaque Malade , enchanté de sa guérison , devenoit l'écho des éloges

que toute l'Europe prodiguoit à l'Auteur de la découverte ; les gens de l'Art étoient appelés , & , après avoir constaté l'état de la maladie, ne pouvoient se refuser à l'évidence ; aussi lui ont-ils, pour la plupart, rendu justice, en inférant, dans ses propres Ouvrages , des Certificats qui lui étoient d'autant plus glorieux, qu'ils ne les donnoient qu'après s'être assurés par eux-mêmes de la parfaite guérison des Personnes qu'ils avoient vues avant que de commencer le traitement. C'est cette certitude qui , ayant pénétré par-tout , a attiré au Sieur Daran des Malades de toutes les parties de l'Europe ; il est venu jusqu'à des Princes souverains qui , s'étant rendus à Paris incognito , ne se sont fait connoître que long-tems après leur entière guérison.

Des succès si éclatans exciterent bientôt une sorte de rivalité, qui ne fit que donner plus de célébrité à sa découverte. Des Chirurgiens prétendirent connoître les maladies de l'urethre, & posséder des remèdes efficaces pour les guérir; d'autres ne se firent point de scrupule d'avancer hardiment, & ne persuaderent que trop malheureusement, qu'ils participoient à son secret. C'est principalement contre les Auteurs de ces insinuations, qu'il a élevé sa voix en protestant hautement, que sa méthode n'étoit & n'est encore connue que de lui seul; qu'il n'en a confié le secret à personne jusqu'à présent; comme il sera plus aisé que jamais de s'en convaincre par la publicité même du remède.

Il ne craint point de dire qu'avant lui, la cure des maladies de l'Urethre, couverte d'un voile impénétrable, avoit toujours été l'écueil de la Chirurgie; & que les Malades n'en recevoient tout au plus que de légers palliatifs. Tandis que les Maîtres de l'Art les plus célèbres & les plus respectables de l'Europe, conduits par la franchise & l'amour du vrai, applaudissoient à ses succès, il en étoit d'autres qui, par des motifs opposés, ne rougissoient pas de nier jusqu'à l'existence des maladies réelles & compliquées qu'il guérissoit radicalement.

Les premiers affuroient avec d'autant plus de raison la certitude de la nouvelle méthode, qu'ils adressoient de tous côtés au Sieur Daran, un nombre infini de Malades désespé-

rés , qu'ils avoient abandonnés , & dont ils voyoient quelque tems après la guérison non suspecte. D'autres enfin, étonnés de ce que la renommée publioit en faveur du nouveau remede , & sachant d'ailleurs combien la maladie qu'il guériffoit & qu'ils regardoient comme incurable, étoit commune par-tout, se sont rendus à Paris, non-seulement pour s'affurer par eux-mêmes de la vérité de ces guérifons , mais encore pour le voir opérer sous leurs yeux, & lui demander le moyen d'emporter avec eux le remede, pour guérir ceux que l'éloignement empêchoit de venir se faire traiter dans la Capitale. Charmé de pouvoir multiplier les guérifons , il leur fournit ce qui leur étoit nécessaire avec toutes les instructions convenables

pour employer ses remèdes avec succès (*).

Le Sieur Daran pourroit ajouter à ces témoignages authentiques les lettres de Noblesse dont la bonté du Roi l'a décoré en 1755,

(*) Ces Maîtres en Chirurgie sont : MM. Boyer à Lyon, Serres à Montpellier, Giraud à Marseille, Guyot à Genève, Figarolle à Bordeaux, Capzer à Hambourg, Rogaski à Vienne en Autriche, Cornicius à Hesse-Cassel, Majou à Berlin, Nicole à Porto en Portugal, Donadieu à Madrid, Toukins & Osborne, Chirurgiens à Londres ; Couper Médecin à Londres & aussi en Hollande, Plunckett Médecin à Dublin & Blecke Chirurgien à Dublin, Loiseau à Liege, Santorin à Bruxelles, Quintart à Warsovie, Exdrion à Naples, idem à Rome, Bellecouche à Léogane & au Port au Prince Isle St. Domingue, Beze à la Martinique, Casanove à l'Isle-Bourbon & au Chili, Gourdel à Goa, aux Isles Portugaises, Foubert à Pondichéri.

& d'autres preuves éclatantes, qui confirment encore la réputation d'une découverte dont il va rendre le secret public.

C'étoit, comme on l'a dit, le projet qu'il avoit formé d'abord, si des pertes considérables n'y eussent apporté un obstacle invincible. Quels avantages ne doit-on pas se promettre d'un remède unique, dont il découvrira & expliquera si clairement la méthode, qu'on pourra le pratiquer aisément dans le sein même de sa famille, sans entreprendre de longs voyages, nécessairement dispendieux, sans perdre de vue le soin de ses affaires & de sa fortune, comme ont dû le faire grand nombre de personnes jusqu'à présent.

Plusieurs Particuliers ont vendu en différens tems à la France, à

l'Angleterre & à d'autres Cours, pour des sommes considérables, des secrets dont l'heureuse découverte avoit rendu les Auteurs précieux à l'humanité. Ces remèdes cependant attaquent rarement des maladies aussi communes que celles que traite l'Inventeur de cette méthode; & leurs effets n'étoient pas toujours infaillibles; le sien, au contraire, lorsqu'on a pu l'appliquer à tems & avec prudence, n'a jamais manqué son effet; & son application est d'autant plus étendue, que le mal qu'il détruit est de tous les états, de toutes les conditions & de tous les pays. La nature le produit quelquefois par des infirmités ordinaires; mais il prend presque toujours sa source dans une de ces foiblesses de l'humanité si naturelle aux deux sexes.

La marque la plus convain-

quante de la supériorité de sa méthode, est la guérison parfaite d'une infinité des Malades qui y ont eu recours après avoir inutilement tenté tous les autres moyens de soulagement.

Sans accumuler les preuves très-notoires de ce qu'il avance, il ne citera que le témoignage des Anglois qu'il a guéris à Londres, dans les différens voyages qu'il a faits dans cette Capitale. Le plus grand nombre avoit usé sans succès de toutes les bougies appliquées ou conseillées par les premiers Chirurgiens de l'Angleterre, comme ils en conviendront eux-mêmes, s'il le faut, sans autre motif que l'amour de la vérité, ou celui du bien qui pourra en résulter pour le Public. Il y a d'ailleurs peu de Malades auxquels, pendant l'usage

des bougies, il ne faille administrer des remèdes internes, qui doivent concourir avec le topique, & former le spécifique dont on donnera le secret.

L'auteur sent combien cette publication présentera de difficultés, pour en rendre la pratique intelligible tant à quelques Gens de l'art, qu'aux Malades. La méthode qu'il a suivie & perfectionnée, le met à portée de donner des conseils & de fournir les moyens pour empêcher que la Maladie ne se porte à un excès aussi dangereux que compliquée; son dessein n'est donc pas, en donnant son remède au Public, de s'écarter de ce zèle, & s'il ose le dire, de cette affection dont il a toujours été animé pour ses Malades. Ceux qui voudront avoir recours à lui, éprouveront les mêmes soins, autant que sa santé &

son grand âge pourront le permettre ; persuadé que rien ne dispense devant Dieu un homme dont le talent peut être utile à ses semblables , de remplir, autant qu'il est en lui, les obligations de son état.

D'après cette façon de penser , on peut être assuré qu'il ne négligera rien pour se concilier de plus en plus cette estime , cette confiance publique , à laquelle le succès de sa découverte lui permet de prétendre ; il n'a d'ailleurs qu'à se louer de la manière dont ce même Public a récompensé les services qu'il a tâché de lui rendre dans l'exercice de sa profession ; & si toute la fortune qu'elle lui avoit procurée, a été absorbée jusqu'à présent dans une entreprise fort utile à une grande Province , il n'en attribue la cause qu'à lui - même ;

d'autant plus que d'autres auroient pu l'exécuter sans lui.

Après avoir fait connoître les raisons qui l'ont empêché jusqu'à présent de publier sa découverte, le Sieur Daran doit observer qu'il n'a pas cru devoir acquiescer aux propositions qui lui ont été faites par plusieurs Seigneurs de la Cour, de la proposer à Louis XV, & par M. le Duc d'Albe dans un voyage qu'il fit à Paris en 1771, de l'offrir au Roi d'Espagne, auquel il se croyoit sûr de la faire accepter.

Il a toujours eu en vue de donner son secret & non de le vendre; persuadé que dans ce dernier cas, ceux qui, par leur faute ou par celle des Malades, auroient employé sa méthode infructueusement, n'auroient pas manqué de dire, pour se disculper, qu'il n'avoit pas

pas donné la vraie composition du remède , ne voulant pas qu'il opérât utilement dans d'autres mains que dans les siennes. Sa crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'il est en effet très-aisé de manquer à guérir , si l'on n'observe pas exactement tout ce que sa longue expérience lui a fait pratiquer depuis tant d'années.

Pareille accusation ne pourra plus avoir lieu, quand on verra qu'il publie son secret sans autre intérêt que le bien de l'humanité : l'ayant reçu gratuitement de l'Auteur de tous les talens , il doit le donner de même , sans autre récompense que le plaisir d'être utile à ceux qui auront le malheur d'en avoir besoin.

Dans ces vues, qui sont de sa part très-sincères, on doit être bien per-

suadé que dans la publication de sa méthode , il s'expliquera le plus clairement qu'il lui sera possible , rapportant dans la plus exacte vérité & sans aucun déguisement , la maniere dont il traite journellement les personnes qui se confient à ses soins ; enforte que si l'on ne guérit pas , ce ne peut être que la faute du Malade ou de celui qui le traite , & non celle du remede.

Il y a des gens si prévenus en leur faveur , sur-tout parmi les jeunes Chirurgiens , qu'ils se croiroient humiliés de suivre aveuglement les Maîtres de l'Art sans rien ajouter de leur invention. Il vient tous les jours au Sieur Daran des Malades qui , avant que de le connoître , avoient consulté des Praticiens de réputation, lesquels, pour tout remede , ont ordonné de se servir de la

sonde d'argent, & de la garder plus ou moins de tems. D'autres ont conseillé d'introduire des cordes de violon ; comme si des moyens de cette nature pouvoient détruire les excroissances de chair ou déterger les ulcères. Voilà comme on est malheureusement la dupe de ceux qui veulent guérir des maux qu'ils disent connoître , au lieu de les adresser à ceux qui les guérissent. D'autres ont d'anciens préjugés dont ils ne veulent pas se départir , ou ne travaillent que par routine.

A l'égard des Malades, on peut aussi en distinguer de deux sortes, les uns sont si délicats & si sensibles, qu'ils n'osent ni poser le remede eux-mêmes , ni souffrir qu'on le porte aussi avant qu'il le faut , pour qu'il opère plus efficacement. Les autres sont si pressés de guérir ,

que ne cherchant qu'à brusquer la cure, ils causent des accidens qui, au lieu d'avancer, retardent la guérison. La nature de la maladie & le tempérament du Malade occasionnent d'ailleurs des difficultés, qu'on ne peut attribuer ni au Médecin ni au Malade.

Quand on verra la formule des remèdes que le Sieur Daran employe depuis si long-tems, il s'attend bien que les personnes peu instruites ou prévenues des difficultés qui accompagnent toujours une nouvelle pratique, ne manqueront pas de s'écrier avec l'air du dedain; Eh! quoi, ce n'est que cela? Eh! non, leur répondra-t-il; ce n'est que cela; mais il faut savoir aussi que la connoissance des maladies & la conduite des remèdes est encore au moins aussi nécessaire que la

bonté même de la méthode ; puisque bien souvent il a envoyé à de bons Maîtres en Chirurgie ses remèdes tout préparés, avec l'instruction nécessaire pour en faire usage, sans que pour cela ils aient pu opérer la guérison. A peine ont-ils pallié le mal en faisant souffrir bien des douleurs aux Malades. Combien, parmi ces derniers, se sont vus obligés de recourir à lui pour se faire guérir radicalement.

Quoique la plupart des maladies de ce genre se prennent de la même manière, & que la partie qu'elles affectent soit d'une conformation générale, elles diffèrent néanmoins par le siège qu'elles occupent, & tiennent au tempérament, au caractère, aux complications qui peuvent s'y trouver, comme vice scorbutique, dartreux,

goutte , &c. Ce n'est qu'avec la prudence , l'attention & la connoissance de toutes ces maladies, que le vrai Médecin opérera la guérison de celle-ci.

On trouvera peut-être que le Sieur Daran est entré dans des détails trop minutieux lorsqu'il donne les formules du remede , aujourd'hui sur-tout qu'il l'a fait connoître depuis si long-tems par sa pratique : on auroit peut-être raison , s'il n'écrivoit que pour ceux qui peuvent avoir ces connoissances ; mais comme il y a une infinité de personnes , qui non-seulement n'ont jamais entendu parler de sa méthode , mais qui ne connoissent pas même leur mal , & encore moins le spécifique propre à le guérir , il ne pouvoit s'expliquer trop clairement en leur faveur, soit pour leur découvrir les symptômes

de la maladie , soit pour leur faire connoître les accidens cruels qu'elle peut leur attirer , s'ils la négligent , soit enfin pour leur apprendre la maniere de composer le remede , & celle de l'appliquer fructueusement pour parvenir au moment désiré de leur guérison. L'exemple suivant suffira , pour établir la nécessité de faire connoître au Malade la nature de son mal.

En 1747 , un Persan se présente chez le Sieur Daran avec deux interprètes , & lui fait dire qu'il est parti d'Ispahan pour venir en Russie consulter les Médecins de Moscou; ceux-ci lui avouerent ne rien connoître à sa maladie , & lui conseillèrent d'aller à Leyde consulter le fameux Boherhaave , qui répondit de même , qu'ignorant la

nature du mal , il ne pouvoit y apporter de remede ; mais qu'il avoit entendu dire qu'un Chirurgien de Paris guériffoit ces sortes de maux, & qu'il l'exhortoit à aller le consulter. Il y vint en effet ; & il apprit au Sieur Daran, que dans différens voyages qu'il avoit faits autrefois en Europe , il avoit eu commerce avec une femme , après lequel il lui étoit survenu beaucoup de douleur en rendant ses urines ; que , n'ayant consulté personne , il avoit souffert son mal long-tems avec patience ; que ses douleurs étant diminuées , il urinoit avec plus de difficulté & beaucoup d'efforts. Le Sieur Daran examina le Malade , & lui trouva le canal de l'urethre si plein d'excroissances de chairs & même de petites verrues , que la plus petite bougie ne put entrer

qu'environ d'un pouce. Peu de jours après , en continuant d'introduire des bougies , il s'établit une abondante suppuration. Au bout de douze jours les bougies entrèrent de toute leur longueur ; & la suppuration continua près de deux mois. Dans le même tems le Malade fut purgé plusieurs fois ; & dans les intervalles , on lui fit user des anti-vénériens qui opérèrent l'entière guérison : le canal de l'urethre se trouva libre, & la suppuration totalement tarie. Quoiqu'il eut les yeux en apparence en très-bon état , il dit que depuis plusieurs années il ne voyoit que d'un œil ; mais qu'actuellement sa vue lui étoit revenue parfaitement , sans qu'on lui eut fait pour cela aucun remède ; ce qui prouve que le reflux d'une partie de l'humeur s'étoit

porté à l'œil , & que la supuration l'avoit détruite. Cet Etranger resta encore un mois à Paris après sa guérison , & partit pour retourner en sa patrie , prenant son chemin par Marseille , Malthe , Constantinople , &c.





COMPOSITION

*DES REMÈDES employés par
M. DARAN dans les maladies
de l'Urethre.*

LES BOUGIES.

ON en distingue de trois sortes : les
grosses , les moyennes & les petites.

Préparation des premières Bougies.

Il faut prendre des feuilles de ciguë ,
de nicotiane , de lotier odorant ou
treffe musqué , des fleurs & feuilles de
mille-pertuis , une grande poignée de
chacune , coupées menues & hachées.
Les mettre dans un chaudron avec dix
livres d'huile de noix. Ajoutez une
livre de fiente de brebis sèche ; posez
le chaudron sur un feu modéré ; &
faites bien cuire ces plantes jusqu'à ce

qu'elles soient comme rissolées ; passez ensuite le tout à travers un linge avec une forte expression. Remettez l'huile dans le chaudron bien nettoyé sur le feu ; mêlez-y trois livres de saindoux , & trois livres de suif de mouton ; & lorsque tout est bien fondu & bien chaud, ajoutez-y peu à peu huit livres de litarge en poudre bien fine , en remuant toujours avec une palette de bois , pour que la litarge ne s'attache pas au fond du chaudron : laissez bouillir le tout à petit feu pendant une heure ; après quoi vous y ajouterez encore deux livres de cire jaune ; & vous continuerez à faire bouillir, jusqu'à ce que la matière soit d'une bonne consistance* : alors vous y tremperez de la toile fine à demi usée , de huit pouces de large sur trente-six de long ; &

* Il est très-essentiel quelle ne soit ni trop sèche ni trop molle : trop sèche , la bougie se casseroit & blesseroit le Malade ; trop molle , elle se repleroit sur elle-même , & entreroit difficilement.

vous en couperez de petites bandes en languettes , longues de sept pouces ; mais plus ou moins larges , suivant la grosseur des bougies que vous voulez faire. Une ligne de largeur donnera les bougies les plus fines , & ainsi de ligne en ligne jusqu'à quatre , qui sont les plus grosses , ayant toujours égard à l'épaisseur de la toile.

Vous raclerez les petites bandes avec le dos d'un couteau pour les rendre bien unies & bien lisses ; vous les pliez sous vos doigts comme un ourlet ; & vous les roulerez sur une table bien unie avec une tablette de bois dur, d'un demi-pied de long , large de quatre pouces , & d'un demi - pouce d'épaisseur , jusqu'à ce qu'elles soient bien unies ; de sorte qu'en les passant entre les doigts , on ne sente aucune inégalité. Elles doivent être plus minces d'un bout que de l'autre , allant toujours en diminuant ; & il faut que le petit bout soit arrondi , de façon qu'en

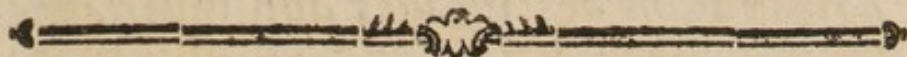
l'appliquant sur la joue il ne pique point ; alors les Bougies sont faites ; & on les garde étendues & séparées sur une planche , jusqu'à ce qu'elles soient assez sèches pour ne pas se coller l'une contre l'autre.

*Préparation des secondes , ou moyennes
Bougies.*

Prenez une partie de la composition dont il a été parlé ci-dessus , & deux parties de cire jaune ; faites les fondre ensemble, en remuant toujours. Quand le tout est bouillant , trempez-y votre toile comme aux premières Bougies ; & coupez-là en petites bandes , pour en former des Bougies moyennes.

*Préparation des troisiemes , ou petites
Bougies.*

Il faut prendre une partie de la première composition , & quatre parties de cire jaune ; & pour tout le reste , faire de même qu'aux premières & secondes Bougies.



ONGUENT ANTI-GONORRHIQUE

*Pour oindre les Bougies de la premiere
espece quand on veut en faire usage.*

Cet Onguent est composé de quatre onces de baume de Copahu, & de deux onces d'emplâtre de diapalme fondu au feu dans le baume. Ensuite il faut y ajouter une once de fiente de brebis bien fine, passée par un tamis, que vous mêlerez bien avec une spatule, jusqu'à ce que la matiere soit refroidie.

Les autres Bougies se frotteront avec de l'huile seulement, pour faciliter leur introduction, sans quoi elles n'entreroient que difficilement & avec douleur.

*Préparation des pillules anti-vénériennes
qu'on fait prendre aux Malades quand
les Bougies entrent aisément, & que
les obstacles sont levés.*

Prenez du Mercure doux ,
de la poudre de jalap ,
de l'escamonée ,
de la gomme de gayac ,

De chacune de ces drogues une
once ; faites-en une masse avec ce qu'il
faut de sirop de rose solutif ; & formez-
en des pillules de cinq grains chacune ,
que les Malades prendront tous les
jours à la dose de deux à trois pillules
le soir en se couchant , ou le matin en
se levant : si le Malade doit être purgé ,
il en prendra cinq à six , suivant les in-
dications & les tempéramens.

A l'égard des ptisannes, elles doivent
être adoucissantes & émolientes , lé-
gèrement apéritives , préparées avec
des fleurs de guimauve , de bouillon

blanc , de pas d'âne , d'hypercon & de feuilles de mauve , de pariétaire & autres , toujours avec quelques grains de nître purifié ; le tout , suivant les circonstances où se trouve le Malade.

A la fin du traitement , on prend des eaux minérales ferrugineuses pendant huit à dix jours , à la dose de deux , trois , quatre livres dans une heure & demie , selon la qualité des eaux : c'est l'usage qui conduit dans ce cas là le Médecin & le Malade.

N. B. En attendant que les Malades aient acquis l'usage de faire les Bougies suivant la manière indiquée ci-dessus , ils en trouveront de toutes faites chez M. Daran , qui en fait faire toujours pour sa pratique.



OBSERVATIONS.

QUAND un Malade se présente , on doit examiner son état , & voir s'il ne peut uriner que très - difficilement goutte à goutte & avec douleur , & ordonner une saignée , si on la croit nécessaire.

Ensuite on introduit une Bougie des plus minces , sans rien forcer , jusqu'où elle peut aller ; on l'attache avec un fil double de coton autour du gland , de manière qu'elle ne puisse avancer ni reculer ; on la laisse plus ou moins de tems , selon le plus ou moins de douleur que cause sa présence. Il y a des cas où le Malade pisse mieux avec la Bougie que sans elle ; ce qui est fort heureux ; il faut alors la laisser tant qu'elle peut durer par sa solidité , & l'ôter ensuite pour laisser quelque

tems reposer le canal. S'il y a de la chaleur, on prend un gobelet d'eau avec un fixieme de vinaigre pour y plonger la tête de la verge, & la laisser tremper quelque tems; ce qui rafraîchit la partie, & soulage le Malade. C'est même ce que l'on peut faire, lorsqu'il a la bougie dans l'urethre; il faut sur-tout lui recommander de se bien laver deux fois le jour la tête de la verge en relevant le prépuce, parce que la propreté dans cette partie est d'une grande conséquence dans ces sortes de maladies. On lui fait boire plus ou moins souvent de la ptisanne, à proportion de l'âcreté des urines; ce qui se manifeste par la douleur qu'il ressent à les rendre.

Les bougies attirent ordinairement une suppuration qui dure plus ou moins de tems, suivant le cas & les sujets, & cesse par l'usage des mêmes bougies, à mesure que les playes viennent à se cicatrifer & à se consolider.

S'il arrivoit que l'urine s'arrêtât pen-

dant le traitement , & ne put sortir , soit par le gonflement de la partie malade ou autrement , il ne faut pas s'en inquieter : on prend une bougie des plus minces , on la passe à différentes reprises s'il le faut ; & peu à près la bougie se fait jour , & l'urine vient.

Après un mois de l'usage des Bougies à deux par jour , à compter de celui où elles font entrées dans toute leur longueur , on n'en mettra plus qu'une , qu'on gardera sept à huit heures dans les vingt-quatre ; & l'on continuera de même pendant un mois ; après quoi on n'en mettra que de deux jours l'un ; & quand le linge ne sera plus tâché pendant l'intervalle où l'on ne conserve point la bougie , on ne fera que la passer pendant quelque tems une fois tous les matins avant que d'uriner ; c'est-à-dire , qu'il suffit de la faire entrer & sortir sans la faire séjourner.

Il y a des Malades qui ordinairement

piſſent librement & ſans douleur ; mais dès qu'ils ſe fatiguent & s'échauffent de quelque maniere qui ce ſoit, urinent difficilement & avec douleur. Si l'on prend le parti de les fonder, la fonde ou la bougie entre aifément ; mais en la leur laiſſant quatre ou cinq heures, ce qui fait découvrir le mal qui eſt dans l'urethre, il ſort une matiere qui caractérife la Maladie * ; ce ſont des excroifſances de chairs molles & ſpongieuſes, qui ſe gonflent & s'irritent au moindre excès que fait le Malade. Les bougies fondent & détergent ces chairs ; & les Malades guérifſent en employant le remede, juſqu'à ce qu'il ne vienne plus aucune ſorte de ſuppuration ni de tâches au linge.

Il y a des gens à qui la ſuppuration, dans le commencement, cauſe une pe-

* Il eſt eſſentiel de lire à ce ſujet une courte obſervation qui ſe trouve à la page 302 de ce volume.

tite fièvre; mais elle ne doit pas empêcher la continuation du remède; elle passe communément en vingt-quatre heures; & cela n'arrive même qu'à peu de personnes. Il y en a d'autres dont le genre nerveux est si délicat, & le caractère si craintif, que la seule approche de la bougie les fait tomber en foiblesse, à plus forte raison si on s'obstine à vouloir la forcer plus qu'il ne faut; un verre d'eau les fera revenir sur le champ.

Il arrive pour l'ordinaire que dans ces traitemens, les accidens que l'on a éprouvés dans les différentes maladies qu'on a eues, reviennent; mais à la fin la guérison s'ensuit radicalement; & l'on n'y est plus sujet. Quand on reste un certain tems, sans remettre une bougie, après avoir ôté la première, les chairs du bord de l'ulcère s'approchent & se collent, de façon que l'urine ne peut plus passer sans faire un effort sur ces chairs; ce qui fait sortir quelques gouttes de sang,

qui effrayent fort certains Malades. Si on vouloit les en croire , il faudroit sur le champ suspendre les pansemens ; il faut , au contraire , s'en donner de garde ; ce feroit perdre du tems , sans remedier à rien , puisque la même chose arriveroit de nouveau quand on recommenceroit.

On ne manquera jamais de conseiller aux Malades , en commençant le traitement , de soutenir les bourses avec un suspensoir qui approche du ventre , le plus qu'il est possible, toutes les parties , de peur que le poid de ces mêmes parties n'attire les humeurs , & ne cause un gonflement , quelquefois avec inflammation , sur-tout à ceux qui , pendant la traitement des gonorrhées précédentes , ont eu des dépôts appelés vulgairement *Chaudepisses tombées dans les bourses* : dans ce cas , il faudroit cesser pour quelques jours l'usage des Bougies , & remedier à l'accident par des cataplasmes adoucissans & résolutifs , &

particulièrement par le repos. Il faut même, si on le peut, rester dans son lit; & s'il y a inflammation, une ou deux saignées seront nécessaires, selon le tempérament plus ou moins sanguin du Malade. Si pendant ce tems il ne peut uriner, il faut introduire une bougie fine, la faire entrer & sortir pour faire venir l'urine.

Un Chirurgien qui n'a pas traité beaucoup de personnes attaquées de ces maladies, ou qui n'a vu aucun de ces accidens arriver à ceux qu'il a traités, pourra croire qu'il en est de même à tous les autres, & prendra de-là occasion de négliger ces avis; il n'en fera pas ainsi d'un Praticien à qui le traitement est plus familier; non-seulement il ne négligera aucun de ces conseils; mais il cherchera même à prévenir des accidens que la prudence du Chirurgien & celle du Malade peuvent éloigner.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE,
OU
RÉFLEXIONS
SUR LES MALADIES
DE L'URETHRE.

OBJET DE CES RÉFLEXIONS.



PRÈS avoir parlé dans mon *Traité de la Gonorrhée virulente*, du siège de cette maladie, de ses signes diagnostics & prognostics, & de la manière de la guérir, je traiterai aujourd'hui de ses suites.

Quelque variété qu'on y remarque,

A

elles se réduisent pourtant proprement à deux ; un écoulement opiniâtre par l'urethre , & une difficulté d'uriner. C'est un ulcère qui est le principe ordinaire de cet écoulement opiniâtre , qui afflige si souvent les malades ; mais quelquefois il n'en fuite que très-peu de matière , que le torrent des urines entraîne & rend insensible. C'est ce que je prouverai plus bas. Actuellement je vais m'attacher à développer tout ce qui a rapport à la difficulté d'uriner. Mais je prie le Lecteur de ne point perdre de vue , que je ne parle ici que des maladies de l'urethre , & non de celles des reins & de la vessie.

Causes de la difficulté d'uriner.

L'urine ne peut couler difficilement , que parce que le diamètre du canal est rétréci. Il est rétréci par tout ce qui cause à ses fibres une contraction contre nature , ou par ce qui remplit une partie de son diamètre , ou parce qu'il le comprime en dehors , comme le gonflement de quelqu'une des parties qui l'environnent. Les causes sensibles de la difficulté d'uriner vénérienne , sont donc ; 1^o. le raccourcissement des fibres de

l'urethre ; 2°. les callosités ou cicatrices dures & calleuses que les ulcères gonorrhœiques mal traités ont laissées dans le canal ; 3°. les caroncules ou carnosités que ces ulcères, devenus fongueux, y ont fait pulluler ; 4°. les ulcères calleux, opiniâtres & malins, qui occupent les conduits excrétoires des lacunes de l'urethre, des prostates, des vésicules séminales, & de toutes les glandes qui versent dans l'urethre une liqueur propre à la lubrifier ; 5°. le gonflement considérable du verumontanum, partie qui devient même quelque fois squirrheuse ; 6°. l'endurcissement, le squirrhe ou la callosité des prostates, ou des vésicules séminales ; 7°. les mêmes parties devenus fongueuses, spongieuses, & qui ont acquis une disposition prochaine à se gonfler à la moindre occasion ; 8°. enfin la formation de quelque concrétion particulière qui diminue le diamètre du canal. Nous allons parler en particulier de chacune de ces causes conjointes.

Le raccourcissement des fibres de l'urethre,

P R E M I E R E C A U S E.

I. Je ne connois que les remèdes as-

tringens, âcres & piquans, qui soient capables de causer le raccourcissement des fibres de l'urethre. Leurs particules âcres irritant ces fibres, en causent la crispation, qui est inséparable de leur raccourcissement. Ces particules font sur les fibres le même effet que la sanie produite par l'altération que le virus vénérien a causée dans les liqueurs qui s'écoulent dans l'urethre, lesquelles, irritant & crépant les fibres de ce canal, le raccourcissent de manière qu'il devient incapable de l'extension dont il est naturellement susceptible, toutes les fois que quelque cause oblige le sang de s'épancher en quantité dans les corps caverneux du pénis; ce qui produit une chaudepisse *cordée*; nom qui lui est donné, parce que, dans l'érection, le raccourcissement de l'urethre fait l'effet d'une corde qui empêcheroit le gland de s'élever. Cet accident, auquel l'état inflammatoire du canal a beaucoup de part, est d'autant plus fâcheux, que l'érection est plus fréquente dans les gonorrhées les plus malignes; & c'est un de ceux qui fatiguent & qui tourmentent le plus les malades. S'il est donc vrai que les astringens, dans la gonorrhée, operent sur l'urethre comme le virus

qui l'a produite , il ne faudroit pas d'autres raisons pour en en proscrire l'usage. Mais ce n'est pas la seule. Il y a long-temps que les plus habiles Praticiens se sont élevés contre les astringens , dans quelque cas qu'on veuille les employer ; c'est sur-tout dans la gonorrhée , qu'ils en condamnent l'application ; & c'est avec beaucoup de raison. Quoique cette discussion soit en quelque sorte étrangère à mon sujet , puisque les astringens ne sont communément que des causes éloignées de la difficulté d'uriner vénérienne , il est trop intéressant pour le Public de le défabufer de leur efficacité prétendue , pour négliger cette occasion de le faire.

Effet nuisibles des astringens.

Ceux qui prendront la peine de lire mes observations , verront que l'usage de ces remedes est très-infidèle. Beaucoup de mes malades les ont employés en vain ; quelques autres , après avoir eu le malheur de les voir réussir en apparence , ont été assez heureux pour que la nature surmontât la violence que ces remedes lui faisoient ; & l'écoulement a recommencé. D'autres enfin , peut-

être parce que les injections étoient en même-temps cathérétiques & astringentes, ne l'ont point vu reparoître, mais ont payé, par des maux bien plus grands, le léger avantage de la suppression d'un écoulement beaucoup plus incommode que douloureux. Ces injections produisent souvent un si grand resserrement du canal de l'urethre, que la sortie de l'urine en est interceptée; & c'est ce qui m'a fait mettre cette espece de resserrement au nombre des causes conjointes de la difficulté d'uriner vénérienne.

Il est aisé de concevoir que tous les émolliens sont propres à remédier à ce rétrécissement, & qu'ils le font d'autant mieux, qu'ils ont cette vertu dans un degré plus éminent. Mais que faut-il de plus, pour ne point balancer à bannir entièrement l'usage des astringens, que leur infidélité démontrée, soit parce qu'ils n'opèrent pas, ou que leur opération n'est pas durable, soit parce qu'en supposant que leur opération soit durable, on est obligé d'en détruire l'effet, à moins qu'on ne veuille s'exposer aux accidens les plus fâcheux? Or, que telles soient communément les suites de leur usage, c'est ce dont il n'est pas possible de douter. Je puis en appeller à l'expérience de

tous les Praticiens de bonne foi. Mais comme ils ne peuvent parler à mes Lecteurs, faisons-leur entendre du moins ceux dont l'autorité ne doit leur laisser aucun scrupule. M. Astruc, Liv. III, de son *Traité des maladies vénériennes*, chap. 10, parlant des fautes que l'on commet souvent dans le traitement de la gonorrhée, met de ce nombre, « l'u-
 » sage imprudent des injections astrin-
 » gentes dans l'urethre aux hommes, &
 » dans le vagin aux femmes, avec la
 » pierre médicammenteuse de Crollius, le
 » colcothar, la poudre de Verny, & avec
 » d'autres semblables poudres stypti-
 » ques, vitrioliques, alumineuses, &c.
 » qui, d'un côté, resserrant l'urethre,
 » attirent de fâcheuses stranguries, les-
 » quelles ne succèdent que trop souvent
 » à la gonorrhée, & qui, de l'autre,
 » causent la vérole toutes les fois qu'il
 » reste la moindre partie de virus dans la
 » semence, ou dans l'humeur féminale
 » dont le flux est supprimé. » Il ajoute, au chap. 4, que l'usage imprudent des injections astringentes, lorsqu'il arrête l'écoulement virulent, doit être regardé comme une des causes de l'abcès du périnée qui survient à la gonorrhée. J'ai rapporté. dans la troisième partie des

premières éditions de cet ouvrage , plusieurs observations qui donnent une juste idée de ces fortes d'abcès , & font voir dans quel abîme de maux ils précipitent les malades.

M. Col de Vilars entre dans un plus grand détail que M. Astruc , sur les mauvais effets des astringens. Je transcris ici ce qu'on en lit au Tome IV *de son Cours de Chirurgie*.

« Cette méthode de guérir la gonorrhée virulente , n'est point , dit-il ,
 » moins dangereuse , qu'elle est prompte
 » & facile. L'expérience n'a que trop
 » souvent fait connoître que toutes les
 » injections vitrioliques , astringentes ,
 » ou chargées de sels acides fixes , telles
 » que celles de Musitan , ou qui sont
 » faites avec la pierre médicammenteuse ,
 » le colcothar , ou les poudres styptiques
 » & alumineuses , capables d'arrêter
 » promptement le cours de la matière ,
 » ne manquent pas de causer des accidents
 » fâcheux , même la vérole universelle ,
 » quand on les emploie au commencement de la maladie , ou avant
 » que le virus ait été éteint par les remèdes convenables. En effet , cette
 » matière qui coule librement , ou qui
 » commence à couler des organes où se

» trouve le siége de la gonorrhée, venant
 » à être supprimé tout d'un coup, s'y
 » accumule, s'y échauffe, s'y exalte, &
 » infecte toute celle qui s'y rend. Le
 » virus, augmentant ainsi en force &
 » en qualité, porte ses impressions sur
 » toutes les parties de la génération,
 » reflue même jusqu'aux testicules par
 » les vaisseaux déferens, excite, dans
 » tous ces organes, une inflammation
 » considérable, ou augmente la phlogose
 » naissante, particulièrement dans l'u-
 » rethre, & au col de la vessie; ce qu'il
 » fait d'autant plus facilement, que les
 » vaisseaux sanguins de ce conduit, res-
 » serrés & étranglés par les irritations
 » & crispations que les parties salines
 » & styptiques de l'injection causent sur
 » les fibres, forment un obstacle à la
 » circulation du sang, d'où naissent le
 » gonflement des corps caverneux & du
 » tissu spongieux de l'urethre, les ulcères
 » de ce canal, la dysurie, la strangurie,
 » & tous les symptomes qui surviennent
 » à une violente gonorrhée. Si le virus
 » est fort actif & fort subtil, & qu'il ne
 » trouve plus son issue par l'urethre, il
 » pénètre les vaisseaux sanguins & lym-
 » phatiques, se mêle dans toute la masse
 » des humeurs, & produit une vérole

» générale, qui se manifeste bientôt par
» des maux de tête, des douleurs nocturnes dans tous les membres, des
» exostoses, des pustules, des bubons,
» ou des ulcères vénériens; à moins que
» le levain ne se fixe pendant un certain
» temps dans quelque partie organique,
» pour se réveiller ensuite à l'occasion
» d'une maladie, ou de quelque débâcle.
» Mais si ce virus est lent, tardif,
» grossier, ou qu'il n'occupe que les
» glandes de l'urethre, & qu'il n'ait
» pas eu le temps de s'exalter, & de se
» développer, il se fixe & se concentre
» dans ces glandes; il les endurecit, & y
» reste assoupi, quelquefois un nombre
» considérable d'années, sans causer aucun
» symptôme fâcheux, jusqu'à ce
» qu'échauffé ou animé par quelque
» cause interne ou externe, il se mette
» en action, & produise des accidens
» particuliers, qu'on n'attribue jamais à
» leur véritable cause ».

M. Col de Vilars, en observant que
*les astringens ne manquent pas de causer
des accidens fâcheux, quand on les emploie
au commencement, ou avant que le virus
ait été éteint*, semble insinuer qu'on n'a point à craindre ces mauvaises
suites de leur usage, lorsqu'on s'en sert.

P R É L I M I N A I R E. II

sur la fin de la maladie, & après avoir combattu ce virus. J'avoue que les astringens pourroient être employés sans témérité, si l'écoulement dépendoit du seul relâchement des vaisseaux excrétoires; mais l'expérience m'a appris que l'accident incommode, dont il s'agit ici, est l'effet d'une ulcère de l'urethre, qu'on n'a pu parvenir à cicatrifer. On ne peut donc être mieux fondé que je le suis, à proscrire en général l'usage des astringens dans la cure de la gonorrhée virulente.

Les callosités ou cicatrices,

S E C O N D E C A U S E.

II. Les callosités ou cicatrices dures & calleuses, que les ulcères gonorrhœiques mal traités ont laissées dans l'urethre après leur guérison, sont la seconde cause conjointe de la difficulté d'uriner vénérienne.

En admettant cette cause, outre mon expérience, j'ai pour garant Monsieur Astruc. On verra souvent reparoître sur la scène cet auteur célèbre, ainsi que Monsieur Col de Vilars, parce qu'outre que leurs ouvrages renferment tout ce

qu'il y a de meilleur dans les traités qui ont été composés avec les leur sur les maladies vénériennes; ils s'expliquent avec tant d'ordre & de netteté, que je n'ai garde de priver mes Lecteurs des lumières qu'ils répandent sur cette matière. Voici donc comme parle M. Astruc, au chaitre 4 du livre 3 du traité déjà cité.

« Si les ulcères guérissent enfin ,
» comme en effet il n'est pas rare qu'ils
» guérissent, il est à craindre qu'ils ne
» laissent souvent des cicatrices trop
» dures, & ordinairement plus serrées
» que n'étoit la peau en cet endroit
» avant la maladie, qui rideront & ré-
» tréciront le canal de l'urethre, sur-tout
» si les ulcères étoient profonds, & que
» leurs cicatrices soient calleuses; ce qui
» arrive assez souvent dans les ulcères
» de ces parties, qu'on ne peut pas dé-
» terger. Voilà donc une seconde cause
» de strangurie, ou de difficulté d'uriner,
» qui produira souvent la rétention d'u-
» rine, si les cicatrices viennent à se
» gonfler. Pour confirmer ce qu'on
» vient de dire, on peut alléguer l'e-
» xemple de ceux qui ont le malheur
» d'être *bridés*, en passant par le grand
» remède. On sçait que ce triste acci-

» dent n'arrive jamais, que quand on a
 » laissé creuser les ulcères dans la bouche
 » jusqu'aux tendons des muscles masse-
 » ters ; mais alors les cicatrices dures qui
 » se forment sur ces ulcères, froncent
 » tellement ces tendons, & ces tendons
 » froncés retirent en haut la mâchoire
 » inférieure avec tant de force, qu'il est
 » impossible à ces malades d'ouvrir la
 » bouche »

Je pourrois citer bien d'autres garants de l'existence des callosités dans l'urethre ; mais je me bornerai au seul Dionis, qui, traitant des obstacles que le Chirurgien trouve à l'introduction de la sonde dans la vessie, parle *des callosités le long de l'urethre, causées par des cicatrices d'ulcères, qui l'étrécissent de manière que la sonde ne peut passer, quelque effort qu'on fasse pour la pousser.* Il expose encore plus au long la même doctrine, en parlant des carnosités. Ce qu'il en dit se trouvera employé dans l'article suivant.

Les carnosités, caroncules, ou excroissances,

TROISIÈME CAUSE.

III. La troisième cause de la difficulté

d'uriner vénérienne , consiste dans les caroncules , carnosités ou excroissances , que les ulcères de l'urethre , devenus fongueux , y ont fait pulluler.

Beaucoup de Chirurgiens & Anatomistes célèbres nient l'existence des carnosités. Tels sont , entr'autres , Palsyn & Dionis , qui réunissent ces deux titres. Voici comme le premier s'explique dans son Anatomie Chirurgicale , partie II. chap. 22 : « Comme les cicatrices , qui se » font à ces ulcères , étreussent le conduit de l'urine , on prend improprement cet étreusement du conduit , » qui met cet obstacle à la sortie de l'urine , pour une excroissance , à qui l'on donne le nom de carnosité. Mais » comme dans le corps de ceux qui se » livrent aux excès de la boisson , (il auroit pu dire à tous les excès en général) « leur urine , extrêmement échauffée , irrite l'urethre ; cette irritation y » occasionne un dépôt qui cause des gonflemens autour des cicatrices , qui sont plus dures & moins flexibles que le reste du canal ; & ce gonflement opposant autant de digues au passage de l'urine , lorsqu'en introduisant , dans le conduit de l'urethre , une bougie ou une sonde , on sent de la résistance à

» chacun de ces gonflemens, on croit
 » que l'instrument, dont on se sert, est
 » arrêté par autant de carnosités ».

Il paroît que c'est avec réflexion, que
 Palfyn s'est déclaré contre les carnosités;
 & voici, suivant toutes les apparences,
 ce qui l'a déterminé.

« M. Garengéot, dit-il plus bas, dans
 » son traité d'Opérations de Chirurgie,
 » (première édition) rapporte que M.
 » Arnaud prétend qu'il n'y en a point;
 » & que M. Petit, fameux Chirurgien
 » de Paris, qui est du même sentiment,
 » dit qu'il a ouvert quantité de personnes
 » qui auroient dû être attaquées de ces
 » prétendues carnosités ou cicatrices,
 » & que cependant elles avoient l'in-
 » térieur de l'urethre très-uni. De sorte
 » que l'obstacle, que le Chirurgien
 » trouve avec la sonde, n'est autre chose,
 » selon ces deux Messieurs, qu'un gon-
 » flement du tissu spongieux de l'urethre,
 » qui retrecit ce canal, & qui est occa-
 » sionné par les vaisseaux variqueux qui
 » entrent dans sa composition. (il ren-
 » voie ici aux Observations de Saviard,
 » obs. LXXIII.) « M. Petit, ajoute Pal-
 » fyn, a fait voir, à l'Académie Royale
 » des Sciences, la vessie d'un homme
 » mort de suppression d'urine, qui étoit

» le douzième qu'il eut ouvert mort de
 » cette maladie, sans lui trouver aucune
 » carnosité dans l'urethre ; & le troi-
 » sième, dans lequel la glande prostate,
 » faisant faillie dans la cavité de la vessie
 » à l'endroit du col, empêchoit la sortie
 » de l'urine, & rendoit l'introduction
 » de la sonde difficile.

» On a cru, dit Dionis, *Opér. de Chi-*
 » *rurgie, III Démonst.* la réalité de cette
 » maladie si bien établie par nos an-
 » ciens, que personne n'a osé la contes-
 » ter. Ils disoient que l'humeur virulente
 » d'une gonorrhée, sortant sans cesse
 » des prostates, corrodoit, par son acri-
 » monie, le conduit de l'urethre, & que
 » des ulcères il en croissoit une chair
 » fongueuse, qui faisoit cette maladie.
 » Ceux qui prétendoient avoir des re-
 » mède particuliers pour la guérir,
 » avoient intérêt de confirmer cette er-
 » reur, plutôt que d'en désabuser ; &
 » d'autant plus qu'une telle maladie,
 » ayant été abandonnée des véritables
 » Chirurgiens, étoit devenue le partage
 » de ces coureurs ou distributeurs de
 » secrets. ».

Les carnosités sont donc, selon Dio-
 nis, les filles de l'intérêt & de l'impof-
 ture. Les Chirurgiens ont abandonné

cette maladie, *devenue le partage des Charlatans*. Cet arrêt si dur, prononcé contre les plus grands hommes qui aient traité les maladies vénériennes, contre les plus habiles Chirurgiens des premiers temps, contre le célèbre Paré, est motivé dans l'Auteur. « Quelque diligence » que j'aie faite, dit-il, en ouvrant des » corps qu'on accusoit d'en avoir, je » n'en ai point encore remarqué; & je » n'ai trouvé aucun Chirurgien qui as- » sure d'en avoir vu. J'entends parler » de ceux qui sont dignes de foi. Je » sçais qu'il y a beaucoup de gens qui » ont les accidens dont je viens de par- » ler; mais ils ne sont point causés par » les carnosités. Ce sont des suites d'une » ou de plusieurs chaudepisses, qui ont » ulcéré & corrodé l'urethre en plusieurs » endroits. Or les cicatrices qui se font » à ces ulcères, étant dures, & tenant » de la nature de la callosité, elles étré- » cissent le conduit de l'urine, qui n'a » plus, par conséquent, tant de facilité » pour sortir; & ce sont ces mêmes ci- » catrices qui empêchent le passage de » la sonde, qu'on croit arrêtée par la » carnosité ».

M. de la Faye, célèbre Chirurgien de Paris, dans ses remarques sur les opé-

rations de Dionis, non-seulement adopté le sentiment de son Auteur , mais il l'appuie d'autorités.

» Les difficultés d'uriner , dit-il , &
» les rétentions d'urine , dans lesquelles
» tombent ceux qui ont eu , dans leur
» jeunesse , une ou plusieurs gonorrhées ,
» soit qu'elles aient été bien ou mal gué-
» ries , sont occasionnées par ces der-
» nières maladies ; (le rétrécissement du
canal par des cicatrices , le gonflement
variqueux du tissu spongieux de l'ure-
thre , & celui de la glande prostate su-
périeure ,) » & non par des excroissances
» charnues ou carnosités , comme on
» le prétendoit autrefois , & comme
» quelques-uns le soutiennent encore
» aujourd'hui. L'examen de tous les ca-
» davres de ceux à qui ces espèces de
» rétentions ont causé la mort , a dis-
» suadé de ce sentiment notre Auteur ,
» & tous les autres bons praticiens de
» nos jours. (V. les Éphémérides d'Al-
» lemagne , Cent. I & II , ou la bi-
» bliothèque de Chirurgie de Manget ,
» & l'Observation LXXIII de Saviart) ;
» car ils n'ont point trouvé dans l'u-
» rethre de ces excroissances charnues ,
» mais des cicatrices dures que les ul-
» cères y avoient laissées , & qui rétré-

» cissoient le canal, ou la glande prof-
 » tate gonflée, qui ferroit le col de la
 » vessie, ou enfin un gonflement vari-
 » queux du tissu spongieux de l'urethre,
 » occasionné par des débauches de quel-
 » que genre qu'elles soient. Lorsque ces
 » cicatrices dures ont déjà diminué le
 » diamètre du canal, le gonflement qui
 » survient ensuite, bouche bien plutôt
 » le passage de l'urine. J'ai examiné un
 » grand nombre de cadavres de per-
 » sonnes mortes de ces espèces de ma-
 » ladies, ou qui y avoient été sujettes
 » pendant leur vie, & je n'y ai jamais
 » trouvé d'excroissance charnue, ni
 » même de porreau. Je ne crois pas néan-
 » moins qu'il soit impossible qu'il s'en
 » forme dans l'urethre à la suite des ul-
 » cères qui y surviennent, comme il s'en
 » forme dans les autres parties du corps;
 » ce qu'on peut assurer, après les Ob-
 » servations dont on vient de parler,
 » c'est qu'au moins il s'en forme très-
 » rarement, & que les cicatrices dures
 » du canal, & le gonflement de la glande
 » prostate supérieure, & celui du tissu
 » cellulaire, sont les causes ordinaires
 » de l'espèce de rétention de l'urine
 » dont je parle ».

Après des autorités si décisives, ne

paroit-il pas qu'il n'y ait que l'intérêt, ou l'opiniâtreté dans ses sentimens, qui puisse encore faire soutenir l'existence des carnosités? M. Petit, l'homme de toute l'Europe qui a été le plus dans le cas de s'assurer, par les dissections, de la nature des vices vénériens, & qui, pour emprunter les termes de Palfyn, *a ouvert une quantité* de victimes malheureuses du feu de la jeunesse, se déclarant contre l'existence des carnosités, ne ne semble-t-il pas devoir entraîner tout le monde dans son parti? Dionis, ni aucun Chirurgien de sa connoissance, de ceux du moins qu'il regarde comme dignes de foi, n'en ont jamais remarqué. M. de la Faye n'a jamais trouvé d'excroissances charnues, ni même de porreaux, dans un grand nombre de cadavres de personnes mortes de ces maladies, ou qui y avoient été sujettes pendant leur vie; est-il rien de plus décisif que ces autorités?

Ce n'est point l'intérêt qui m'engage à prendre parti contre ces Auteurs respectables : car, que m'importe au fond le nom qu'on donne aux différens états contre nature de l'urethre, qui, en diminuant son diamètre, s'opposent à la sortie de l'urine? Il me suffit que j'em-

porte aisément & radicalement ces obstacles, de quelque nature qu'ils soient; & c'est aussi tout ce qui intéresse le Public. Ce feroit mon avantage, que tout se réduisit à des callosités. Dionis les regarde comme incurables. Je ferois donc un miracle, en les guérissant. *Quand, dit-il, des callosités, dans le conduit de l'urethre, ont obligé de faire cette ponction, (au périnée) il faut se résoudre à porter la canulle le reste de sa vie; & par ma méthode, on n'a pas besoin de ponction, ni par conséquent de porter la canulle le reste de sa vie. Mais l'éclaircissement de cette question, encore indécise, m'oblige de prendre parti dans la dispute; & je le ferai de manière qu'on n'ait rien à me reprocher.*

Je réponds d'abord aux autorités que je me suis opposées; 1^o. qu'il est possible, quoique cela fût singulier, que dans le nombre des cadavres ouverts par les Anatomistes cités, il n'y en eût aucun qui eut des carnosités; mais que comme le nombre de ceux qui n'ont pas été ouverts est infiniment plus grand, leur argument négatif ne prouve rien, d'autant plus que M. de la Faye convient de la possibilité de ces excroissances.

Je réponds, 2^o. en opposant d'autres

autorités qui forment , en ma faveur , un argument affirmatif. Je dis , 3°. qu'on peut induire, du raisonnement de Dionis, qu'il existe des carnosités , sur le rapport de quelques Chirurgiens. Il est vrai qu'il ne les juge pas dignes de foi ; mais on sçait assez comment l'on donne ou l'on refuse sa confiance , pour qu'on ne puisse rien conclure de certain du jugement de Dionis. Tous les hommes, par malheur, ne croient trop souvent que ce qui est de leur goût. 4°. Le gonflement variqueux du tissu spongieux de l'urethre , que M. de la Faye admet avec Messieurs Arnaud & Petit, est une espèce de carnosité , comme nous le prouverons plus bas.

Si ces excroissances ont des adversaires célèbres, elles ont aussi de célèbres partisans. « Les carnosités , dit Paré ,
» Liv, 29 , sont connues par la sonde ,
» qui ne peut passer librement par le
» conduit de l'urine , mais trouve autant
» de fois résistance qu'il y a de carnosités.
» Pareillement par la difficulté qu'a le
» patient , en urinant. L'urine sort grandement déliée, fourchue , de travers ,
» quelquefois ne vient que goutte à
» goutte , avec de grandes épreintes ; de
» façon que le plus souvent le patient ,

» voulant uriner, est contraint d'aller à
 » la selle comme ceux qui ont une pierre
 » en la vessie. Davantage, après avoir
 » pissé, demeure une petite portion de
 » l'urine derriere la carnosité; aussi fait
 » la semence après le coït; en sorte que
 » le patient, en tel cas, est contraint de
 » comprimer sa verge, pour faire sortir
 » lefdites matières. Aucune fois est ar-
 » rivé à quelques-uns un entière sup-
 » pression d'urine, qui leur a causé une
 » telle extension de la vessie, qu'il en
 » ensuivoit une grande inflammation, &
 » quelques apostêmes en divers lieux,
 » dont l'urine regorgeant en haut, puis
 » après sortoit par plusieurs endroits,
 » sçavoir à l'environ du siège par le péri-
 » neum, les bourses, le pénil & les
 » aînes, ainsi que j'ai vu à plusieurs, qui
 » est un mal du tout incurable.

Telles sont les propres paroles de
 Paré. Lui refusera-t-on, parce qu'il est
 partisan des carnosités, le titre de *véri-
 table Chirurgien*? Sera-ce un *coureur ou
 distributeur de secrets*? Soupçonnera-t-on
 qu'il eut intérêt de confirmer cette er-
 reur, plutôt que d'en désabuser? Tel est
 cependant le jugement qu'il en faut por-
 ter, si l'on en croit Dionis. Pour moi,
 j'estime qu'il n'a parlé qu'après avoir vu;

& l'on n'a pas de preuve du contraire à m'alléguer. Peut-être a-t-il trop étendu ce qu'il nomme carnosité ; mais cette erreur étoit pardonnable , puisque les callosités peuvent produire le même effet. Au reste , c'est trop s'arrêter à des présomptions , quand on peut alléguer des faits incontestables.

On ne peut pas supposer que M. Col de Vilars ait ignoré ce que nous venons de rapporter ; mais il ne lui a pas paru que ces callosités dussent lui faire rejeter l'existence des carnosités. « On a coutume , dit-il , d'attribuer cette strangurie à des carnosités engendrées dans l'urethre , en conséquence des ulcères que le virus vénérien a causés dans ce canal. Il est vrai que ces carnosités ou caroncules , qui ne sont autre chose que des hyperfarcoses, ou excroissances de chair fongueuses ou calleuses , peuvent s'y former , comme dans tous les autres ulcères , & comme effectivement il s'y en est trouvé , contre le sentiment de plusieurs ; mais ce n'est pas la seule , ni la plus fréquente cause de la strangurie ». Il veut que ce soit des cicatrices , le gonflement du verumontanum , ou celui des glandes de Cowper , des prostates , &c. Nous aurons occasion de parler

parler de ces causes , & d'examiner si les carnosités sont aussi rares, que l'Auteur le prétend ; il nous suffit pour le présent que , *contre le sentiment de plusieurs , il s'en trouve effectivement.* Voyons maintenant M. Astruc.

Voici ses propres paroles , extraites du Liv. III du Traité déjà cité, chap. 4.
 » Comme les ulcères vénériens de l'ure-
 » thre , loin de pouvoir être détergés,
 » deviennent au contraire chaque jour
 » plus fardides , à cause qu'ils sont con-
 » tinuellement arrosés d'une semence
 » purulente , & d'une urine fort âcre ,
 » ils doivent produire souvent des ex-
 » croissances de chairs , qu'on appelle
 » carnosités , ou caroncules , qui sont
 » calleuses ou fongueuses , grosses ou pe-
 » tites , larges & plates , ou longues &
 » menues , situées dans tels ou tels en-
 » droits de l'urethre , plus ou moins
 » nombreuses , &c, suivant le vice ou la
 » quantité du suc nourricier , & suivant
 » l'étendue , le nombre & la situation
 » des ulcères ; ce qui ne sçauroit arriver ,
 » sans beaucoup gêner le passage de
 » l'urine.

» Je n'ignore pas que plusieurs Méde-
 » cins regardent aujourd'hui comme une
 » chimère , l'existence des caroncules de

» l'urethre ; & cela , peut-être par cette
» feule raifon (vû l'inconftance des hom-
» mes) que les Médecins des derniers
» fiècles n'admettoient point d'autre
» caufe de la ftrangurie , qui fuccède à la
» gonorrhée. Mais les uns & les autres
» font également blâmables d'avoir jugé
» avec trop de précipitation ; les an-
» ciens Médecins ont eu tort d'ignorer
» les autres caufes de la ftrangurie , qui
» font encore plus confidérables & plus
» fréquentes , & les modernes ne font
» pas excufables , de nier témérairement
» & fans fujet , comme ils font , l'exif-
» tence de ces caroncules ; puifque l'ana-
» logie , tirée des exemples de tous les
» ulcères fordides , en montre la poffibi-
» lité ; & que *l'ouverture des cadavres en*
» *fait voir la réalité*. Il eft vrai qu'elles
» ne font pas fi communes que l'ont cru
» les anciens , & que le croient encore
» les Charlatans ; mais elles le font affez ,
» pour mériter une place parmi les autres
» caufes de la ftrangurie ».

Quand M. Aftuc auroit manié mes
fondes auffi fouvent que moi , il ne par-
leroit pas avec plus d'exaétitude de la
pofition , & de la figure des carnofités.
Mes obfervations font foi de la vérité de
ce qu'il en dit. Je n'y puis rien ajoûter

après vingt ans de pratique. Mais comment se peut-il faire, que *l'ouverture des cadavres fasse voir la réalité des caroncules*, & que Messieurs Dionis, Petit & la Faye, qui en ont ouvert une quantité, n'en aient jamais apperçu ? Peut-être que dans les cadavres qu'ils ont ouverts, l'affaïssement des parties avoit rendu les excroissances insensibles, ou que réellement les obstacles qu'ils avoient reconnus pendant la vie des malades, étoient d'une autre nature que les carnosités.

Comme MM. Astruc & Col de Vilars se contentent de dire que l'ouverture des cadavres a fait voir la réalité des caroncules, sans appuyer cette proposition d'aucun exemple, le Lecteur ne sera pas sans doute fâché que je supplée à cette omission. M. Antoine Pascal, dans son *Traité des gonorrhées*, art. III, parle de deux soldats morts en 1718, dans l'Hôpital de Milan, qui furent ouverts en présence de plusieurs Médecins, & dont on trouva l'urethre toute pleine d'excroissances fongueuses & calleuses, qui furent causes de leur mort, en produisant une ischurie si rebelle, qu'elle résista à tous les remèdes, & qu'on ne put les secourir, en leur faisant une

opération pour procurer la sortie des urines.

Ce fait est incontestable ; & je n'aurois osé l'employer dans un Mémoire que je présentai, en 1730, à M. le Comte de Garelli, premier Médecin de l'Empereur Charles VI, qui voulut être instruit de ma doctrine & de ma pratique, pour le traitement des suites des gonorrhées, avant de confier à mes soins quelques Seigneurs des plus qualifiés de la Cour Impériale ; je n'aurois, dis-je, osé l'avancer dans ce Mémoire, s'il avoit été le plus légèrement douteux.

Mais quel besoin ai-je d'appeller les Morts à mon secours, pendant que je dois faire parler les Vivans ? J'offre à tous les incrédules, de leur faire toucher les carnosités, de manière à ne leur laisser aucun scrupule. On ne peut me faire un plus grand plaisir, que de me prendre au mot. Je leur démontrerai, autant qu'on le peut démontrer physiquement, qu'il se forme, dans le canal de l'urethre, de vraies excroissances, totalement différentes du rétrécissement causé par des cicatrices. Car s'il n'y avoit qu'un simple rétrécissement, produit par cette cause, les portions du canal, les plus voisines de cet obstacle, feroient

plus étranglées, & les plus éloignées le feroient moins. Ainfi ce conduit feroit formé comme de deux entonnoirs, dont les pointes se réuniroient à la cicatrice. Or j'offre de faire voir que la carnosité est une espèce de fungus qui croît dans une partie du canal, sans qu'en-deçà ni au-delà, il y ait le moindre rétrécissement. Et j'ai fait voir à beaucoup de Médecins & Chirurgiens, des plus habiles & des plus célèbres, la vérité de ce que je dis, en pansant en leur présence un de mes Malades.

Je cite celui-ci par préférence à plusieurs autres, parce que la carnosité ou excroissance étoit visible. Elle bouchoit entièrement le canal, depuis la racine du gland, jusqu'à une fistule incurable, qu'il avoit au milieu de l'urethre; & c'étoit par cette fistule, qu'on voyoit distinctement la carnosité. Or j'en prens à témoins tous ceux qui l'ont vue; & je leur demande si elle n'étoit pas un vrai fungus, totalement différent des cicatrices, qui auroient pu rétrécir le canal. Je puis encore citer un Malade que j'ai pansé en présence de beaucoup de gens du métier; & je leur demande si l'excroissance, qui commençoit à quelques lignes de l'orifice de l'urethre, qui avoit plusieurs

pouces de longueur, & qui ne laissoit échapper l'urine que par une petite ouverture, unique reste du canal obstrué; je demande, dis-je, si elle étoit un simple rétrécissement de l'urethre, & si le diamètre de ce canal n'étoit pas le même, depuis l'orifice jusqu'à la naissance de la carnosité? Je pourrois encore citer, s'il en étoit besoin, une observation de M. Fitz-Gérald, Professeur de l'Université de Médecine de Montpellier, qui assure que dans cette ville, il en a vu une qui végeoit si considérablement, que le Malade étoit obligé, de tems en tems, d'emporter avec les ciseaux la partie qui sortoit hors de l'urethre. Que les personnes qui nient les carnosités, m'expliquent comment un simple rétrécissement du canal peut être suivi d'un pareil effet.

On le déduiroit sans doute plus aisément d'un autre explication, dans laquelle on a recours au boursofflement de l'urethre, qu'on prétend en imposer pour des carnosités. La membrane interne de l'urethre, dit-on, ayant été affoiblie, ou, si l'on veut, détruite par l'ulcère vénérien, il n'est par merveilleux que, quelque cause venant à gonfler le tissu cellulaire de l'urethre qui

répond à cet endroit, il s'étende dans le canal du côté où il ne trouve point de résistance, & par conséquent à l'endroit où l'ulcère l'a rongé. On a vu, dans le passage que j'ai extrait ci-dessus, des remarques de M. de la Faye, sur les opérations de Dionis, *que le gonflement variqueux du tissu spongieux de l'urethre, occasionné par des débauches de quelque genre qu'elles soient, est une des causes qu'il reconnoît de la strangurie vénérienne.*

On explique fort bien par-là un phénomène observé quelquefois, qu'une sonde de plomb, ou autre, rétablit promptement le libre cours de l'urine, en affaissant le tissu cellulaire boursofflé; comment ce tissu fait encore faillie dans l'urethre un moment après que la sonde en a été retirée; & comment on a pu trouver quelquefois l'urethre sans embarras dans les cadavres des personnes qui avoient été sujettes à des carnosités jusqu'à leur mort. La raréfaction des liqueurs, qui dure autant que la vie, tenoit les cellules du tissu spongieux, gonflées au-delà du niveau du canal intérieurement. Cette force cessant d'agir, les cellules s'étoient vidées peu-à-peu, & avoient repris leur volume naturel.

Tout ce raisonnement est si juste & si conforme à mes sentimens & à mon expérience, que je ne crains point de l'adopter ici. L'objection qu'on a voulu en tirer contre les carnosités, se tournera aisément en preuve de leur existence. Qu'est-ce en effet, que ce boursofflement du tissu spongieux de l'urethre, qui s'affaïsse par la compression, & qui revient si facilement, qu'une vraie carnosité, laquelle, plus molle & plus petite dans sa naissance, cède à l'instrument qui la presse; mais qui, grossissant peu-à-peu, & acquérant plus de consistance, résiste davantage, & parvient à intercepter le passage de l'urine? L'exulcération de l'urethre, en détruisant la membrane interne qui contenoit le tissu spongieux, a donné lieu à cette excroissance.

L'opération de mon remede est d'accord avec ces vérités. Il agit en mettant en fonte & en suppuration, ces mauvaises chairs sans toucher aux bonnes. Qu'on ne s'imagine pas que je veuille lui donner de l'intelligence; s'il fait en quelque manière le discernement du sain & du vicié; c'est que ce dernier est de nature à recevoir l'impression des parties actives de mon remede; au lieu que la membrane interne de l'urethre

met le premier à l'abri de leur atteinte. D'ailleurs un mouvement intestin, occasionné par ces mêmes parties, ranime & remet en jeu le virus, qui est ordinairement engourdi & appesanti dans ces chairs gonflées. Il n'est donc pas surprenant que mon remède agisse sur ces parties sans nuire à celles qui n'ont rien de mal-sain. Cette vérité se prouve par une expérience que je réitérerai toutes les fois que l'on voudra. J'introduirai une de mes sondes dans l'urethre d'une personne saine, & l'y laisserai autant de tems qu'il sera nécessaire, pour qu'elle agisse sur tous les corps glanduleux qui l'avoisinent; je retirerai ma sonde, sans que l'œil le plus fin puisse s'appercevoir qu'aucune liqueur étrangère s'y soit attachée. Je mettrai tout de suite cette sonde dans l'urethre d'un Malade; & en moins de tems qu'elle ne sera restée dans l'urethre de la personne saine, elle se chargera d'une matière purulente qu'aura fournie la partie malade de l'urethre. On peut même s'épargner les frais de cette double opération: il suffit de faire attention que la sonde, introduite dans un urethre malade, ne se charge de matière purulente, qu'à l'endroit qui a touché la partie, ou les parties affectées. Je con-

clus de ces raisonnemens que , puisque mes sondes mettent en suppuration ce corps quelconque , qui obstrue le canal de l'urethre , ou qui le remplit en partie , c'est une mauvaise chair , une substance contre nature , une hyperfarcofe , ou , si l'on veut , une saillie ou excroissance du tissu spongieux de l'urethre , qui s'est , pour ainsi dire , extravasé dans ce canal , par l'ouverture que l'ulcère y a causée , en détruisant en partie la membrane interne.

Je ne cherche point à disputer , mais plutôt à éclaircir cette importante matière , & à être utile à l'humanité , si souvent affligée des suites de la gonorrhée. Je le répète donc : le tissu spongieux de l'urethre est la matière ordinaire des excroissances que je détruis par mes remèdes ; & sa structure particulière concourt infiniment à la production de ce mal ; mais l'exulcération qui en a été le principe , l'entretient presque toujours par son opiniâtreté ; ces carnosités peuvent varier infiniment ; je n'entrerai dans aucune discussion sur leur différente nature ; il me suffit qu'elles existent & qu'elles cèdent à ma méthode.

Quelqu'inutile qu'il puisse paroître , de multiplier les preuves de l'existence de

ces carnosités , je ne puis négliger de m'appuyer de l'autorité d'un Chirurgien de Paris , à qui la cure des maladies vénériennes avoit acquis de la réputation. Voici comme s'explique M. Dubois, *nouveau Traité des maladies vénériennes*, page 22. « Lorsque la gonorrhée est produite par un virus aussi pénétrant, il arrive souvent qu'il dérange considérablement le tissu de l'urethre, qui par sa structure délicate, nerveuse & très-sensible, & susceptible des irritations les plus vives, & les douleurs les plus aiguës, jette les Malades dans des inquiétudes terribles, & laisse encore souvent, après avoir été calmées, des suites qui ne sont pas moins fâcheuses pour les Malades & pour les Chirurgiens délicats, que tout autre symptôme vérolique. Ces mauvaises suites sont des carnosités, dans le traitement desquelles bien des Chirurgiens échouent. Ces sortes d'excroissances, qui occupent le canal de l'urine, causent des peines inexprimables aux pauvres Malades, & des deboires infinies à la plupart des Chirurgiens ».

Je remarquerai, en terminant cet article, qu'il y a des carnosités de deux especes; les unes sans ulcère manifeste,

& d'autres sensiblement ulcérées. *Elles sont jugées calleuses*, dit Ambroise Paré, *quand il n'en sort aucune humidité superflue*. Celles qui sont ulcérées se connoissent au pus qu'elles rendent. Outre les exemples de ces dernières, qu'on lira dans mes observations, j'en trouve une dans le Mémoire que j'ai présenté à M. le Comte de Garelly.

Au mois d'Avril 1728, M. le Marquis de Prié, de Turin, me fit venir dans cette capitale, pour y voir le sieur Maurice Franquetti, son Maître d'Hôtel, attaqué d'une strangurie. La sonde que je lui introduisis dans l'urethre, ne trouva d'obstacles qu'aux vésicules féminales & aux prostates, où je reconnus des excroissances de chairs ulcérées, qui ne me permirent pas d'avancer davantage sans douleur. Ayant entrepris le traitement de ce malade, il fut parfaitement guéri à la fin de Mai suivant, quoiqu'il fût incommodé de sa maladie depuis 1716. Il avoit joui d'une bonne santé jusqu'en l'année 1730, que je présentai mon Mémoire à M. de Garelly, que je mis en état de vérifier le fait, en lui disant que le Sieur Franquetti étoit alors à Vienne.

Les ulcères de l'urethre,

QUATRIÈME CAUSE.

IV. Je viens à la quatrième cause de la difficulté d'uriner vénérienne, que j'ai dit être les ulcères calleux, opiniâtres & malins, qui occupent les conduits excrétoires des lacunes de l'urethre, des prostates, des vésicules féminales, & de toutes les glandes, qui versent dans l'urethre une liqueur propre à le lubrifier.

Il reste souvent, après l'abolition totale de tous les symptômes de la gonorrhée virulente, un écoulement opiniâtre, que l'on connoît dans le monde sous le nom de *relâchement des vaisseaux*. « Quand on a eu le malheur, dit M. Astruc dans son Traité des maladies vénériennes, l. III, c. IV, p. 111, « d'avoir » eu plusieurs gonorrhées, & quelque- » fois quand on n'en a eu qu'une, mais » longue & opiniâtre, on se trouve sou- » vent exposé pendant des mois, des » années, & même pendant toute la vie, » à un flux involontaire de semence..... » Ce flux est tantôt médiocre, mais con- » tinuel, soit que les Malades marchent, » se reposent, ou fassent quelque autre » fonction; tantôt il est plus rare, mais

» plus abondant ; & il coule en plus
» grosses gouttes , lorsque les Malades
» font le moindre effort pour aller à la
» selle , lorsqu'ils s'occupent de pensées
» lascives , ou qu'ils se disposent à l'acte
» vénérien ».

Je l'ai déjà remarqué ; cet écoulement , dans l'usage ordinaire , est qualifié d'un simple relâchement de vaisseaux ; & tous ceux qui en sont atteints , le regardent comme indifférent pour les suites , & comme simplement incommode pour le tems.

Je voudrois bien qu'il me fût permis de ne pas troubler leur sécurité ; mais leur intérêt & celui de la vérité auroient à souffrir de cette complaisance : en convenant donc , comme je l'ai déjà fait , de la possibilité du relâchement des vaisseaux excrétoires de l'urethre , qui peut avoir lieu , comme celui de tous les autres conduits du corps humain , j'entreprends de prouver que l'écoulement , dont il s'agit ici , est presque toujours l'effet d'un véritable ulcère , qui a résisté aux remèdes par lesquels les autres accidens de la gonorrhée ont été surmontés ; & , ce qui paroîtra peut-être surprenant , les premières preuves que je donnerai de mon sentiment , seront tirées des ouvra-

ges de ceux qui ont adopté le sentiment contraire. Voici comme s'explique à ce sujet M. de la Mettrie , *nouveau Traité des maladies vénériennes* , page 165.

« Quelquefois la matiere de la gonorrhée devient brune , semblable à de la lie d'huile , paroît mêlée d'un peu de poussiere , & n'est point adhérente. Alors il est impossible de la guérir sans qu'il reste toujours un petit écoulement , parce que l'*urethre étant rongée par l'âcreté du venin* , il se forme des sinus qui causent de la douleur toute la vie, & que les remedes ne font qu'augmenter. Il qualifie , page 193 , ce petit écoulement d'un *écoulement éternel* ; & il ajoute , qu'il vient de la dilatation des vaisseaux paralytiques , auxquels il est impossible de rendre leur état , leur ton & leur ressort naturel ».

L'auteur, dans ces passages, ne paroît pas d'accord avec lui-même. *Le petit écoulement éternel* vient des sinus que le venin a creusés dans l'*urethre* ; sinus accompagnés d'une douleur que les remedes ne font qu'augmenter : dans la suite, ce n'est plus qu'une simple atonie. Mais comment l'atonie est-elle accompagnée de douleur , elle qui est la disposition la plus prochaine à l'insensibilité ? Com-

ment les remèdes augmentent-ils un sentiment incommode, si ce n'est par des irritations qui font le seul remède de l'atonie ? M. de la Mettrie, dans le premier passage, a parlé en homme éclairé, & en observateur de la nature ; mais, s'étant sans doute laissé entraîner par le torrent, il s'est conformé dans le second au langage vulgaire.

Il n'est point étonnant que Monsieur de la Mettrie, partant de cette doctrine, ajoute : « mais ce flux n'est pas plus à » craindre que si, après un catharrhe » fort long, la membrane pituitaire de » Schnéider séparoit plus de mucosité » qu'auparavant. On peut se marier avec » cet écoulement, sans crainte de souil- » ler le lit nuptial ; il n'y a rien de vi- » rulent ».

La gonorrhée, celle du moins qui est un peu considérable, est produite par un ulcère ; c'est ce dont tous les Auteurs conviennent. L'âcreté du venin forme des sinus qui causent de la douleur toute la vie ; & l'écoulement qui est produit par ces sinus, n'a rien de virulent ! En vérité, cela est inconcevable.

M. Astruc est bien éloigné de penser de même. « Nous avons déjà » remarqué, dit-il, liv. III, chap. IV,

« que le flux virulent de la gonorrhée
 » produit presque toujours des ulcères
 » en différens endroits de l'urethre , &
 » sur-tout aux extrémités des canaux
 » excrétoires des vésicules féminales ,
 « & des prostates : or quand il arrive
 » que la gonorrhée est négligée ou mal-
 » traitée , (ce qui arrive presque tou-
 » jours , selon moi) » il est rare que ces
 » ulcères viennent à une parfaite guéri-
 » son , principalement ceux qui atta-
 » quent les canaux excrétoires de ces
 » réservoirs , ou qui en sont proches ;
 » parce qu'ils sont continuellement irri-
 » tés & entretenus par l'humeur viru-
 » lente qui en découle. Ainsi , de légers
 » & de superficiels qu'ils étoient d'abord ,
 » ils doivent devenir nécessairement , à
 » la longue , malins , fistuleux & cal-
 » leux ; retrécir par-là plus ou moins le
 » canal de l'urethre ; empêcher plus ou
 » moins le passage de l'urine ; selon que
 » l'effervescence ou l'acrimonie du sang ,
 » augmentée par quelque faute dans le
 » régime , fera gonfler plus ou moins
 » leurs bords ».

Voilà, sans contredit, un langage bien différent de celui de M. de la Mettrie. Est-il besoin de demander à M. Astruc, si l'écoulement dont nous parlons est

virulent ? C'est la fuite des mêmes ulcères qu'à produits la gonorrhée mal traitée , qui sont devenus malins , fistuleux & calleux , c'est-à-dire , d'une qualité bien plus mauvaise qu'ils ne l'étoient , dans le tems que la gonorrhée étoit récente. Par quel miracle , lorsqu'ils deviennent d'un plus mauvais caractère , la sanie , qui continue d'en couler , seroit-elle innocente ? Tout nous porte , au contraire , à croire que , dans ce cas , elle doit être très-virulente.

Il faut pourtant convenir que M. Astruc ne tient pas par-tout le même langage ; car il dit , au chap. 10 du même livre , en parlant de la gonorrhée vénérienne , que , « tant celle qui » est accompagnée de phlogose , & causée par une contagion récente , que « celle qui est déjà ancienne , & qui a » dégénéré en flux habituel de semence , » subsiste ordinairement après les frictions mercurielles les plus régulières. » Il est vrai qu'au lieu d'être virulente , » comme avant les frictions , elle est » une gonorrhée simple & sans virus , » & ne sauroit plus se communiquer. » Nous avons vu , ajoute-t-il , que la » gonorrhée virulente & nouvelle dépend toujours d'une phlogose ou d'une

» inflammation ulcéreuse, qui occupe,
 » dans les hommes, l'urethre... La phlo-
 » gose & l'exulcération peuvent rester
 » pendant quelque tems dans quelques-
 » unes de ces parties, ou dans plusieurs à
 » la fois, même après que le mercure
 » a détruit le virus... Après l'usage des
 » frictions, elles ne sont plus entrete-
 » nues par le virus, & n'en contiennent
 » plus du tout; & ce sont de simples
 » écoulemens... qui dépendront alors
 » du simple vice des parties, & que la
 » longueur du tems, avec un régime
 » convenable, suffit quelquefois pour
 » guérir, mais qui pourroient devenir
 » nuisibles par leur durée, & qu'il vaut
 » mieux guérir par l'usage des reme-
 » des ».

M Astruc, dans ce passage, comme dans le précédent, reconnoît l'existence des ulcères gonorrhœïques pendant un grand nombre d'années; il ne diffère de lui-même, que parce qu'il en croit le virus détruit par les frictions mercurielles. Je ne nierai point que le virus vénérien ne puisse absolument être éteint par le mercure, tandis qu'un vice local, comme une trop grande déperdition de substance, perpétuera l'ulcère de l'urethre; mais, fondé sur mon expé-

rience, je puis affurer que ce cas est extrêmement rare. Au reste il me suffit, pour le présent, que l'existence des ulcères soit reconnue par cet Auteur & par les autres; je ferai toucher au doigt, dans peu, que leur nature n'est aucunement changée.

Ce sujet est trop intéressant pour n'être pas traité un peu au long. Aux autorités ci-dessus rapportées, j'en vais joindre une troisième qui est encore plus précise; c'est celle de feu M. Guifard, qui s'est acquis de la réputation à Montpellier, dans le traitement des maladies vénériennes. Voici comme il parle dans sa *Dissertation-pratique sur les maux vénériens*, 2^e édit. page 200. « Il est » des gonorrhées qui laissent de grandes » incommodités après elles, *comme un* » *flux de semence presque incurable*, des » incontinences d'urine, des difficultés » d'uriner, des carnosités qui durent » toute la vie ».

Il ne faut point s'imaginer que, par ce flux de semence, l'Auteur entende une simple atonie des vaisseaux excrétoires des glandes; il explique nettement sa pensée, p. 203. « Celles, dit-il, » qui sont accompagnées de carnosités, » ne sauroient être plus fâcheuses. *Un*

« flux de matiere purulente qui ne tarit
 « point, une ordure continuelle, la peine
 « que l'on souffre à rendre ses urines, &
 « la nécessité qu'il y a de toujours gar-
 « der une sonde de plomb, prouvent
 « assez clairement qu'il vaudroit en ef-
 « fet mieux, pour le Malade, qu'il fût
 « atteint d'une maladie vénérienne com-
 « plette, dont il seroit sûr de se voir
 « bientôt délivré, que d'une gonorrhée
 « d'autant plus incommode, qu'elle est
 « longue, & qu'elle résiste souvent à
 « tout ».

M. Guifard, en s'expliquant aussi
 nettement, m'épargne la peine de
 déduire, par des conséquences tirées de
 ses principes ou de ses observations, la
 preuve de la vérité que je veux établir.
Ce flux de semence presque incurable, est
 nommé plus bas *un flux de matiere puru-*
lente, qui ne tarit point. Or un flux de
 matiere purulente qui ne tarit point,
 peut-il reconnoître une autre cause,
 qu'un ulcère toujours subsistant?

Je suis en état de confirmer ces preu-
 ves, tirées des observations & des prin-
 cipes que les Praticiens les plus célèbres
 ont consignés à la postérité, par des preu-
 ves que me fournit mon expérience.
 On juge, dit M. Astruc, liv. III. c. IV,

qu'il y a des ulcères internes par le pus qui sort fréquemment de l'urethre. Si j'en fais donc sortir de ce canal, il faut en conclure nécessairement, qu'il y a ulcère. Or il est aisé, je ne dis point aux personnes que je traite, mais à tous ceux qui veulent visiter mes sondes, quand je les retire de l'urethre, de s'appercevoir qu'elles sont chargées de pus, en un ou plusieurs endroits, selon qu'il y a un ou plusieurs ulcères.

M. de la Faye décide formellement la question dans ses remarques déjà citées. « J'ai ouvert, dit-il, des cadavres de personnes, qui avoient été traitées par cette méthode, (les caustiques & les sondes tranchantes) « & j'y ai trouvé, dans le tissu cellulaire de l'urethre, des sinus de la longueur de deux pouces ou environ, & qui s'étendoient vers la glande prostate supérieure ; j'ai remarqué que ces sinus rendoient du pus ; qu'ils étoient calieux, parfaitement ronds, & assez grands, pour qu'on pût y introduire une bougie, & que l'ouverture étoit située au même endroit que l'obstacle qui avoit causé la rétention d'urine ; ce qui prouve que ces sinus étoient de fausses routes, formées par les bougies

» chargées de caustiques , ou par les fon-
 » des tranchantes ». M. de la Faye ne
 résoud pas la question de la nature
 vénérienne ou non , de ces ulcères ; mais
 il résulte évidemment de ses observa-
 tions, qu'il peut subsister, pendant long-
 tems, des ulcères dans l'urethre ; & c'est
 tout ce que je demande , parce que j'ai
 suffisamment prouvé qu'ils doivent être
 de la nature de la cause qui les a pro-
 duits.

Les partisans du *relâchement* , ou de
 l'*atonie des vaisseaux* excrétoires des ve-
 sicules féminales , ne se rendront peut-
 être pas à l'évidence de ces raisonne-
 mens. Ils pourront objecter *que mon re-
 mede en picotant les parois des vaisseaux
 sur lesquels il est porté , en fondant par
 son activité des liqueurs épaissies dans leurs
 tuyaux , peut rétablir leur ton naturel ,
 & tarir la source d'un écoulement qui sera
 produit par leur relâchement.*

Avant que de répondre à cette objec-
 tion , je crois devoir faire quelques ré-
 flexions sur l'action des toniques.

L'expérience , par malheur , ne nous
 apprend que trop l'insuffisance des re-
 medes toniques contre les maladies d'a-
 tonie. Mais d'où vient-elle cette insuffi-
 sance ? de ce qu'on ne peut porter le

remede sur la partie qui est originairement attaquée ; de ce que ce n'est que par la voie de la circulation, que ces parties actives peuvent se porter jusqu'à la cause du mal. Or les parties qui sont les premiers principes de la tension des fibres, sont entièrement hors du courant de la circulation ; mais fussent-elles au milieu de ce courant, la vertu des toniques, altérée par les différentes digestions qu'ils ont subi, le peu de leurs parties qui peut s'appliquer à l'endroit malade, sont deux raisons plus que suffisantes, pour expliquer leur peu d'effet dans les maladies d'atonie.

Mais c'est tout autre chose dans le cas dont il s'agit : tout le genre nerveux est bien disposé ; il n'est uniquement question que d'un vice local : on peut porter le remede sur le mal même ; & , s'il y a des toniques assez actifs pour resserrer l'urethre de maniere à former un obstacle presque insurmontable aux causes qui procurent la sortie de l'urine, on ne peut douter que ces mêmes remedes n'aient une force suffisante, pour rendre le ton à quelque canal affoibli, ou relâché : & , par conséquent, de ce que les remedes toniques sont impuissans contre cette prétendue paralysie, on est autorisé

risé à conclure , que cette paralysie est purement imaginaire ; & c'est la conséquence que je tire du succès infaillible de mon remede contre la prétendue paralysie.

Après ces remarques générales , je réponds que je ferois bien fâché que mon remede eût autant d'activité , que les toniques que l'on a employés sans succès contre l'écoulement dont il s'agit : il seroit aussi pernicieux qu'il est salutaire.

J'ajoute qu'il n'est pas question de la possibilité , quand il s'agit de faits ; & que l'effet qu'il produit , démontre qu'il n'est point pris dans la classe des toniques : car l'effet des toniques seroit d'empêcher celui de mon remede. En effet , c'est réellement en faisant recommencer l'écoulement originel de la gonorrhée , que mon remede agit ; & , s'il est quelquefois long-tems à mettre les humeurs en suppuration , la cure en est d'autant plus longue. Au reste , ce n'est point au remede qu'il faut s'en prendre , c'est à la nature des obstacles sur lesquels il agit , qui sont plus ou moins disposés à recevoir le mouvement fermentatif qui produit la suppuration. Il peut donc diviser les liqueurs épaissies dans

les bords calleux des ulcères, & en conséquence, aider la vertu tonique ou systaltique des fibres à les faire sortir; mais ce n'est point en les fortifiant, ou les resserrant, ce qui est la maniere d'agir des toniques, c'est en mettant en suppuration des humeurs épaissies dans les bords des ulcères, ou dans les excroissances fongueuses ou calleuses de l'urethre, qui ne sont, comme je l'ai déjà dit, que des ulcères qui ont produit des végétations, lesquelles ont formé sur la solution de continuité une espèce de croûte, qui souvent interrompt l'écoulement purulent. C'est cependant de la continuation de cet écoulement, que dépend la guérison; & sa suppression produit les accidens qui obligent d'avoir recours à moi, & que je me crois seul, jusqu'à présent, en état de guérir radicalement.

Or, de ce que mon remede n'agit qu'en procurant une suppuration, j'ai droit d'en conclure l'existence précédente d'ulcères qui fournissent le pus. Car, quand il seroit vrai que mon remede seroit caustique, ce qui le rendroit propre à produire des ulcères, il est connu de tous les Praticiens, qu'il n'attireroit point une suppuration aussi prompte-

ment que le font mes sondes. En effet, le premier effet des caustiques est de produire une escarre ; & ce n'est qu'à la chute de l'escarre , que la suppuration commence ; or la chute de l'escarre qu'ont produite les caustiques , est souvent l'ouvrage de plusieurs jours ; mais elle ne l'est jamais de peu d'heures ; au lieu qu'en trois ou quatre heures au plus , & souvent en moins de tems , mon remede met en suppuration les corps étrangers qui sont dans l'urethre. Mon remede n'a donc rien de caustique , rien qui soit propre à ulcérer les parties saines.

On ne fera point surpris que je m'arrête à prouver que mon remede n'a rien de caustique , quand on saura que l'envie qu'exciterent contre moi les succès que j'ai eus , a été assez envenimée , pour faire dire qu'il n'étoit pas bien merveilleux, que je trouvasse des ulcères dans l'urethre des malades qui se mettent entre mes mains , puisque je les y faisois naître. Quelqu'autorisé que je sois , par la continuité de mes succès , payer de mépris ces discours aussi calomnieux que contraires aux idées de la bonne Chirurgie , & que le meilleur moyen que j'aie employé , & que je

puisse employer à l'avenir , pour m'en venger , soit de continuer à me rendre utile à ceux qui ont besoin de mon ministère, comme on ne peut être trop délicat sur l'honneur , je vais détruire sans ressource cette pitoyable objection.

Il ne faut pour y réussir , que rappeler au Lecteur ce que j'ai déjà dit que je puis laisser quatre heures , & plus , si l'on veut , une sonde dans l'urethre d'une personne saine , d'où elle sortira sans vestige de pus ; & que la même sonde s'en chargera , si , en sortant de cet urethre , je la fais entrer dans un urethre malade. J'en ai dit la raison ; par conséquent ce n'est pas ma sonde qui a causé l'ulcère ; car il n'y a pas de raison pourquoi elle n'agiroit pas sur un urethre , tandis qu'elle agit sur une autre.

Je prie le Lecteur de se rappeler encore que j'ai dit au même endroit , que mes sondes ne se chargeoient de pus que dans leur partie qui répond à la partie malade de l'urethre. Comme , avant que de les introduire , j'ignore quelle est cette partie malade , je suis obligé d'étendre mon remède sur toute la surface de la sonde ; si c'est la sonde qui produit l'ulcère , je prie qu'on me dise

car j'avoue que je n'en fais pas la raison, pourquoi elle ne soit pas chargée de pus dans toute sa longueur ; je demande encore pourquoi une nouvelle sonde que j'introduis le lendemain, s'entrouve chargée au même endroit seulement où l'étoit celle de la veille.

Ces raisonnemens sont plus que suffisans , pour prouver que mes sondes ne forment point les ulcères de l'urethre. Mais, pour ne négliger aucun avantage, je vais prouver qu'il est impossible que mes sondes produisent cet effet : & voici mon raisonnement. Il n'y a que les caustiques qui puissent produire des ulcères ; donc suivant la supposition , mes sondes doivent être caustiques. J'accorde encore , contre la vérité , que les caustiques produisent une suppuration sur le champ , au lieu d'une escarre. C'est donner à mes adversaires tout l'avantage possible. Malgré cela , il n'est pas possible que mes sondes soient caustiques. Car le tissu de l'urethre est d'une sensibilité si grande , que beaucoup de malades ont de la peine à supporter le contact d'un corps étranger dans ce canal. Que seroit-ce donc , si l'on y portoit un caustique , même le plus doux qu'il seroit possible d'imaginer ? Quelles irri-

tations ses fels âcres , qui ne peuvent jamais être parfaitement enveloppés ou émouffés , tant que le remede pourra se dire caustique , ne produiroient-ils pas ? Comment les Malades , à qui le contact d'un corps étranger dans l'urethre est quelquefois presque insupportable , s'accoutumeroient-ils à mes sondes , comme il arrive à ceux qui sont les plus sensibles , si elles étoient hérissées des pointes d'un caustique ? Car , qu'on y fasse réflexion , si le caustique a été assez adouci pour ne faire le premier jour qu'une impression légère , elle fera plus vive le lendemain ; & sa vivacité augmentera à proportion que les introductions auront été multipliées. Concluons donc qu'il est physiquement impossible , je ne dis pas que mes sondes soient chargées de quelque caustique , je dis , qu'il entre quelque caustique dans leur composition. Mais j'aurai encore occasion , par la suite , de parler des caustiques. Suivons les objections des Partisans du relâchement des vaisseaux.

J'ai dit , dans la Préface de ma première édition : *Puisqu'une gonorrhée récente , pour peu qu'elle s'irrite , consiste dans un ulcère de l'urethre , pourquoi n'attribuerois-je pas la continuation de*

l'écoulement à la continuation de la même cause ? On me demande en conséquence , comment les ulcères qui sont répandus dans le canal de l'urethre , ne cèdent pas à un traitement qui a fait disparoître tous ceux qui existoient dans les différentes parties du corps ?

Ma réponse est fort simple. Il n'y a qu'à ouvrir tous les Auteurs qui ont écrit sur la gonorrhée , on verra que , quand elle est compliquée avec la grosse vérole , elle ne se guérit pas par le grand remède , qui fait pourtant disparoître tous les ulcères qui existoient dans les différentes parties du corps. La même vérité se trouve prouvée par plusieurs de mes observations. On y voit des Malades essuyer jusqu'à trois fois les frictions mercurielles , sans que la gonorrhée en soit soulagée. De ce que je ne pourrois rendre raison de ce phénomène , ferois-je autorisé à donner un démenti à tous ceux qui l'attestent ? La différente structure des parties , la différence des liqueurs que le virus affecte , d'autres causes qui nous sont inconnues , produisent dans la nature bien d'autres bizarreries apparentes , qui n'en sont pas moins réelles , quoique l'orgueilleuse Physique , qui prétend tout expliquer ,

s'attache à les faire regarder comme des imaginations.

Mais pour éviter tout soupçon que l'intérêt personnel me détermine à prendre ce parti , je vais proposer une autre question à ceux qui me font celle-ci ; & j'attendrai leur réponse pour en donner une plus physique. Qu'ils me disent donc pourquoi le grand remède ne guérit que très-rarement les dartres vénériennes ? Car , puisque le virus qui les produit , & qui les entretient , est dissipé par une méthode convenable , on ne voit rien qui en empêche une entière guérison. N'est-il pas dans l'ordre de la nature , que la cause cessant , l'effet cesse de même ? On guérit pourtant ces dartres vénériennes , mais avec des remèdes qui ne sont point pris dans la classe de ceux qu'on regarde comme anti - vénériens. Pourquoi l'ulcère de l'uretre ne feroit-il point aussi de nature à ne pouvoir être détergé & consolidé , que par des remèdes qu'on ne range par ordinairement dans cette classe ?

On peut me demander encore s'il est ordinaire d'observer des ulcères dans quelque partie du corps que ce soit , entretenus sans de nouveaux progrès pendant l'espace de dix , vingt , trente an-

nées? Il paroît, dira-t-on, difficile que ces ulcères froids soient placés dans le canal de l'urethre, sans en rétrécir le calibre, & procurer conséquemment quelque altération dans le jet de l'urine; ce qui n'arrive cependant point aux malades attaqués du prétendu ulcère. On peut appuyer ces raisonnemens de l'autorité de M. Astruc, dont j'ai déjà cité en ma faveur les paroles suivantes, *que l'ulcère, de léger & superficiel qu'il étoit d'abord, doit devenir nécessairement malin, fistuleux & calleux; que loin de pouvoir être détergé, il deviendra chaque jour plus fordide, à cause qu'il est continuellement arrosé d'une semence purulente, & d'une urine fort âcre.*

Quand il s'agit des matieres de physique, les plus habiles font tous les jours à l'école. Je pourrois me tirer de cette difficulté, en disant que j'ai démontré le fait, & que je ne suis point obligé d'en donner les raisons; mais si je n'ai pas l'avantage de les connoître; je puis du moins faire sentir des différences notables entre les ulcères qu'on m'oppose, & ceux de l'urethre qu'on leur compare. En effet, un ulcère placé à l'extérieur du corps, loin de trouver quelque soulagement dans tout ce qui le touche,

ne trouve que des agens propres à l'entretenir : c'est le contact de l'air , le frottement des corps environnans , le séjour continuel de la sanie , qui en causent les progrès. L'ulcère de l'urethre est à l'abri de l'air ; il ne souffre point de compression de la part des corps voisins ; la sanie qu'il rend est continuellement, ou du-moins très-souvent, détergée par l'urine devenue d'une meilleure qualité , puisque de tous les symptômes de la gonorrhée , il ne subsiste plus que l'écoulement ; cet ulcère lui-même est devenu plus benin ; & on a lieu de le croire , puisque le pus qu'il rend , est un pus louable , qui n'a plus de teinture étrangere. Donc cet ulcère ne doit point être soumis aux mêmes loix , que ceux qui sont à l'extérieur. S'il reste quelques parties âcres dans la sanie qui en découle , elle se trouve empâtée par les fucs mucilagineux que filtre une infinité de couloirs ; ce qui ne se trouve pas dans les différentes parties du corps qui peuvent être ulcérées. Il n'y a même point de doute, qu'il ne subsiste toujours de ces parties âcres , puisque les personnes attaquées de ce prétendu relâchement des vaisseaux , lorsqu'elles font quelques excès , ont des douleurs dans

l'endroit où elles subsistoient dans le tems de leur gonorrhée.

Mais ce qui achevera de démontrer , & de mettre en évidence, que l'ulcère en question est toujours malin , c'est que l'action de mes sondes venant à développer le ferment virulent , qui est comme engourdi dans la partie malade , l'écoulement reprend sa couleur originaire ; c'est-à-dire , devient jaunâtre ou verdâtre ; & que les Malades qui sont dans cet état, donnent la gonorrhée aux femmes qu'ils ont l'indignité d'abuser. J'ai des exemples d'hommes mariés , lesquels , bien prévenus par moi du danger auquel ils exposeroient leurs femmes s'ils s'avissoient de leur demander le devoir conjugal , & ne pouvant s'en passer, ont vû des filles à qui ils ont donné la chaude - pisse : preuve démonstrative , que le virus n'étoit qu'affoupi , & non pas entièrement éteint.

On me demandera peut-être , comment il est possible qu'un homme qui a un ulcère vénérien, ne donne par la gonorrhée à sa femme , & comment il se fait qu'il la donne dans le tems qu'il fait usage de mes remèdes ?

Je réponds que ces ulcères se recouvrent d'une mauvaise chair , qui suffit

pour arrêter le passage de la liqueur qui est le foyer du virus vénérien ; & que la semence ne fait que glisser sur ce qui recouvre l'ulcère , & ne s'y arrête pas assez long-tems , pour s'impregner du virus , ou d'une assez grande quantité de virus , pour infecter les parties qu'elle touche. Au reste , qui fait si cette matière prétendue innocente , ne cause pas aux femmes des accidens de différentes espèces , qu'on n'a garde d'attribuer à cette cause ? Jamais les fleurs blanches n'ont été plus communes qu'elles le sont aujourd'hui. Elles le sont plus dans la Capitale que dans les Provinces ; & elles sont très-rares dans les campagnes. Ne feroit-ce point la suite d'un virus vénérien dégénéré , qui transmis des peres & meres aux enfans , auroit altéré la température des liqueurs , ou , peut-être même , le tissu des parties solides ? Cette idée ne m'est point particulière. Je puis m'appuyer de l'autorité de M. Col de Vilars. Je transcris ici ce qui concerne cette matière dans un passage que j'ai cité plus haut.

Si ce virus , dit-il , est lent , tardif , & grossier , ou s'il n'occupe que les glandes de l'urethre , & qu'il n'ait pas eu le tems de se développer , & de s'exalter , il se

fixe & se concentre dans ces glandes ; il les endurecit , & y reste assoupi , quelquefois un nombre considérable d'années , sans causer aucun symptôme fâcheux , jusqu'à ce qu'échauffé , ou animé par quelque cause interne ou externe , il se mette en action , & produise des accidens particuliers , qu'on n'attribue presque jamais à leur véritable cause. Tom IV. page 207.

Seroit-il impossible qu'une semence ainsi altérée , étant communiquée à la femme , produisît chez elle des altérations de liqueurs , qui causassent *des accidens particuliers qu'on n'attribueroit pas à leur véritable cause* ? N'est-il pas même dans l'ordre de la nature , que ces accidens se développent plutôt ou plus tard ? Il ne faut donc point , suivant M. Col de Vilars , juger innocent un écoulement de matière féminale , sur le simple fondement , que pendant un nombre considérables d'années il n'a causé aucun symptôme fâcheux.

Maintenant il est aisé de faire concevoir comment mes Malades donnent la gonorrhée pendant l'usage de mes remèdes ; c'est qu'ils exaltent & mettent en action le virus lent , tardif , & grossier ,

qui étoit assoupi dans les glandes de l'urethre.

Terminons cet article , qu'on trouvera peut-être trop long , par une observation qui achève de prouver qu'il peut subsister , & qu'il subsiste réellement , pendant long-tems, des ulcères dans l'urethre : c'est que les Malades qui ont , ce qu'on appelle un relachement de vaisseaux , ont la partie qui fournit l'écoulement extrêmement sensible au contact de mes sondes , toutes molles qu'elles sont ; preuve certaine qu'il y a solution de continuité , & par conséquent ulcère. Car des chairs fongueuses ne peuvent être aussi sensibles , & des cicatrices dures & calleuses , au lieu de pêcher par trop de sensibilité , devroient plutôt pêcher par le défaut opposé.

Du reste , qu'importe au fond que la matière de l'écoulement provienne d'ulcères , ou de tout autre cause qu'on voudra supposer ? C'est une maladie dégoûtante & incommode , maladie dont la continuité n'est point du tout indifférente au Malade , puisqu'elle attaque les principes de la vie ; car , comme l'observe M. Astruc , Tome III. page 199 : » Si l'écoulement de semence est abon-

» dant, il épuifera peu à peu la partie
 » spiritueufe & balfamatique du fang,
 » & caufera l'amaigriffement, la phthi-
 » fie, & le *Tabes Dorsalis*, tout de
 » même que dans ceux qui s'épuifent avec
 » les femmes »; cette maladie eft jugée
 incurable par tous les Praticiens; cepen-
 dant elle cède à l'efficacité de mes remè-
 des. Les malades doivent donc fe réjouir
 de ce que j'ai trouvé une méthode, qui les
 garantit de tous les accidens dont M. Af-
 truc les menace; & peu doit leur importer
 quelle en eft la caufe, puifque je fuis sûr
 de la détruire. Mais il eft beaucoup plus
 intéreffant pour eux, qu'on puiffe y réuf-
 fir, fi elle eft vénérienne, puifqu'outre
 les accidens détaillés dans le paffage de M.
 Astruc que je viens de citer, ils font
 expofés à tous ceux qui s'enfuivent des
 ulcères vénériens. Qui fçait même, fi
 l'amaigriffement, la phthifie, le *Tabes*
Dorsalis, ne viennent pas autant du re-
 flux du virus du fang, que de la trop
 grande déperdition de la matière fémi-
 nale?

Je viens enfin au cinquième Article.

Le gonflement du vérumontanum,

CINQUIÈME CAUSE.

V. Nous avons assigné pour cin-

quième cause de la difficulté d'uriner vénérienne, le gonflement considérable du vérumontanum, qui devient même squirrheux. La réalité de cet accident est attesté par M. Col de Vilars, qui s'en explique de la manière suivante, *Cours de Chirurgie, Tom. IV. pag. 219.*

» Il peut encore arriver dans les an-
» ciennes gonorrhées accompagnées d'ul-
» cères, ou dans celles qui sont renou-
» vellées, ou imprudemment arrêtées
» par des injections styptiques, que le
» vérumontanum soit excorié, tumé-
» fié, endurci, squirrheux, & forme un
» obstacle au cours de l'urine.

Il est aisé de voir comment cette éminence est exposée à tous les accidens dont nous venons parler. Elle est au fond de la cavité de la portion de l'urethre qui est enfoncée dans le corps des prostates. Elle est percé dans sa portion postérieure par deux petits trous pour l'ordinaire, quelquefois par un seul, rarement par trois. Ce sont les orifices des canaux excrétoires des vésicules séminales. Les parties latérales postérieures du vérumontanum sont environnées de quatre, cinq, ou six trous rangés en croissant; & ces trois trous sont les orifices des canaux excrétoires des prostates. Or il n'y

a point de doute, que ces canaux, de même que ceux des vésicules féminales, ne soient très-souvent le siège de la gonorrhée virulente, & qu'étant ainsi pleins de virus & ulcérés, ils ne corrompent leurs liqueurs à mesure qu'elles y passent.

(a) Le *vérumontanum* se trouve donc abreuvé de la matière de l'écoulement virulent, tant intérieurement, qu'extérieurement. Il n'est donc point étonnant, qu'il soit sujet à tous les accidens dont nous avons fait l'énumération. Aussi M. Astruc Liv, III. ch. 4. pag. 214. met-il au nombre de six causes de la stranguirie habituelle, connue par l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie, *le vérumontanum considérablement gonflé, qui produit dans l'urethre une tumeur contre nature*; & , ajoute-t-il p. 218 : « on ne sauroit nier que le *vérumontanum* ne soit souvent rouge, tu-

(a) Il est très-rare que le corps propre des vésicules féminales ou des prostates soit infecté & ulcéré; & quand cela arrive, je regarde cet accident comme incurable; & si j'ai dit, dans quelques observations, tant des premières éditions de cet ouvrage, que dans celle-ci, que le siège de la maladie étoit dans les vésicules féminales ou dans les glandes prostates, c'est toujours de leurs canaux excrétoires que j'ai eu dessein de parler.

» méfié , & enflammé , dans une gonor-
 » rhée confidérable & rébelle ; & que fi
 » l'on néglige de réfoudre l'inflamma-
 » tion, & de déterger les ulcères, comme
 » on le néglige toujours dans les gonor-
 » rhées que l'on fupprime par des injec-
 » tions aftringentes, il ne dégénère enfin
 » en verrue , ou excroiffance fongueufe,
 » calleufe , squirrheufe , ulcérée à fa fu-
 » perficie , qui fe gonfle plus ou moins
 » par plufieurs différentes caufes, & qui
 » met un obftacle continuel au paf-
 » fage de l'urine; mais pourtant un obfta-
 » cle fufceptible de plufieurs variations ».
 Nous expliquerons , en un autre en-
 droit, ce que c'eft que ces variations, &
 leur caufe ; paflons au fixième article.

*L'endurciffement des proftates , ou des
 véficules féminales ,*

SIXIÈME CAUSE.

VI. Nous avons dit qu'il y a diffi-
 culté d'uriner, toutes les fois qu'il y a en-
 durciffement , squirrhe , ou callofité des
 proftates , ou des véficules féminales ; &
 cette vérité n'a pas befoin de preuves.
 Ces parties touchent trop immédiate-
 ment le col de la veflie , ou le commen-
 cement du canal de l'urethre , pour

qu'elles puissent acquérir une grosseur contre nature, sans causer un étranglement de ces canaux. Réduisons-nous donc à prouver le fait.

« Par la longueur & la multiplicité
 » des gonorrhées, les glandes de Cow-
 » per, & les prostates peuvent être at-
 » taquées d'ulcères fistuleux, devenir
 » calleuses, squirrheuses, fongueuses,
 » augmenter de volume, & comprimer
 » l'urethre, qu'elles embrassent *. (Cette
 doctrine de M. Col de Vilars, *loco ci-
 tato*, est aussi celle que M. Astruc donne
 avec plus d'étendue dans le passage sui-
 vant » Dans toute espèce de gonorrhée,
 » dit-il dans l'endroit cité plus haut, les
 » prostates ou les vésicules féminaires, ou
 » les unes & les autres en même temps,
 » sont enflammées ou ulcérées. S'il arrive
 » donc qu'elles aient déjà été viciées
 » par des gonorrhées précédentes, ou
 » qu'on néglige les remèdes convena-
 » bles, il est évident que les progrès
 » du mal produiront des ulcères calleux
 » & fistuleux dans ces parties, qui en
 » augmenteront le volume, & qui par-
 » là donneront lieu à la compression de
 » l'urethre & formeront des obstacles
 » plus ou moins grands à la sortie de
 » l'urine.

Je vais appuyer cette doctrine de quelques observations tirées du Mémoire présenté à M. de Garelli.

David Porfol mourut d'ischurie à Leopoldstadt, & fut ouvert en ma présence le quinze Janvier 1730, par M. Almocre, très-habile Lithotomiste de Vienne. Je lui fis remarquer, en soufflant dans les canaux excrétoires des vésicules féminales, qu'ils étoient très-durs & fort calcaux; ce qui le surprit beaucoup, parce qu'avant cette ouverture il ne pensoit pas que cette cause fût dans la nature.

Et pourquoi ne se formeroit-il pas des callosités aux vésicules féminales, puisqu'elles sont tous les jours attaquées d'ulcères? J'en donnois dans le mémoire dont je parle, un exemple frappant, que je crois devoir transporter ici.

Le 4 Janvier 1726, M. le Comte P. frère du Président du Grand Conseil de Vienne, me fit l'honneur de me consulter sur une gonorrhée qui durait depuis un an, malgré bien des remèdes. Il est vrai qu'il ne s'étoit pas fort ménagé, & que trois ans auparavant il avoit eu une pareille maladie qui avoit duré six mois, au bout desquels il suintoit encore quelque humidité. Depuis ce

tems, de fois à autre, l'urine sortoit à deux branches, & moins grosse qu'à l'ordinaire. Ayant fondé le Malade, je lui trouvai aux vésicules séminales, un ulcère fistuleux, que je l'assurai ne pouvoir être guéri que par ma méthode; ce que l'insuffisance des remèdes dont il avoit usé, sous la conduite des personnes qui s'étoient fait le plus de réputation dans le traitement des maladies de galanterie, lui persuada sans peine. Il me donna sa confiance & fut parfaitement guéri en un mois. Je renvoye sur la vérité de cette histoire, au témoignage du Président P.

La première des deux observations suivantes prouve que les prostates deviennent calleuses, comme les vésicules séminales, & la seconde qu'elles deviennent fistuleuses.

M. le Baron G. Lieutenant Colonel du Régiment de Philippi Infanterie, fut pris tout à coup d'une rétention d'urine. Il m'envoya chercher, & me dit qu'il s'appercevoit depuis un an, que le fil de ses urines diminuoit, mais qu'il n'y avoit ni douleur, ni écoulement; & que la cause occasionnelle de son accident, étoit une débauche de table qu'il avoit faite deux jours au para-

vant. Je le fondai le 15 Juin 1729: je trouvai le canal de l'urethre fort libre jusqu'aux glandes prostates; & je remarquai des cicatrices calleuses, qui s'étoient tellement gonflées, qu'elles interceptoient le passage de l'urine. Je le mis à l'usage de mes remèdes; & il fut guéri en peu de temps. Ce fait étoit de la connoissance de M. le Général Ladriani, l'un des Seigneurs à qui M. de Garelli conseilla de se confier à mes soins, après lui avoir rendu compte de ma doctrine au sujet de la strangurie vénérienne.

Le 12 du mois de janvier 1730, M. le Médecin Colli, premier Médecin de l'Hôpital des Espagnols Noirs à Vienne, bien persuadé de la bonté de ma méthode par un nombre de guérisons dont il avoit été témoin, m'engagea de l'accompagner chez M. M. . . . Conseiller de Sa Majesté Impériale, logé dans le Carlostros. Il étoit au lit fort affoibli des douleurs que lui causoit depuis plusieurs jours une strangurie cruelle. Il me dit en abrégé, qu'il avoit été attaqué de plusieurs gonorrhées, & que depuis deux ans, il n'avoit aucune sorte d'écoulement, mais des difficultés d'uriner si grandes, que, malgré tous

ses efforts ; il ne rendoit l'urine que goutte à goutte , & qu'elle se suppri-
moit même au moindre excès. L'ayant
fondé, je trouvai une excroissance squir-
rheuse aux canaux excrétoires des glan-
des prostates sans aucune exulcération ,
ou autre vice dans le reste du canal de
l'urethre. Je proposai au malade de faire
usage de mon remède , à quoi il se dé-
termina de l'avis de M. Colli ; & il n'eut
pas lieu de s'en repentir. Mais ce ne fut
que deux mois après qu'il recouvra une
santé parfaite , dont il jouissoit , dans le
tems que mon Mémoire fut présenté ,
comme le Malade & M. Colli étoient en
état de le certifier. Nous ne nous arrê-
terons pas plus long-tems sur cet article,
qui ne paroît d'ailleurs contesté par per-
sonne. Nous ferons aussi fort courts dans
le suivant.

*Les fongosités des prostates & des vési-
cules séminales ,*

SEPTIEME CAUSE.

VII. Nous avons assigné pour sep-
tieme cause de la difficulté d'uriner vé-
nérienne , les prostates , ou les vésicules
séminales devenues fongueuses , spon-

gieufes , qui ont acquis une difpofition prochaine à fe gonfler à la moindre occafion.

On a vû dans le paffage de M. Col de Vilars , que nous venons de citer , qu'il reconnoît comme réelle la fongofité des glandes de Cowper & des proftates. M. Aftuc eft du même fentiment : car voici comme il s'explique à la fuite du paffage que nous venons d'extraire.

« S'il arrive au contraire que les véficu-
» les féminaires , ou les proftates , aient
» leurs cavités profondément rongées
» par le pus , & qu'on ne les déterge pas
» avec foin , les vuides que ces ulcères y
» auront fait , feront bientôt remplis de
» plufieurs *fongus* , ou champignons ,
» d'une chair molle , rare & fpongieuſe ,
» comme on fait qu'il en croît quelque-
» fois dans les ulcères fordides & cal-
» leux. Par-là les proftates & les véficu-
» les féminaires , fe trouvant gonflées ,
» prefferont l'urethre qui les touche ,
» plus ou moins fortement , fuivant que
» les excroiffances fongueufes qui les
» rempliffent , feront plus ou moins
» gonflées & dilatées ».

Non feulement M. de la Faye , *loco citato* , reconnoît pour caufe de la difficulté que l'on trouve à introduire la fonde

fonde dans les ischuries véneriennes, le gonflement, ou l'inflammation de la glande prostate, qui rétrécit le col de la vessie; mais il donne le diagnostic de cet accident. On trouve alors, dit-il, au col de la vessie une résistance considérable; parce qu'alors le col est aussi enflammé. C'est en ce cas qu'il faut que la sonde dont on se sert soit aussi menue qu'il est possible, pour qu'elle puisse passer. Voilà donc encore la septieme cause de la difficulté d'uriner, mise au-dessus du soupçon.

Les concrétions particulieres,

HUITIEME CAUSE.

VIII. La huitieme, est, selon moi, la formation de quelque concrétion particulière, qui diminue le diamètre du canal de l'urethre; & je me suis trouvé fondé à l'ajouter à celles qu'admet M. Astruc, par rapport à une observation que j'ai faite ici d'une concrétion calculeuse, qui s'est formée dans un ulcère gonorrhique, creusé par la fosse naviculaire. Cette observation se trouve dans les précédentes éditions.

*Suites des gonorrhées virulentes mal
guéries.*

Tant qu'il n'y a qu'une simple difficulté d'uriner peu considérable, non-seulement le malade n'a pas recours aux Chirurgiens, mais il ignore souvent le danger qui le menace. Aussi est-il constant, par plusieurs de mes observations, qu'on n'en est quelquefois averti que par une attaque d'ischurie, ou de suppression totale d'urine, qui annonce une disposition très-prochaine à la strangurie habituelle; & il est très-aisé de concevoir comment les malades sont les dupes de leur état. Car il faut qu'il se fasse une diminution sensible du fil des urines, pour qu'ils s'en apperçoivent, lorsque cette excrétion se fait sans douleur. Ils ne savent pas, ou ils n'examinent pas, par quelle raison ils font plus de tems à vider leur vessie; &, comme il est dans la nature de l'homme de se flatter, ils s'imaginent que c'est parce qu'elle est plus remplie que de coutume, ou que quelque cause qui passe leur portée, gêne le passage de l'urine. Cependant, qu'en cet état le sang vienne à se porter plus que de coutume vers les parties malades, ou que ces parties vien-

nent à être irritées par une urine un peu trop âcre, comme il arrive à l'occasion de quelque excès que ce puisse être, les obstacles du canal se gonflant tout d'un coup, interceptent totalement le passage de l'urine; & le Malade est attaqué d'une ischurie qui est communément moins maligne que celle qui survient dans le cours d'une strangurie habituelle, parce que les obstacles, n'ayant point encore acquis un volume fort considérable, reviennent assez aisément à leur premier état. Au reste, ce n'est pas l'ordinaire que la strangurie habituelle soit annoncée par l'ischurie. Voici sa marche, & son progrès.

« On a, dit M. Col de Vilars, *loco citato*, de fréquentes envies d'uriner; » cependant l'urine ne sort que comme » un fil, quelquefois fourchu, ou on ne » la rend que goutte à goutte, & avec » de grands efforts. Si dans cet état le » Malade s'échauffe, fait quelque débâche, ou quelque faute dans le régime, » la strangurie peut dégénérer en ischurie ou suppression totale.

M. Astruc, liv. III, chap. 4, pag. 211, entre dans un plus grand détail. « Quand » on a eu, dit-il, plusieurs gonorrhées, » & des gonorrhées opiniâtres, ou mal

» traitées , on est ordinairement fujet ,
» dans la fuite , à une strangurie habi-
» tuelle , dans laquelle l'urine , au-lieu
» de couler à plein canal , & d'un cours
» égal & uniforme , ne coule que par
» un petit filet , qui se partage souvent
» en deux , & même qui s'arrête sou-
» vent tout court ; dans laquelle l'urine ,
» loin de jaillir comme à l'ordinaire ,
» sort à peine , lentement , & goutte à
» goutte , malgré les efforts que l'on
» fait ; dans laquelle enfin il est imposs-
» ble de retenir long-tems l'urine , parce
» que l'irritation fréquente qu'elle cause
» sur le col de la vessie , oblige de pis-
» ser presque à tous momens. Ces acci-
» dens sont supportables tant qu'ils sont
» médiocres ; mais si le vin , le com-
» merce des femmes , les exercices ,
» comme celui d'aller à cheval , les
» veilles , les alimens chauds , les passions
» violentes , viennent à les augmenter ,
» le périnée s'échauffe , devient doulou-
» reux & dur , la strangurie se change en
» ischurie ou rétention d'urine , &c. ».

Les malades n'attendent pas à s'in-
quiéter de l'événement de leur maladie ,
que la strangurie ait atteint le dernier
période ; ils ne peuvent plus douter du
triste sort qui les menace , quand le fil

de l'urine est sensiblement diminué , & qu'il diminue tous les jours. Il est rare dans ces circonstances, qu'on ne cherche point à prévenir par les remedes , les progrès d'un mal qui n'annonce qu'une suite non interrompue de douleurs , & des révolutions qui menent aux portes de la mort , à laquelle on n'échappe pas toujours. Je ferai voir dans un moment combien les remedes employés jusqu'à moi, sont peu sûrs & insuffisans ; & mes raisonnemens se trouveront confirmés par mes observations.

Il est dans l'ordre qu'avant d'entreprendre la cure d'une maladie quelconque , on commence par connoître sa cause. Or si la guérison radicale dépend de cette connoissance , quelle espérance peuvent concevoir les Malades ? Il n'y a qu'à écouter M. Astruc à la pag. 227.

Diagnostic de maladies vénériennes de l'urethre.

« Quant aux causes conjointes, dit il,
 » qui entretiennent actuellement la ma-
 » ladie , c'est-à-dire , quant à la nature
 » & à la qualité des obstacles qui occu-
 » pent l'urethre , ce sont des choses si
 » obscures , qu'on ne peut avoir là-des-

» fus , que de simples conjectures. Ainsi
» lorsqu'il sort à la suite de l'urine un
» peu de matiere purulente, ou sanieuse,
» on a raison de conclure que les obsta-
» cles sont du genre de ceux qui suppu-
» rent , & que par conséquent ce sont
» des carnosités qui suppurent , ou des
» ulcères calleux dans l'urethre , ou des
» abscess & des fistules dans les prostates
» ou dans les vésicules féminales , cal-
» leuses , spongieuses , suppurées , &c.
» Au contraire , lorsqu'après l'urine il
» ne sort rien , ou qu'il ne sort que quel-
» que peu de mucosité , on peut in-
» férer que les obstacles ne sont pas du
» genre de ceux qui suppurent , &
» qu'ainsi , ce sont ou des cicatrices trop
» dures , ou des carnosités , ou le véru-
» montanum endurci , ou les prostates
» squirrheuses. Si l'on rend plusieurs
» gouttes de pus , & des gouttes assez
» grosses , qui fassent souvent des taches
» à la chemise , ce fera un signe que
» cette quantité de pus ne vient pas de
» quelques ulcères légers & superficiels
» dans l'urethre , ni de simples carno-
» sités , qui ne peuvent fournir tant de
» pus , mais qu'elle vient des prostates
» mêmes , ou des vésicules féminales
» ulcérées , suppurées , & fistuleuses ;

» comme on ne pourra point en douter,
 » si la région du périnée , où sont situés
 » ces réservoirs , se trouve un peu tu-
 » méfiée , ou du moins qu'en la pressant
 » on y cause une douleur sourde & pro-
 » fonde.

« Enfin en sondant avec les ménage-
 » mes convenables , on pourra quelque-
 » fois connoître , ou du moins soupçon-
 » ner , la nature & la qualité des obsta-
 » cles qui arrêtent le cours de l'urine ,
 » en observant la qualité de l'humeur
 » qui s'attache au bout de la sonde. On
 » s'assurera du moins par-là, du nombre,
 » de la situation , du volume , de la
 » grosseur , largeur , & distance respec-
 » tive de ces obstacles , comme aussi du
 » degré d'étranglement qu'ils causent
 » dans l'urethre ; ce qui peut servir tant
 » pour le pronostic , que pour le traite-
 » ment de la maladie ».

Insuffisance des diagnostics ordinaires.

Voilà , sans contredit , tout ce qu'on
 peut dire de mieux sur le diagnostic des
 maladies vénériennes de l'urethre, quand
 on n'a , pour les distinguer , que les lu-
 mières que la pratique a fournies jus-
 qu'aujourd'hui ; mais quelles foibles res-

sources , quand un Praticien aussi célèbre que M. Astruc dit *que ce sont des choses si obscures , qu'on ne peut avoir là-dessus que de simples conjectures* ; quand il ajoute qu'en sondant avec les ménagemens convenables , on ne peut quelquefois connoître , ou du moins soupçonner , la nature ou la qualité de l'obstacle qui arrête le cours de l'urine ! Il faut donc que le Praticien aille toujours à tâton ? c'est donc un hazard qui conduira la cure ? Quel guide pour attaquer des maux qui menacent la vie , soit en épuisant le sang de ses parties balsamiques , soit en procurant des accidens qui peuvent devenir funestes en peu d'heures , & qui constamment produisent des douleurs cruelles , dont la violence ne peut qu'augmenter ! La triste ressource pour les Malades ! Plus on aura de ménagemens en employant la sonde , (je suis pourtant bien éloigné de les condamner , j'en prouverai même la nécessité par des raisons démonstratives) , moins dans certains cas elle pourra fournir de lumieres. En effet , si l'obstacle le plus considérable qui arrête la sonde , & qu'on ne peut point forcer , se trouve au commencement de l'urethre , quelle lumiere donnera-t-elle sur tous ceux qui

font au delà , comme il s'en trouve souvent ? Ajoutons , pour donner une juste idée de l'état déplorable où les Malades se sont trouvés réduits jusqu'à ce jour , que , quand on auroit connu exactement les vices de l'urethre , on n'a jamais eu l'avantage de connoître les remedes propres à les détruire. Je pourrois me dispenser d'entrer ici dans le détail des preuves de cette triste vérité. Il n'y a qu'à ouvrir tous les traités de la gonorrhée , ou , pour ne point s'écarter si loin , lire mes Observations ; on y verra des remedes de toute espèce , qui n'ont presque jamais eu de succès , ou qui ne l'ont jamais eu que passager ; mais l'intérêt du Public demande que je parcoure les différentes méthodes dont on s'est servi jusqu'à moi. Avant pourtant que de faire cette analyse , je crois devoir donner , d'après les plus célèbres Auteurs , & mes propres Observations , l'histoire de l'ischurie qui est la suite de la strangurie dont je viens de parler.

Description de l'ischurie vénérienne.

« Si dans cet état , dit M. Col de
 » Vilars, *loco citato*, le malade s'échauffe,
 » fait quelques débauches , ou quelque

» faute dans le régime , la strangurie
» peut dégénérer en ischurie , ou sup-
» pression d'urine , & être suivie d'acci-
» dens fâcheux , tels que la fièvre , la lé-
» thargie , le vomissement urinaire , l'in-
» flammation de la vessie , & autres sym-
» ptômes produits par une trop grande
» plénitude ; & une distension excessive
» de ce viscère , & par le reflux de l'urine
» dans la masse du sang.

» Ces accidens (de la strangurie) sont
» supportables , tant qu'ils sont médio-
» cres , dit M. Astruc , p. 212 du 3^e. vol.
» mais si le vin , le commerce des fem-
» mes , les exercices , comme celui d'al-
» ler à cheval , les veilles , les alimens
» chauds , les passions violentes , vien-
» nent à les augmenter , le périnée
» s'échauffe , devient douloureux & dur ,
» la strangurie se change en ischurie , ou
» rétention d'urine. C'est inutilement
» que l'on veut uriner , & que l'on fait
» les plus grands efforts ; on ne rend
» rien , ou l'on rend seulement quelque
» peu d'une matière musqueuse , pitui-
» teuse , & purulente. La vessie trop
» pleine & trop gonflée , devient dou-
» loureuse , & est menacée d'une inflam-
» mation prochaine. Il survient des vo-
» missemens qui ont une odeur urineuse ;

» enfin il ne manque aucun des symptô-
 » mes que cause l'ischurie.

» La maladie dure plus ou moins de
 » tems sur le même pied , suivant le de-
 » gré de la cause qui la produit , le tem-
 » pérament du malade , le mauvais état
 » de l'urethre & des parties voisines , &
 » le succès des remèdes qu'on emploie ,
 » jusqu'à ce que cette violence dimi-
 » nuant peu-à-peu , l'urine commence
 » à couler par petites gouttes interrom-
 » pues, qui deviennent ensuite plus gros-
 » ses & plus fréquentes , & qui forment
 » enfin un petit filet continu.

» Alors les parties cessent d'être ten-
 » dues ; & , la résolution s'avancant , il
 » coule quelquefois goutte à goutte ,
 » pendant un ou deux jours , une ma-
 » tière muqueuse, pituiteuse, purulente,
 » sanieuse , » &c.

M. Astruc expose encore la même doctrine à peu près dans les mêmes termes à la page 224 : il ajoute seulement ces mots remarquables. « Il sortira même
 » alors avec l'urine quelque gouttes de
 » mucosité ou de pituite , si les obstacles
 » ne sont qu'enflammés , & quelques
 » gouttes de pus ou de sanie , s'ils sont
 » *suppurés* & *ulcérés*.

» La rétention qui succède à la diffi-

» culté d'uriner sera très-dangereuse , si
» elle dure long-tems , parce que le re-
» gorgement de l'urine dans le sang, son
» interruption en divers endroits du
» corps , l'inflammation de la vessie trop
» gonflée , la gangrene qui suit cet in-
» flammation , &c, ne peuvent pas man-
» quer de mettre le malade dans le plus
» pressant danger, à moins que la nature
» ou l'art ne donne promptement issue
» à l'urine , p. 230 ». Aussi meurt-on de
cet accident , comme beaucoup d'obser-
vations en font foi.

La description de l'ischurie que donne
M. de la Faye , *loco citato* , n'est pas
moins terrible.

« L'urine retenue totalement dans la
» vessie, de quelque façon que ce puisse
» être , cause en peu de tems beaucoup
» d'accidens très-fâcheux. Il paroît au-
» dessus des os pubis une tumeur éten-
» due & douloureuse. On sent aussi , en
» portant le doigt dans le fondement ,
» une tumeur ronde. La pression que la
» vessie fait sur les parties voisines , fa-
» distension , y produit en peu de tems
» l'inflammation. Le malade sent une
» douleur insupportable dans toute la
» région hypogastrique ; il a des envies
» continuelles d'uriner ; il s'agite , il se

» tourmente , & tous ses efforts devien-
 » nent inutiles. Bientôt il ne peut respi-
 » rer qu'avec difficulté ; il a des nausées,
 » la fièvre survient , ses yeux, son visage
 » s'enflamment ; & , s'il n'est secouru
 » promptement , il se forme quelquefois
 » en peu de tems au périnée un dépôt ,
 » soit purulent , soit gangreneux , soit
 » urineux. Quelquefois l'inflammation
 » entiere du périnée se termine par sup-
 » puration , quelquefois par pourriture
 » & gangrene ; & dans les deux cas
 » l'urine , après avoir percé le col de la
 » vessie , ou le commencement de l'ure-
 » thre , s'épanche & se mêle avec le pus.
 » Tous ces accidens sont suivis de la
 » mortification des parties voisines de la
 » vessie ».

Je me ferois fait un devoir de rapporter ces différentes descriptions de l'ischurie , quand ce ne seroit que pour faire voir comment les divers points de vûe font envisager différemment les objets ; mais la description que fait M. Astruc ne laisse rien à désirer du côté du médical ; & celle de M. de la Faye du côté du chirurgical.

Voici les accidens de la rétention d'urine qui tourmentoient le Malade, dont l'histoire fait la premiere observation

de ma premiere édition. « La difficulté
» d'uriner dégénéroit souvent en atta-
» ques d'ischurie , ou de suppression
» totale ; la fièvre s'allumoit alors ; le
» bas - ventre devenoit tendu ; les in-
» quiétudes étoient extrêmes ; l'urine ,
» en refoulant vers la masse , se jettoit
» sur différens viscères , ou se répandoit
» sur toute l'habitude ; les nausées , les
» vomissemens , les langueurs , les affou-
» pissemens , les délires & mille autres
» accidens plus allarmans les uns que
» les autres , mettoient toujours le Ma-
» lade dans un danger imminent de périr.
» Il auroit effectivement succombé à la
» violence de ces attaques , si la vigueur
» du tempérament , & la force de la jeu-
» nesse n'avoient suppléé à l'inutilité des
» remedes ».

Pour peu que l'on connoisse les loix
de l'œconomie animale , on sentira que
la rétention d'urine , causée par des ob-
stacles dans le canal , doit souvent entraî-
ner des accidens beaucoup plus fâcheux,
que celle qui est produite par des ma-
ladies propres à la vessie , & aux reins :
car , dans ces dernieres , il n'y a sou-
vent d'accidens , que ceux que fuit le
reflux de l'urine dans le sang , ou ceux
que produit la communication des nerfs

des ureteres & des reins avec d'autres parties ; au lieu que dans la premiere , il y a nécessairement plénitude de la vessie , irritation de ce corps membraneux , lequel est très-sensible , tiraillement des ureteres , irritations de la substance des reins ; & par conséquent il y a plus d'accidens dans la difficulté d'uriner dont je parle , que dans celle qui est produite par l'inflammation des reins & des ureteres. D'où je conclus que mon remede est plus utile , que ne le feroient ceux qui soulageroient ou guériroient les maladies propres des ureteres , & des reins.

Ceux dont l'objet a été le soulagement ou la guérison des difficultés d'uriner , produite par les embarras de l'urethre , peuvent se diviser en deux classes. La premiere comprend ceux qui remédient à l'ischurie , lesquels ne sont que palliatifs ; & la seconde comprend ceux qui ont été employés contre la stranguerie vénérienne ; & de ceux-ci les uns sont regardés comme curatifs , & les autres comme simplement palliatifs. Commençons par les remedes qu'on emploie communément contre l'ischurie.

Remedes de l'ischurie.

« Si cette maladie est accompagnée
» d'inflammation, dit M. Col de Vilars,
» page 219, « il faut saigner le Malade
» du bras promptement & copieuse-
» ment, appliquer au périnée des cata-
» plâmes émolliens, adoucissans & ra-
» fraîchissans, ordonner des émulsions
» faites avec les semences froides, celle
» de pavot blanc, de jusquiame, & le
» syrop de nymphaea; prescrire une
» tisane de racine de guimauve, de
» nénuphar, de semence de lin, & de
» réglisse, dont le Malade boira modé-
» rément, crainte d'augmenter la quan-
» tité de l'urine, enfin recommander
» une diète très-exacte. Si, malgré ces
» précautions l'ischurie survient, que la
» vessie soit excessivement pleine, qu'elle
» soit menacée d'atonie, d'inflam-
» mation, de gangrene, qu'il y ait des
» vomissemens urinaires, une léthargie
» & autres accidens funestes, on intro-
» duira, sans différer, la sonde creuse
» dans la vessie après avoir fait une in-
» jection dans l'urethre avec de l'huile
» d'amandes douces, pour le lubrifier.
» On a souvent bien de la peine à faire

» entrer la sonde dans un canal si rétréci ;
» il faut l'insinuer avec légèreté , avec
» adresse , avec patience , crainte de per-
» cer l'urethre , ou de le blesser. On
» court moins de risque à sonder par-
» dessus le ventre avec une sonde à sim-
» ple courbure. Quoiqu'il sorte quelques
» gouttes de sang , pourvu qu'on ne
» fasse point trop de douleur , ni trop
» d'efforts , on ne doit pas s'en effrayer.
» Si la sonde peut parvenir jusqu'à la
» vessie , & que l'urine sorte , tous les
» accidens cessent bien vite : on ne se
» servira que d'une sonde percée par les
» deux bouts , & point œilletée à son
» extrémité ; car , s'il se trouve quelque
» chair molle ou fongueuse dans l'ure-
» thre , elle pourroit s'engager dans les
» yeux de la sonde. On aura soin de
» laisser cette sonde dans la vessie , jus-
» qu'à ce que les symptômes soient cal-
» més , & que l'urine puisse sortir d'elle-
» même avec facilité.

» S'il est absolument impossible de
» sonder le Malade , & que cependant il
» soit dans un danger évident de perdre
» la vie , on ne fera point de difficulté
» d'introduire une sonde canelée dans
» l'urethre le plus avant qu'il sera pos-
» sible ; de faire une incision à ce conduit

» avec le lithotome sur la cannelure de la
» sonde vers son extrémité, & de faire
» entrer par l'ouverture une sonde droite
» dans la vessie, & même d'en venir
» à la ponction au périnée avec les trois-
» quarts, supposé qu'il n'y ait point d'au-
» tre ressource. Il vaut mieux tenter un
» remède extrême, capable de sauver
» le malade, que de l'abandonner à
» son malheureux sort. L'opération faite,
» on laissera la sonde droite, ou la can-
» nule dans la vessie, jusqu'à ce que
» l'inflammation, & les autres symptô-
» mes soient dissipés. Ensuite on déter-
» gera, on incarnera, & on cicatrisera
» la plaie comme à l'ordinaire. Enfin
» on purgera plusieurs fois le malade,
» avec une teinture de casse & de
» manne dans le petit-lait.

Ce passage fournit une ample matière à réflexions. Il est évident, comme j'en ai déjà remarqué, que tous les secours que l'Auteur indique sont purement palliatifs; ils ne mettent par conséquent point à l'abri du retour du cruel accident de l'ischurie. Aussi voit-on dans mes observations, un malade en être attaqué deux fois en 24 heures; ils ne mettent donc point la vie du malade en sûreté. Combien, par conséquent, un remède tel

que le mien ne leur seroit-il pas préférable , quand il ne seroit que palliatif , puisque je fais dans un moment , sans embarras & sans douleur , ce qu'une fuite longue de remèdes ne fait qu'avec peine , en tourmentant le malade presque aussi cruellement que les accidens de la maladie ? Mais renfermons-nous dans l'examen du passage cité.

Tous les remèdes internes & topiques que l'on conseille , ne sont que des relâchans , & des émolliens , qui ne réussissent que quand le gonflement des obstacles n'est pas assez considérable pour résister à leur effet. Mais que dirons-nous de cette tisane dont on conserve l'usage , qui ne peut produire l'effet pour lequel elle est donnée , qu'à proportion de la quantité qu'on en boit , & dont on ne doit pourtant boire que modérément , de crainte d'augmenter la quantité de l'urine ? Quelle déplorable ressource , qu'un remède qui ne peut qu'augmenter le mal , s'il n'opère très-promptement , & qui est de nature à ne pouvoir le faire ! Pour suivons.

Si les accidens de la suppression d'urine sont menaçans pour la vie du malade , il faut avoir recours à la sonde creuse , après avoir lubrifié l'urethre

avec une injection d'huile d'amandes douces.

Mais jusqu'où pénétrera cette injection, si le gonflement des obstacles est tel qu'il empêche l'urine de couler? La force du piston de la seringue fera-t-elle capable de surmonter la résistance de ces obstacles qui ne cèdent point à l'effort de tous les muscles du bas-ventre? Si l'injection pénétrait jusqu'au col de la vessie, pourquoi l'urine, que dans ces circonstances j'appellerois volontiers par opposition, une injection universelle, ne pourroit-elle point se faire jour? Concluons donc que l'injection d'huile ne passera pas, & que le canal ne fera pas lubréfié.

Maintenant si une liqueur comme l'huile d'amandes douces, ou l'urine, ne peut se faire jour, comment un corps aussi épais qu'une sonde y réussira-t-il; sur-tout s'il est certain, *qu'il faut l'insinuer, avec adresse, avec légèreté, avec patience, de crainte de percer l'urethre, ou de le blesser?* Précautions indispensables, & souvent trop négligées. Plusieurs de mes malades non-seulement ont perdu quelques gouttes de sang, ce qu'on pourroit attribuer au déchirement de quelque carnosité, auquel

cas, comme le remarque M. Col de Vilars, le mal n'est pas grand, quoique ç'en soit toujours un; mais ils ont perdu beaucoup de sang, parce qu'on avoit fait faire une fausse route à l'algalie. Or cet accident produit, indépendamment de l'augmentation de la douleur, un surcroît d'embarras. Car le sang étant un fluide visqueux, & qui se coagule fort aisément, l'urethre se remplit de caillots qui tiennent de la nature du fluide dont ils sont composés; caillots par conséquent tenaces, & qu'il est bien difficile de faire sortir de l'urethre, aux parois de laquelle ils sont adhérens. Cependant, autant de temps employé à les détacher, autant de temps perdu pour la cure de l'accident principal & le plus pressant, autant de prolongement de douleurs, & par conséquent autant de pas faits vers une inflammation mortelle; que dis-je? vers la mort. Il m'a fallu six heures entières pour débarrasser l'urethre d'un malade qui fait l'objet d'une de mes observations. Quels progrès une maladie de la nature de celle dont je parle, ne fait-elle pas dans un temps si long! Que de douleurs cruelles un malade n'essuie-t-il pas? Heureux, par conséquent, celui qui tombe entre les mains d'un Chi-

rurgien prudent, lequel, loin de s'irriter des obstacles, & en conséquence, d'aimer mieux les forcer, que de céder à la nécessité, ne perd jamais de vue ce principe dicté par la prudence, *qu'il faut insinuer la sonde avec adresse, avec légèreté, avec patience ! qu'il faut, dis-je, l'insinuer.* Qu'on pèse bien toute la force de ce terme, que l'Auteur modifie encore en ajoutant *avec adresse, avec légèreté, avec patience.* Qu'il faut *l'insinuer*, sans être jamais assez téméraire pour rien forcer, puisque la violence ne fait qu'augmenter les douleurs que l'insinuation de la sonde ne rend déjà que plus vives ; qu'augmenter l'inflammation, qu'on a pourtant dessein de calmer ; que causer des déchiremens, qui peuvent devenir, par la suite, de nouvelles causes d'ischurie, en produisant dans l'urethre, des cicatrices qui deviendront un jour de nouveaux obstacles au passage de l'urine.

A propos de quoi, me dira-t-on peut-être, vous étendre si fort sur les précautions que demande l'introduction de la sonde, puisque vous vous annoncez comme l'inventeur d'un remède qui en rend l'usage inutile ?

Il est vrai que mon remède est de ce

genre ; je le dis avec confiance , parce que nombre d'observations en font foi (a) ; mais tout le monde n'est point à portée d'en user ; & par conséquent il est intéressant pour le Public , que tout le monde sçache comment il faut employer les secours qui peuvent y suppléer , du moins pour un temps , & mettre les malades en état de venir me trouver , ou de s'adresser à ceux à qui j'aurai bien voulu confier mon remède , après les avoir suffisamment instruits de la manière de l'administrer , sans quoi il pourroit devenir fort nuisible. On pourroit me faire la même objection au sujet de l'examen que je fais , des autres secours employés dans la pratique ordinaire ; & la réponse que je donne ici , servira une fois pour toutes. Je reprends mon analyse.

« Si l'on ne peut , ajoute M. Col de Vilars , insinuer l'algalie , il faut introduire dans l'urethre une sonde canelée , le plus profondément qu'il fera

(a) Cela n'est pourtant vrai , que des obstacles fongueux , que l'efficacité de mes sondes surmonte tout d'un coup ; car quand il s'agit de cicatrices calleuses , je suis obligé de commencer par les ramolir ; ce qui ne demande pas un temps fort long , de la manière que je m'y prends ; & pour lors mes sondes agissent sur eux , comme sur les fongosités.

» possible ; faire une incision sur la canelure de la sonde, & faire entrer, par l'ouverture, une sonde droite dans la vessie ».

J'avoue franchement, que je ne comprends pas bien quel secours on peut tirer de cette opération ; car si l'algalie n'a pû surmonter un obstacle qui s'est trouvé dans l'urethre, la sonde canelée ne fera pas mieux ; elle restera donc en-deça. Comment, dans ce cas, introduira-t-on une sonde droite dans la vessie ? Ne peut-il pas même arriver, & n'arrive-t-il pas tous les jours, que les obstacles qui arrêtent la sonde par leur gonflement, sont multipliés, & par conséquent que, quand la sonde est arrêtée par le premier qu'elle rencontre, il y en a encore plusieurs autres qui l'arrêteroient, si elle pouvoit y parvenir ? Dans ces cas il est encore plus impossible de faire entrer une sonde droite dans la vessie. Cette opération est donc en pure perte pour remédier à l'ischurie actuelle ; & ç'en est assez pour la proscrire. Mais une autre raison qui nous la feroit rejeter, c'est la crainte de ses suites, c'est-à-dire, de la cicatrice que produira nécessairement l'incision en se consolidant, qui, comme je l'ai déjà remarqué, peut former un jour de nouveaux obstacles au passage

passage de l'urine , en rétrécissant le diamètre du canal. Je ne trouverois d'utilité dans l'opération conseillée , que dans un seul cas ; c'est lorsque l'obstacle n'est pas bien profond ; mais au lieu de faire l'incision entre le gland & l'obstacle , il faudroit la faire entre l'obstacle & la vessie : par cette opération , l'urine s'écouleroit , sans avoir recours à la sonde ; & l'on pourroit tenir la plaie ouverte , jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moyen de détruire l'obstacle , ou du moins de l'affaïsser par les secours dont nous parlerons plus bas , au cas que le malade ne fût point à portée de faire usage de mon remede. Mais le cas que je propose est le moins fréquent. Car les ischuries viennent plus communément d'obstacles placés dans la profondeur de l'urethre , que d'obstacles placés en-deçà ; ainsi l'opération que j'indique est le plus souvent impraticable.

Il ne reste pour-lors de ressource , que dans la ponction au périnée ; remede que M. Col de Villars qualifie d'*extrême* à juste titre ; remede qu'on ne doit tenter , que pour ne point abandonner un malade à son malheureux sort ; remede même que je puis dire peu sûr ; car comme c'est un remede extrême , c'est

aussi à la dernière extrémité qu'on y a recours ; & les accidens ont alors fait tant de progrès , qu'il n'est point étonnant qu'il ne procure au malade , qu'un soulagement passager , qui ne fait qu'adoucir les horreurs de la mort que cause indubitablement la gangrène des parties enflammées ; gangrène qui ne se fait pas long-tems attendre , à raison de leur extrême sensibilité.

Ce maheur est arrivé à Paris sous mes yeux. Le dix-sept Septembre 1742, je fus appelé en consultation dans la Cour du Grand-Conseil , pour le sieur Pézé , Huissier. Je trouvai dans la maison M. Planes , Chirurgien de Saint-Côme , qui me fit l'exposé de la maladie pour laquelle j'avois été mandé , & me dit qu'il avoit seulement été appelé le jour précédent , & qu'il avoit conseillé sur le champ de me faire venir. J'examinai le malade , que je trouvai dans la situation la plus triste , avec des accidens d'une rétention d'urine totale , causée par des carnosités. Après des tentatives inutiles pour le soulager , je conseillai de prier M. Foubert , Chirurgien ordinaire du Roi en sa Cour de Parlement , de venir. Il vint , & fit aussi tout ce qu'on peut faire en pareil cas ; mais le trop long

séjour de l'urine dans la vessie , y avoit causé la gangrène , aussi-bien qu'aux parties voisines ; & rien ne put sauver le malade , qui mourut peu de tems après ; ce qu'il auroit pu éviter , s'il avoit suivi le conseil d'un de ses amis que j'avois traité d'une pareille maladie , qui lui avoit expressément dit de s'adresser à moi plutôt que plus tard.

Cette vérité se trouve encore prouvée évidemment , par l'observation des deux soldats morts dans l'Hôpital de Palerme , que j'ai rapportée dans mes premières éditions , & par l'observation suivante.

Le nommé Triomphe , Maître Cordonnier à Turin , fut attaqué d'une ischurie , que ceux qui avoient soin de lui , combattirent par tous les remèdes imaginables. Comme ils ne procuroient aucun soulagement , ils résolurent d'en venir à la ponction ; mais il étoit trop tard ; la vessie étoit enflammée ; & le sphacele qui succéda à l'inflammation , termina la vie du malade peu d'heures après l'opération. Il auroit évité ces malheurs , s'il avoit suivi le conseil d'un de ses amis , qui vouloit l'engager deux mois auparavant , à se mettre entre mes mains. Mais à force de différer , il fut surpris d'une rétention totale , qui lui devint funeste.

Il fuit de ces observations , qu'on ne peut trop tôt remédier à la strangurie vénérienne , & qu'il ne faut pas attendre trop long-tems à faire la ponction au périnée , s'il n'y a pas moyen de procurer autrement la sortie de l'urine.

Si la ponction au périnée peut donc être de quelque utilité , il ne faut pas attendre la dernière extrémité pour la faire ; tant pour épargner aux Malades les douleurs inséparables de l'ischurie , que pour ne point perdre le fruit principal de cette opération , qui est la conservation de la vie. J'observerai seulement que cette plaie doit être traitée avec beaucoup d'attention , de crainte qu'elle ne reste fistuleuse ; ce qui causeroit au malade des incommodités & des désagrémens , qui le rendroient insupportable aux autres & à lui-même.

M. Col de Vilars n'est point le seul auteur qui parle de cette opération ; & ce qu'il y a de surprenant , c'est que dans le tems qu'il la qualifie de *remède extrême* , qu'on doit pourtant *tenter* , pour tâcher de sauver la vie aux Malades , un Auteur célèbre & judicieux en parle avec éloge. Voici , en effet , ce qu'en dit Palfyn. Anat. Chirurg. part. II. chap. 22.

« Au lieu de se fervir dans la cure
» des gonflemens de l'urethre , de bou-
» gies chargées de ces fortes de mé-
» dicamens consomptifs , & cathéréti-
» ques , au moyen defquels on n'ob-
» tient souvent qu'une cure palliative ,
» M. Collot faisoit une incision au pé-
» rinée , un peu moins grande que celle
» qu'on est obligé de faire pour l'extrac-
» tion de la pierre de la vessie. L'on tire
» de cette incision trois principaux avan-
» tages , qui sont les suivans.

» 1°. On empêche ainsi le séjour de
» l'urine , qui cesse , aussi-tôt que cette
» incision est faite , de s'échapper par
» les ouvertures fistuleuses & de mo-
» lester la vessie par son séjour , ayant
» une issue libre par l'ouverture du pé-
» rinée.

» 2°. On peut alors faire , avec beau-
» coup de facilité , des injections dans la
» vessie , pour la nétoyer de ses im-
» mondices , déterger les ulcères , &
» dissoudre les fungus qui peuvent s'y
» rencontrer.

» 3°. Cette ouverture donne lieu de
» passer dans l'urethre , un sétou chargé
» d'un médicament fondant & détersif ,
» en l'engageant dans l'extrémité de
» l'algalie , que l'on introduit par l'ou-

» verture naturelle de l'urethre , jusqu'à
» l'incision du périnée ; en sorte qu'en
» retirant cette algalie hors de l'urethre
» le féton engagé dans ces trous , suit
» nécessairement ; & il est facile d'en
» attacher un autre chaque jour , à qui
» l'on fait toujours traverser la même
» route , jusqu'à ce que les excroissances
» absolument fondues & dissoutes .
» & les ulcères détergés & cicatrisés .
» laissent à l'urine un libre passage par
» son canal ordinaire ; après quoi l'on
» permet à l'ouverture faite au périnée ,
» de se réunir , comme l'on fait à celle
» qui a servi à l'extraction de la pierre .
» Il est clair que ce traitement est beau-
» coup plus sûr , que celui qui se fait au
» moyen des bougies.

Analysons ce passage ; il le mérite ; je
le ferai sans m'affujettir à un ordre dif-
férent de celui que la suite des raisonne-
mens de l'Auteur m'indique.

Dans la cure des gonflemens de l'ure-
thre , M. Collot faisoit l'opération de la
boutonniere ; il n'employoit donc pas la
sonde pour faire l'incision. Car ou le
diametre de l'urethre étoit obstrué par
les gonflemens , ou il ne l'étoit pas ;
au dernier cas , il seroit absurde de faire
inutilement une opération dangereuse ;

au premier , l'introduction de la sonde est impossible. N'est-ce pas beaucoup risquer, à moins que d'être extrêmement versé dans l'anatomie de la partie , que de porter le lithotome dans la vessie , sans le secours de cet instrument ? Je laisse cette question à décider à ceux qui sont au fait de l'opération de la pierre. Ces deux opérations ne diffèrent que dans l'objet. Concluons que l'une & l'autre demandent la main d'un Chirurgien expert ; & le trouve-t-on toujours ?

Le premier avantage que Palfyn voit dans l'opération, est évident. Car l'urine, trouvant une issue libre par l'ouverture du périnée , enfilera plutôt ce chemin, que celui des fistules , qui résistent communément à la sortie de l'urine ; mais je ne conviens pas de même du second avantage. Je ne connois point la nécessité des injections dans la vessie, dans le cas des fistules qui ne sont causées que par l'effort de l'urine sur le périnée , où elle a d'abord produit un dépôt , que l'écoulement continuel de l'urine a rendu fistuleux. Il suffit de rendre libre la sortie de l'urine par une autre voie, pour que ces fistules se consolident d'elles-

mêmes ; puisque c'est elle seule qui les entretient par son suintement.

Je ne fais pas ce que c'est que les immondices de la vessie , dont parle l'Auteur. S'il entend les glaires qui sortent quelquefois en assez grande quantité , ils ne font que l'effet des contractions de la membrane interne de la vessie , irritée par le séjour de l'urine qui exprime en abondance la mucosité des glandes destinées à lubrifier ; expression qui cesse en même tems que l'irritation , & qui ne demande point de traitement particulier , comme le prouve la lettre de M. Boyer , rapportée dans mes précédentes éditions.

Quant aux ulcères de la vessie , s'il y en a , ce qu'on ne devine pas avant l'opération (ceci soit dit aussi des fungus) ils ne doivent pas déterminer à la faire , puisque , s'il est possible de les guérir , il fera aussi aisé de les déterger par des injections faites par le canal de l'urethre , dès qu'il sera une fois nettoyé.

Je conçois bien quel peut être l'effet d'un séton chargé d'un médicament propre à fondre & déterger , quand on pense, comme moi , que les gonflemens qui produisent l'ischurie vénérienne ,

sont causés par des carnosités & des ulcères dans le canal de l'urethre , pourvu toutefois que le féton soit chargé de médicamens appropriés à la nature du mal ; ce que personne n'a découvert avant moi ; mais je ne conçois pas de quel usage peuvent être des médicamens fondans & détersifs , pour guérir de simples gonflemens de l'urethre , occasionnés , selon l'idée des Adversaires des carnosités , par des cicatrices , ou par des vaisseaux variqueux , comme Palfyn & d'autres le supposent. D'ailleurs , de quelle utilité fera la ponction , ou l'incision au périnée , dans l'idée de traiter les vices de l'urethre par un féton chargé des médicamens le plus convenables , si l'on ne peut l'introduire au moyen de la sonde creuse , comme il arrivera toutes les fois que l'urethre sera entièrement bouchée , ou par des excroissances , ou par des varices constantes & durables , qui s'opposent continuellement à l'entrée de la sonde ? Je demande encore quelle nécessité il y a , de faire l'incision au périnée , pour pouvoir introduire ce féton ? Si l'on connoît les médicamens propres à opérer la guérison des vices que l'on a dessein de corriger , il n'y a qu'à les introduire par l'ouverture naturelle de

l'urethre. Il est vrai qu'ils ne guériront pas aussi promptement, que s'ils étoient appliqués sur toute l'étendue du mal, parce qu'ils ne seront appliqués qu'à la partie tournée vers l'orifice naturel du canal; mais avec la patience on vient à bout de tout, quand les armes propres à attaquer l'ennemi, ne manquent pas: aussi est-ce la méthode que je suis. Plusieurs de mes observations prouvent que mes sondes n'entrent d'abord que de quelques lignes; mais mes remèdes fondant de jour en jour la partie viciée, à laquelle ils touchent, en conséquence mes sondes pénètrent tous les jours plus profondément; & enfin l'obstacle cède entièrement à leur efficacité, & leur laissant le passage libre, permet à mon remède de s'appliquer à toute l'étendue du mal. Je suis donc fort éloigné d'admettre la conséquence de Palfyn, que le traitement qu'il conseille est beaucoup plus sûr, que celui qui se fait au moyen des bougies. En effet, cela n'est vrai que de celles qui sont chargées de consomptifs, ou de cathérétiques, que je suis fort éloigné de regarder avec lui comme propres quelquefois à produire une cure radicale, & non de celles qui portent sur le mal le seul remède qui soit capa-

ble de le guérir, tel qu'est celui que j'ai eu le bonheur de découvrir. Au reste, on ne peut raisonnablement m'opposer le jugement de Palfyn, puisque cet Auteur n'a parlé que des méthodes connues jusqu'à lui; comme on ne peut m'opposer son adhésion au sentiment des Adversaires des carnosités, après que j'en ai fait voir & toucher à une infinité de personnes de la profession, qui m'ont vû panser les maladies qui sont les sujets de plusieurs de mes observations; aussi ne me ferois-je pas soucié de répondre au sentiment de Palfyn, si je ne voulois lever jusqu'au moindre scrupule.

M. de la Faye, dans ses Remarques sur les opérations de Dionis, parlé aussi de la nécessité de la ponction, ou de l'incision de la vessie. Quoique ce soit en termes moins avantageux que Palfyn, il suffit qu'il regarde ces tristes expédiens comme nécessaires, ne fût-ce même que rarement, pour faire sentir tout l'avantage de ma découverte.

« Le col de la vessie, dit-il, est quelquefois si resserré par son inflammation, que même après avoir employé tous les remèdes dont on vient de parler, on ne peut pas encore y faire

» passer une sonde. On est obligé alors
» de faire à la vessie une ponction avec
» un trocar un peu plus long & plus
» gros que celui dont on se sert ordinai-
» rement dans la paracentèse. Par ce
» moyen on évacue les urines , & on
» fait cesser la compression des parties
» voisines de la vessie ; ce qui diminue
» ordinairement l'inflammation , & per-
» met peu de tems après l'introduction
» de l'algalie.

» Pour la faire au périnée , on place
» le Malade sur son lit dans une situa-
» tion à-peu-près semblable à celle où
» on le mettroit, si l'on le vouloit tailler.
» M. Tolet , excellent Lithotomiste , la
» faisoit à côté du raphé , dans le lieu où
» l'on taille par le grand appareil , &
» avec un trocar différent des autres , &
» dont il donne , dans son livre , la des-
» cription.

» Nuck conseille aussi de la faire dans
» ce même endroit ; mais quelques au-
» tres auteurs , comme Juncker , veu-
» lent qu'on la fasse dans l'endroit où
» l'on fait l'opération de la taille par
» l'appareil latéral. Cette dernière mé-
» thode paroît préférable à l'autre , parce
» que la vessie tant alors fort tendue ,
» se jette sur le côté , & peut être facile-

» ment percée avec le trocar, fans qu'on
 » craigne de bleffer l'urethre , ni le col
 » de la veflie , ni les proftates , ni le
 » rectum.

» M. Dionis confeille de faire la
 » ponction en ce même lieu , mais avec
 » un inftrument différent , (c'eft une
 » efpece de fcalpel pointu & long de
 » quatre ou cinq pouces) » Il faut obser-
 » ver que cette opération ne convien-
 » droit pas , s'il y avoit quelque dépôt
 » au périnée , s'il falloit détruire quel-
 » ques duretés formées dans le canal ,
 » ou s'il falloit faire fupprimer les prof-
 » tates.

Il ajoute plus bas : » Les faignées
 » promptement faites , les bains , les la-
 » vemens émolliens , & les cataplâmes
 » ne font quelquefois aucun effet : en ce
 » cas , il faut absolument avoir recours
 » à la ponction , ou à l'incifion au pé-
 » rinée. La ponction eft la plus douce
 » des deux opérations ; il faut néan-
 » moins quelquefois lui préférer l'inci-
 » fion. Si l'inflammation & le gonfle-
 » ment variqueux du tiffu de l'urethre
 » font les feules caufes de la rétention ,
 » on fait la ponction avec le trocar dans
 » l'endroit déjà prefcrit ; mais s'il y a
 » dans le canal & au périnée des duretés

» & des callosités , on fait l'incision.
» Par cette dernière opération , on fa-
» cilite la fonte des duretés du canal &
» du périnée, ce que la simple ponction
» ne fait point. Il est aussi absolument
» nécessaire de faire l'incision , lorsque
» les délais ou l'usage des bougies char-
» gées de caustiques , ont occasionné un
» dépôt urinaire ou gangreneux au pé-
» rinée. Si la gangrene a gagné le scro-
» tum , on coupe , comme on l'a déjà
» prescrit , toute la pourriture , sans
» crainte de causer aucun accident , en
» découvrant les testicules. MM. Gue-
» rin & Morand l'ont fait plusieurs fois
» avec succès. On remédie par-là à deux
» choses à la fois , à la gangrene & à la
» rétention.

» Outre les duretés & les callosités
» du canal , dit ensuite M. de la Faye ,
» souvent la glande prostate supérieure
» se gonfle & se durcit ; il se forme quel-
» quefois , le long du canal , une fusée
» squirrheuse , & au périnée des tumeurs
» de la même espèce , d'où elle semble
» prendre naissance ; la semence , dans
» le tems de l'éjaculation , au lieu de
» suivre la route du canal , remonte
» quelquefois , & tombe dans la vessie.
» Ce qui semble venir de quelque bride

» qui se trouve devant le vérumonta-
» num. Les gonorrhées virulentes , la
» mauvaise qualité des urines , l'inflam-
» mation qui suit ordinairement les ré-
» tentions d'urine , & souvent l'usage
» des bougies enduites de caustiques ,
» sont les causes de tout ce désordre.
» Lorsque les choses sont portées à cet
» excès , rien ne peut guérir , ni même
» soulager les malades , que l'incision au
» périnée.

Parlant ensuite de la maniere de faire
cette opération : « Le Malade , dit-il ,
» est situé de la même maniere que pour
» l'opération de la taille au grand appa-
» reil. On introduit une sonde canelée
» dans la vessie , si on le peut , ou du
» moins aussi avancée dans l'urethre qu'il
» est possible , pour servir de guide. Les
» bourses ferrées par un aide , on incise
» avec un lithotome ordinaire , à côté
» du raphé , & sur la cannelure de la
» sonde , si elle est assez avancée ; & l'on
» se conduit comme dans l'opération
» de la taille. Si l'on ne peut faire l'in-
» cision sur la sonde , cette opération est
» beaucoup plus difficile. Le Chirur-
» gien , obligé de travailler sans guide ,
» doit se bien représenter la structure
» & la position des parties sur lesquelles

» il opere. Si après avoir fait l'incision
» aux tégumens, il ne peut parvenir à
» ouvrir l'urethre, il y introduit un tro-
» car dont la canule est fendue ; & à la
» faveur de sa fente, il porte un bistouri
» pour faire une incision à cette partie,
» après avoir ôté le trocar. MM. Petit &
» Morand ont pratiqué cette méthode
» avec succès.

» Si l'on ne peut introduire la sonde
» assez avant dans l'urethre pour servir
» de guide, on peut alors porter à l'en-
» droit où finit l'incision de la taille laté-
» rale, un trocar avec sa cannule fen-
» due, & glisser le long de cette fente,
» qui sert de cannelure, la pointe d'un
» bistouri pour faire une incision suffi-
» sante. On fait l'incision au milieu des
» duretés ; on emporte celles qui sont
» extérieures, en coupant le moins de
» chair que l'on peut ; on coupera dans
» l'incision la fistule & les callosités qui
» l'accompagnent, & même la glande
» prostate, si elle est dure & squirreuse,
» & s'il est possible d'y atteindre ».

On peut voir dans cet Auteur le pan-
sement de cette plaie, qui est étranger
au sujet que je traite ; mais il n'en est
pas de même des réflexions que la com-
paraison de ma méthode avec celle de

M. de la Faye, fait naître naturellement. Il n'y a plus de nécessité de faire ni ponction ni incision au périnée. Que de douleurs sauvées aux Malades ? Que d'embarras épargnés aux Chirurgiens ? Combien une méthode aussi douce que la mienne n'est-elle point préférable au terrible délabrement qui étoit quelquefois nécessaire, puisqu'elle fond les callosités, les squirrhés de tous les canaux excrétoires de l'urethre, qu'elle consolide parfaitement les fistules, & fait sortir les urines par les voies naturelles ? A Dieu ne plaise cependant que je fasse un crime à M. de la Faye, & aux autres grands Chirurgiens qu'il cite, d'avoir suivie la méthode qu'il indique !

M. Astruc traite, suivant son usage, avec beaucoup plus d'étendue que les Auteurs précédens, ce qui concerne la cure de l'ischurie. C'est ce qui nous oblige à n'en donner que l'extrait. Voici le précis de sa doctrine, liv. III, ch. 4, pag. 231.

1^o. Il faut brusquer les saignées du bras, autrement on n'y seroit plus à tems dans une maladie si rapide. 2^o. Nourrir le Malade fort légèrement, pour diminuer l'abondance du sang. 3^o. Faire sur le périnée des fomentations émollientes,

& baigner cette partie & les environs. 4°. Donner beaucoup de lavemens de même qualité, animés de tems en tems avec la casse, pour empêcher la liqueur de pénétrer dans les vaisseaux, en même tems qu'on relâche. 5°. Faire boire médiocrement de la tisane, afin de délayer le sang & de l'adoucir, sans trop augmenter la quantité d'urine. 6°. Il préfère le demi-bain, dont il a parlé, au bain entier, parce qu'il fait sur les parties malades le même effet, sans augmenter la sécrétion de l'urine. 7°. Il veut qu'on aide la suppuration par des cataplasmes émolliens & maturatifs, appliqués sur le périnée, si quelques gouttes de pus échappées de l'urethre, annoncent que l'inflammation se résout par cette voie. 8°. Il ordonne, au cas que l'opiniâtreté de l'inflammation produise des accidens considérables, d'en venir à la sonde, qu'on introduira, non à l'aveugle, & violemment, de peur d'augmenter considérablement, & de faire suppurer une inflammation qui se feroit peut-être terminée heureusement par la résolution, mais avec douceur & dextérité, en avançant peu-à-peu, après avoir lubréfié le canal de l'urethre avec injection d'huile d'amandes douces, ou

de mucilage de graine d'herbe aux puces, fans s'épouvanter de la fortie de quelques gouttes de fang pendant l'introduction ; & il veut qu'on laiffe la sonde dans la vessie , jusqu'à ce que l'inflammation soit terminée , ou par la résolution , ou par la suppuration , & que l'urine sorte librement. 9°. Au cas que l'on ne puisse introduire l'algalie dans la vessie , il conseille l'incision du périnée, afin qu'on puisse introduire dans cette cavité une sonde de femme , qui étant droite , & plus courte que celles d'hommes , fera par ces raisons bien plus aisée à manier en tous sens , & entrera bien plus facilement dans l'urethre , comme une longue expérience l'a appris. Si ce moyen réussit , ajoute-t-il , il faut laisser cette sonde dans la vessie, &c. 10°. Au cas que ce dernier moyen ne puisse réussir , il en faut venir à la ponction au périnée faite avec les troisquarts. Il vaut mieux employer un remede douteux , que de laisser périr le Malade sans secours. Les suites de ce remede ont peu de danger , puisque les plaies qu'on peut faire par-là à la vessie , peuvent se guérir assez facilement. Il faut laisser la canule dans la vessie , &c. 11°. Dès que

l'urine coulera , ou que l'inflammation aura considérablement diminué , il faut purger le Malade avec le petit-lait & la casse , pour entraîner doucement les parties âcres & salées que l'urine peut avoir laissées dans l'estomac.

Je l'ai déjà dit , ce détail feroit fort inutile , si tous les malades étoient à portée de se servir de mon remede ; non-seulement parce que je ne trouve point d'ischurie rebelle , pourvu que je sois appelé à tems , & que le trop long séjour de l'urine n'ait pas causé la mortification ou la gangrene à la vessie , & aux parties voisines ; alors rien ne peut sauver le Malade ; mais parce qu'il feroit absurde de s'y exposer , pendant qu'il n'y a point de strangurie habituelle qu'il ne surmonte. Mais comme il s'en faut de beaucoup , que tous les Malades puissent ressentir les heureux effets de ma découverte , je crois leur devoir , ou du moins à ceux qui les conduisent , la communication des réflexions que j'ai faites sur les secours qu'on emploie , ou qu'on peut employer , dans les attaques d'ischurie. Je vais faire en conséquence quelques réflexions sur la doctrine de M. Astruc ; elles seront courtes , parce

qu'elle a beaucoup de rapport avec celles de M. Col de Vilars , & de Palfyn , sur laquelle je me suis assez étendu.

C'est avec grande raison que M. Astruc recommande de presser les remèdes dans l'ischurie , non - seulement parce qu'il faut soulager le plus promptement qu'il est possible les douleurs cruelles dont le Malade est affligé , mais parce que la maladie est très-rapide. En effet, la plénitude de la vessie peut la jeter dans une atonie , à laquelle il n'est point aisé de remédier ; & , ce qui est encore pis , faire tomber cette partie dans une gangrene que tout le monde regarde avec raison comme incurable.

Tous les remèdes que M. Astruc conseille , & qui sont en plus grand nombre que ceux que prescrit M. Col de Vilars , sont très-bien indiqués , puisqu'ils sont pris dans la classe des relâchans & des émolliens ; mais on ne voit ni chez l'un, ni chez l'autre de ces Auteurs, jusqu'à quelle quantité de boisson on peut aller. Rien n'est plus sage que les réflexions de M. Astruc sur l'usage des demi-bains.

Quant aux gouttes de pus , qui annoncent une suppuration , qu'il regarde comme un commencement de résolu-

tion de l'inflammation, je crois, comme lui, l'usage des maturatifs très-convenable ; mais je ne fais si ce pus ne vient pas plutôt d'un ulcère des parties de l'urethre, qui a causé l'inflammation, que d'une suppuration produite par l'inflammation même. Au reste, il est toujours vrai de dire, que c'est un signe que la maladie diminue, puisqu'il ne se fait pas de suppuration, même dans les ulcères, lorsqu'il y a une inflammation considérable.

M. Astruc fait très-bien sentir les inconvéniens de l'introduction violente de la sonde ; & je ne puis trop recommander la douceur dans le cas de cette opération. C'est aussi par cette raison, qu'il veut qu'on laisse la sonde dans la vessie, jusqu'à ce que l'urine sorte librement. J'aimerois pourtant mieux dire, jusqu'à ce qu'elle puisse sortir librement : car elle sort toujours librement par le canal de la sonde ; mais la difficulté d'uriner recommence quelquefois peu d'heures après qu'on l'a retirée, le gonflement des obstacles n'étant pas suffisamment dissipé : c'est un accident dont on peut avoir un exemple dans quelques-unes de mes observations.

En disant, *jusqu'à ce que l'urine puisse*

sortir librement, voici quelle est ma pensée. Je veux qu'on laisse la sonde jusqu'à ce qu'on connoisse, par la cessation au moins presque totale des symptômes, qu'on ne risque rien à laisser reprendre à l'urine son cours naturel, & que l'urine s'échappe un peu autour de la sonde; car s'il y a encore des restes un peu considérables d'inflammation, les accidens peuvent recommencer; & il faut revenir à l'introduction de la sonde; ce qui procure une augmentation de douleur au Malade.

J'ai peu de chose à ajouter sur l'incision au périnée, conseillée lorsque la sonde ne peut être introduite dans la vessie. Cependant il est bon que les Chirurgiens ne s'imaginent pas qu'elle ait été appliquée aussi souvent, qu'il sembleroit qu'on a droit de le conclure de ce que M. Astruc dit, qu'une longue expérience a appris, dans ce cas, les avantages d'une sonde droite sur une courbe. Ceux qui ne sont pas suffisamment au fait de la maladie, s'imagineroient peut-être que c'est un moyen employé tous les jours. Il est donc nécessaire de répéter, que c'est un moyen *extrême*, & de rappeler ce que j'ai dit

plus haut, qu'il ne peut manquer d'être souvent inutile.

Il est vrai que la plaie faite avec le troiſquarts, ſe guérit aſſez aiſément, pour ne la pas regarder comme fort dangereuſe ; mais il eſt bon de faire remarquer aux Lecteurs, que c'eſt un remede *douteux*, & par conſéquent qu'il ne faut y avoir recours, qu'avec toute l'attention que demande la vie des hommes. J'ai prouvé ci-deſſus par des raiſons tirées de toute autre conſidération que celle de la nature même de la plaie, que ce ſecours eſt extrêmement douteux, & même quelque choſe de plus.

L'attention que M. Aſtruc veut qu'on ait d'évacuer doucement le Malade lorſque l'inflammation ſera conſidérablement diminuée, pour entraîner les parties âcres que l'urine peut avoir laiffées dans l'eſtomac, eſt très-convenable. Au reſte, lorſque ces couloirs ſeront libres, les lavages qu'on donnera au Malade en plus grande quantité qu'on n'oſoit le faire pendant la maladie, pourront quelquefois ſuffire pour entraîner les ſels qui auroient pû ſ'attacher aux membranes de l'eſtomac.

Je renvoie, ſur le ſurplus des réflexions

flexions que la doctrine de M. Astruc exigeroit , à celles que j'ai faites sur le passage de M. Col de Vilars ; mais je ne puis m'empêcher , avant de finir cet article , de remercier la Providence , de m'avoir fait découvrir un remede simple & d'une application aisée , qui est capable d'épargner aux Malades les douleurs essentielles à une maladie aussi cruelle que l'ischurie , celles que cause l'application des remedes , & des secours propres à la soulager seulement , & les dangers inséparables de ces mêmes secours & de la maladie.

Je dis que ces remedes & ces secours ne sont uniquement propres qu'à la soulager ; puisque leur cause subsiste toujours. En effet, tout ce que produisent ceux qu'on emploie contre l'ischurie , ne détruit pas les obstacles qui existent dans le canal de l'urethre , & ne guérit pas la strangurie habituelle. Voyons maintenant par quelles armes on a combattu ce dangereux ennemi , & avec quel succès.

Remedes de la strangurie habituelle.

M. Col de Vilars ne parle que de cinq secours , dont les cathérétiques sont le

premier , l'incision de l'urethré le second , les bougies graduées le troisieme , l'introduction des tentes le quatrieme , les sondes de plomb aussi graduées le cinquieme.

Examinons en détail chacun de ces secours.

« Les Anciens , dit M. Col de Vilars ,
» p. 222 , accusant les carnosités comme
» les seules causes de cette maladie , tâ-
» choient de les consumer par le moyen
» des cathérétiques qu'ils introduisoient
» dans l'urethre avec des bougies ; mais
» ces remedes enflammoient , ron-
» geoient , ulcéroient ce conduit , & par
» conséquent augmentoient le mal.

Voici ce que Palfyn pense de ces remedes ; on verra que le jugement qu'il en porte n'est pas plus avantageux. Pour lors , c'est-à-dire , dans le cas des carnosités prétendues suivant lui , « il y
» a des gens assez imprudens , pour ten-
» ter , sans aucune préparation préalable , d'ouvrir un passage à l'urine au
» moyen de bougies chargées de médi-
» camens fondans , & même consomp-
» tifs & cathérétiques ; mais il arrive
» souvent que ces médicamens , impru-
» demment administrés , augmentent le
» dépôt & l'inflammation , & causent

» une suppression totale d'urine : ou si ,
» après avoir calmé les symptômes les
» plus pressans par une diète tempé-
» rante , par les saignées , les lavemens ,
» le bain , les injections adoucissantes ,
» les aposèmes , & les émulsions , l'usage
» qu'on fait ensuite de ces médicamens
» fondans & consomptifs , réussit à ou-
» vrir le passage aux urines , en faisant
» suppurer les gonflemens , & en cica-
» trisant les ulcères , au moyen d'autres
» bougies chargées de remèdes dessica-
» tifs ; & si , faisant après passer dans
» l'urethre , des bougies de plomb gra-
» duées , qui dilatent son canal , tout
» cela met les Malades en état d'uriner
» assez librement : ce secours n'est pas
» toujours d'une longue durée ; car de
» nouveaux ulcères , causés par ces con-
» somptifs , auront rendu le canal de
» l'urethre encore plus susceptible d'in-
» flammation ; & outre cela , ces Débau-
» chés reprenant bientôt leur premier
» train de vie , alors ou ils contractent
» de nouvelles gonorrhées , ou bien ils
» rendent , par leur excès dans la boîs-
» son , leur urine si mordicante , qu'elle
» cause de nouveaux gonflemens dans
» l'urethre autour des cicatrices multi-
» pliées ; & cette urine , ayant acquis ,

» par son séjour , un suprême degré
» d'acrimonie , ronge & perce l'urethre,
» & refluant de tous côtés , forme des
» abscess fistuleux en différens endroits
» du scrotum , où elle trouve lieu de
» s'épancher ; de maniere qu'il sort au-
» tant & plus d'urine par ces sinuosités
» fistuleuses , que par le conduit ordi-
» naire ; & quand ces fistules ont duré
» long-tems , elles ne sont guérissables
» qu'en faisant des grandes incisions aux
» bourses, afin de fondre en suppuration
» toutes ces callosités. Ces anciennes
» maladies sont même incurables ,
» quand il y a des ulcères spongieux
» dans le corps de la vessie , à moins
» qu'on ne se serve de la méthode qu'a
» trouvée M. Collot , célèbre Lithoto-
» miste , que j'ai vu opérer à Paris ».
Nous avons extrait ci-devant ce que
Palsyn dit de cette méthode.

M. Astruc , liv. III , chap. 4 , p. 239 ,
après avoir dit que les remedes de la
strangurie habituelle sont , en général ,
tous ceux qui peuvent sûrement & effi-
cacement emporter , consumer , faire
suppurer , détruire , comprimer , appla-
nir , ou rabattre les divers obstacles qui
se rencontrent dans l'urethre , & qui
s'opposent au passage de l'urine , ajoute :

« pour parvenir à ôter ces différens ob-
« tacles , on a employé jusqu'ici quatre
« différentes méthodes.

« Les Anciens , qui ne reconnoissent
« d'autres obstacles dans le conduit uri-
« naire , que les caroncules , ou carno-
« sités , les callosités & les verrues , tra-
« vailloient uniquement à les consumer
« par des corrosifs qu'ils indroduisoient
« par le moyen des bougies , & à con-
« solider ensuite , par des cicatrisans ,
« les petits ulcères qui restoient à la ra-
« cine de ces excroissances.

« Plusieurs raisons ont obligé d'aban-
« donner cette méthode depuis long-
« tems. 1^o. Parce qu'elle ne convient
« que pour les caroncules & les verrues
« qui peuvent occuper le canal de l'ure-
« thre , & nullement pour les autres ob-
« tacles qui peuvent le rétrécir ; & que
« cependant , de l'aveu de tout le
« monde , ce sont ces autres obstacles
« qui produisent le plus souvent , pour
« ne rien dire de plus , la strangurie qui
« succède à la gonorrhée. 2^o. Parce
« qu'elle n'est jamais sans danger ; car
« les corrosifs qui consomment les caron-
« cules , doivent en même tems enflam-
« mer , ronger , & ulcérer la partie saine
« de l'urethre. Je sai que les Anciens ont

» tâché de parer à cet inconvénient ,
» par le moyen de plusieurs instrumens ,
» & de plusieurs remèdes ; mais je fai
» aussi que toutes ces précautions étoient
» le plus souvent inutiles , puisqu'ils
» rapportent eux-mêmes beaucoup
» d'exemples de gens qui par cette mé-
» thode avoient été exposés à des in-
» flammations à la verge , à des abcès
» au périnée , & même à la gangrene.
» 3°. Parce qu'ordinairement , bien loin
» de soulager , elle augmente au con-
» traire la strangurie , soit parce que les
» petits ulcères que les corrosifs exci-
» tent dans l'urethre , étant mal déter-
» gés , produisent de nouvelles caron-
» cules , soit plutôt , parce qu'après
» leur réunion , ces ulcères eux-mêmes
» laissent des cicatrices dures & ferrées ,
» qui retrécissent encore le canal uri-
» naire ».

Je vais à mon ordinaire faire quelques réflexions sur ces trois passages.

Si les carnosités ou caroncules ne sont pas les seules causes des embarras de l'urethre , elles sont du moins des plus fréquentes , quoi qu'en disent quelques Auteurs ; & je serois bien fondé à mettre dans cette classe les callosités ou cicatrices dures & calleuses , qui succèdent

à des ulcères mal consolidés ; car, suivant mon expérience , toute la différence qui se trouve entre une carnosité & une cicatrice , se tire de la consistance & de la figure. En effet , elles ne diffèrent , que parce que la carnosité est une espece de champignon , & que la cicatrice est une éminence moins élevée , & dont la base est égale à toute la largeur des ulcères auxquels elle a succédé, ou, pour parler plus juste , qu'elle a masqués. Car il n'y a point , selon moi , je parle d'après mes observations , de carnosités & de callosités , qui ne soient le produit d'un ulcère. L'un & l'autre de ces obstacles sont formés par une mauvaise chair que recele un ulcère , dont l'existence est bien sensible , puisqu'en quatre heures de contact , & souvent en moins de tems , mes sondes mettent ces chairs en suppuration , comme je l'ai déjà remarqué , & que l'effet de mon remede est de rétablir l'ancien ulcère , & de le mettre en suppuration , comme il étoit dans le tems que la gonorrhée étoit recente ; suppuration nécessaire , suivant Hippocrate même , comme il paroît par l'Aphorisme 82 de la quatrième section , que Paré rend en ces termes : *Ceux qui ont tubercule ou carnosité*

en la cavité de la verge , sont guéris par la suppuration & éruption de pus. Mon remede ne se borne point là. Il conduit l'ulcère à une guérison parfaite , en prolongeant la suppuration , jusqu'à ce que l'humeur maligne qui la produit , soit entièrement attirée au dehors. Or il est nécessaire que tout ulcère , dont la malignité est épuisée , devienne une solution de continuité simple , qui se guérit d'elle-même , & par la seule opération de la nature ; & voilà pourquoi les Malades que j'ai traités , soit de gonorrhées nouvelles ou de gonorrhées renouvelées , c'est ainsi que je puis nommer celles qui sont l'effet de mes remedes , ne sont exposés qu'à gagner une autre fois une maladie semblable , mais non pas à voir recommencer la même. Cependant comme quelques Malades , par des raisons qu'on devinera sans peine , n'ont point voulu convenir qu'ils s'étoient exposés à de nouveaux hazards après être sortis de mes mains , ils ont mieux aimé me sacrifier à des considérations politiques , en y sacrifiant la vérité , que de convenir de leur turpitude.

Ce que je viens de dire de la ressemblance essentielle que les callosités ont avec les carnosités , est tout-à-fait con-

forme à la doctrine de Paré, qui semble n'attribuer la callosité, qu'à l'ancienneté des carnosités. *Les carnosités vieilles & calleuses*, dit-il, *doivent être amollies par fomentations, cataplasmes, linimens, emplâtres & suffumigations.* Il vante à cet effet la vapeur de vinaigre versé sur une brique chaude. Je reviens aux cathérétiques.

Il suffit, pour en proscrire l'usage, qu'ils enflamment, rongent, ulcèrent l'urethre; mais ils font pis; car ils n'agissent pas toujours sur la partie qu'on a dessein de consumer; & ils corrodent la partie saine qu'on a intérêt de conserver. J'en ai vu des exemples funestes dans des Malades, où le caustique a laissé subsister en entier la carnosité, & a produit dans le voisinage une fistule avec une déperdition considérable de substance, non-seulement du canal, mais même de la peau qui recouvre les corps caverneux.

Paré, qui usoit des poudres consompatives, appliquées sur la carnosité même au moyen d'une sonde fenestrée, pour empêcher que la poudre ne tombât au conduit de l'urine, est fort éloigné de conseiller l'usage des cathérétiques. *Pour suivre*, dit-il, *la curation des carnosités,*

il se convient garder de trop user en la voie de l'urine, des remedes âcres & corrosifs, parce que la sensibilité de ce conduit, étant par eux offensée, pourroit être cause de grandes accidens. Remarquons après Paré, que quelque doux que fût son remede consomptif, il caufoit quelquefois de *grandes douleurs*; car s'il n'en étoit pas ainsi, à quel propos ordonneroit-il les remedes propres à les calmer? Les consomptifs les plus doux ne sont donc point exempts de danger.

Ajoutons à cet inconvénient que tout l'art du plus habile Chirurgien ne peut pas toujours prévenir, que les cathérétiques, de quelque nature qu'on les suppose, ne sont point des remedes propres à combattre le virus qui a produit la carnosité ou la cicatrice, & par conséquent, que ces excroissances ne peuvent manquer de pulluler de nouveau, comme M. Astruc le remarque, sans en donner la véritable raison. En effet, si la cause qui entretient l'ulcère, n'avoit rien de particulier, il feroit aisé de le consolider. La matiere médicinale fournit des déterfifs assez puissans, pour qu'on n'ait rien à souhaiter de ce côté; mais la difficulté consiste à en trouver

un qui joigne à cette qualité celle d'antivénérien : & c'est ce que j'ai eu le bonheur de trouver.

On peut & on doit appliquer aux verrues qui naissent dans l'urethre , ce que j'ai dit des carnosités & des cicatrices dures & calleuses. Ces excroissances ne sont aussi que des espèces de croûtes qui cachent un ulcère vénérien, qu'il faut également reproduire, épuiser du virus, & consolider par les remèdes appropriés à la destruction de la cause.

Il est inutile de m'arrêter à prouver que les cathérétiques, à supposer qu'on pût les employer en sûreté contre les excroissances de l'urethre , de quelque nature qu'on les suppose , ne peuvent être appliqués dans le cas des ulcères , ni même dans celui du prétendu relâchement de vaisseaux. Loin même qu'ils eussent lieu dans ce cas , ils ne feroient qu'augmenter les accidens : il s'en faut donc de beaucoup , que les cathérétiques puissent combattre & détruire , comme les Anciens l'ont cru , toutes les causes de la strangurie habituelle.

C'est mal-à-propos que Palfyn confond les fondans avec les cathérétiques dans la censure qu'il fait de ces derniers. Comme leur effet n'est que de résou-

dre les humeurs épaissies , qui peuvent se trouver dans les excroissances qui gênent le passage de l'urine , ils ne sont point propres à produire de nouveaux ulcères ; ils peuvent tout au plus renouveler les anciens. Ce n'est donc point du côté que le prend Palfyn , qu'ils sont blâmables ; c'est en ce que , s'ils sont reparoître l'ulcère , ils ne sont point en état de le consolider , parce qu'ils ne sont point anti-vénériens , ou parce que , quoique tels , ils n'ont point avec la cause de l'ulcère , le rapport qui met les remèdes en état de détruire la cause du mal.

C'est par le même endroit que péchent les dessicatifs , qui guériroient les ulcères de l'urethre produits par toute autre cause que le virus vénérien ; mais qui , employés d'abord , ou même précédés de déterfifs , ne produisent point une bonne cicatrice , parce que la cause du mal n'a point été détruite ; & voilà pourquoi , comme l'observe Palfyn , ce secours n'est pas toujours de longue durée. Il auroit parlé plus exactement , s'il avoit dit que ce secours n'est jamais de longue durée , à moins qu'il n'ait été appliqué à des personnes d'un bon tempérament , & qui ne s'écartent jamais

des loix du régime. Encore ne suffit-il pas qu'elles réunissent ce double avantage ; car le virus conserve quelquefois une telle malignité, que les excroissances ne tardent pas à se reproduire. Il est pourtant vrai, que comme l'urine dans la supuration ne contracte point une acrimonie étrangère & contre nature, elle n'irrite point le canal de l'urethre, & n'oblige point le sang ni les liqueurs à produire des gonflemens par leur stagnation. Car je ne suis point encore de l'avis de Palfyn qui prétend que le séjour de l'urine, apparemment dans l'urethre, lui fait contracter une acrimonie si mordicante, qu'elle en corrode la substance, & produit des fistules. Un arrêt de l'urine assez considérable pour produire cet effet, ne peut venir que de l'obstruction totale du canal, par quelque carnosité qui le remplit. Autrement si elle est retenue pendant quelque temps, elle s'écoule d'elle-même dans la chemise, par son seul mouvement de fluidité, dans une partie dont la situation favorise la sortie.

Mais ce sera tout autre chose si, en conséquence de l'irritation que l'urine cause à la membrane extrêmement sensible de l'urethre, le sang ou d'autres

liqueurs viennent à s'y arrêter. Il se forme alors des abcès qui compriment le passage de l'urine, & crèvent ou déchirent la membrane de l'urethre, ou du col de la vessie; & lorsque ces abcès viennent à s'ouvrir naturellement, ou qu'on y fait une incision, comme on est souvent obligé de le faire, l'urine qui n'a pas la liberté de son passage naturel, se détourne du côté où elle trouve moins de résistance, & continue de s'y détourner, tant qu'elle trouve de la difficulté à passer par l'urethre; & c'est par cette raison, que certains de ces abcès produisent des fistules, dans le temps que d'autres, situés au même endroit, n'en produisent point. L'urine ne pouvant se faire jour par l'urethre, fait continuellement effort du côté de l'abcès, & en empêchant la consolidation, le rend fistuleux, au lieu que l'abcès ne devient point d'un caractère opiniâtre & malin, quand l'urine peut reprendre son cours ordinaire.

Cette doctrine est conforme à celle de M. de la Faye, dans l'endroit déjà cité: « il est bon, dit-il, « de remarquer que, de même que le pus perce la vessie de dehors en dedans, & s'épanche dans sa cavité, l'urine perce

» quelquefois l'urethre ou la vessie de de-
» dans en dehors , en un ou plusieurs en-
» droits , & forme au périnée un dépôt
» urineux & purulent , qu'il faut percer
» sans différer , de peur que l'urine ne
» s'infilte dans les parties voisines , &
» n'y fasse des ouvertures en plusieurs en-
» droits , comme il n'arrive que trop sou-
» vent à la suite des rétentions d'urine
» négligées ; ce qui produit au périnée ,
» & quelquefois ailleurs , autant de fis-
» tules par où les urines s'écoulent ».

Ce n'est point un petit malheur , qu'une fistule au périnée ; car outre l'inconvénient d'une perte continuelle de l'urine , qui , quelque précaution que prennent les Malades , les rend d'une odeur insupportable aux autres , & à eux mêmes ; outre l'impossibilité de jamais guérir , tant que le vice de l'urethre subsiste , point de vue extrêmement fâcheux pour les Malades ; ces fistules , de simples qu'elles sont quelquefois , deviennent compliquées , & poussent vers les parties voisines des fûées d'autant plus dangereuses , qu'elles endommagent des parties plus essentielles , ou qu'elles pénètrent plus profondément.

M. de la Faye remarque même ,
» qu'il se forme quelquefois entre le col

» de la vessie & le rectum , ou dans la
» glande prostate supérieure , un abcès
» qui ne paroît point à l'extérieur , &
» qui s'ouvre dans la vessie , soit de lui-
» même , soit lorsqu'on introduit l'alga-
» lie , ou quelque temps après qu'on l'a
» introduite. Le pus mêlé avec l'urine
» sort par l'urethre , & bientôt après le
» gonflement & l'inflammation des par-
» ties voisines se dissipent ».

C'est le cas , si l'on en croit Palfyn ,
de faire de grandes incisions aux bourses ,
afin de fondre en suppuration toutes ces
callosités ; opération douloureuse , &
ce qui est encore plus fâcheux , opération
inutile ; puisque les fistules ne se con-
solideront jamais , tant que le canal natu-
rel des urines refusera de leur donner pas-
sage ; opération que celle que M. Collot
a inventée ne remplace pas , par les
raisons que nous en avons rapportées
plus haut ; opération enfin , qu'Astruc
rejette avec raison , au moins pour l'or-
dinaire. Car « on ne doit presque pas ,
dit-il , liv. III , chap. 4 , pag. 189 , en-
» treprendre le traitement des ulcères fis-
» tuleux du périnée , qui communiquent
» avec l'urethre & avec le fondement ,
» parce qu'il est impossible de découvrir
» ces recoins , sans faire un grand déla-

„ brement par plusieurs incisions répé-
 „ tées ; ce qui est toujours dangereux.
 „ C'est pourquoi, pour ne pas décrier
 „ une méthode qui est souvent salutai-
 „ re, il vaut mieux, la plupart du temps,
 „ s'en tenir à la cure palliative, sur-
 „ tout dans les Sujets épuisés & ex-
 „ tenués par la longueur de la ma-
 „ ladie, & dont le sang est d'ailleurs
 „ vicié ».

La cure palliative, suivant le même
 Auteur, pag. 197, « consiste ; 1^o. dans
 „ l'usage de tout ce qui peut diminuer
 „ & adoucir l'âcreté du sang, comme
 „ un regime léger, humectant, & ra-
 „ fraîchissant, l'abstinence du vin, des
 „ femmes, des exercices, & sur-tout
 „ celui d'aller à cheval ; l'attention à
 „ éviter tout ce qui pourroit altérer la
 „ tranquillité d'esprit, les bains tièdes
 „ d'eau douce, les bouillons ou les apo-
 „ zêmes rafraîchissans, le lait pour
 „ toute nourriture, les purgatifs doux,
 „ avec deux onces de pulpe de casse
 „ dans une livre de petit-lait clarifié, ou
 „ avec deux onces de manne dans un
 „ verre de tisanne, y ajoutant, s'il le
 „ falloit, un gros de sel végétal ».

« 2^o. Dans l'usage des remèdes qui
 „ sont balsamiques, & qui par confé-

» quant peuvent favoriser la régénéra-
» tion des chairs, & cicatrifer les ulcères
» ou du moins en arrêter les progrès,
» tels que sont la terébenthine de Chio,
» de Venise, à la dose d'un gros, les
» baumes du Pérou, de Copahu, ou
» du Canada, &c, à la dose de six, huit,
» dix ou douze gouttes, réduits en bol
» avec du sucre pulvérisé, ou mêlés
» avec une cuillerée de syrop de ca-
» pillaire.

» 3°. Dans les remèdes capables de
» rétablir le ressort des parties affectées,
» de fondre les humeurs qui y crou-
» pissent, & de faciliter ainsi, par ce
» double effet, la circulation du sang de
» la lymphe; comme les fomentations &
» les embrocations, sur le périnée avec
» les eaux thermales de Balaruc, de
» Barèges, de Bourbon, ou de légères
» frictions mercurielles réitérées de
» temps en temps ».

On trouvera, dans mes Observations,
plusieurs histoires de fistules au périnée,
simples & compliquées; & on les verra
guéries aisément, parfaitement, & en
peu de temps. Peut-on douter, après ces
exemples, que ma méthode ne soit pré-
férable à toutes celles qu'on a suivies
jusqu'à ce jour, puisque je n'emploie

aucune opération, que je n'affujettis les Malades à prefqu'aucun régime, & que je ne fais ufage que de peu de remèdes internes; mes topiques dûement employés faifant la plus grande partie de la guérifon, à moins que je n'aie lieu de juger qu'il y a un virus vénérien répandu dans le fang, en même temps qu'il y en a de cantonné dans l'urethre: & cependant les Malades que j'ai guéris ne craignent point la rechute, parce que je commence par nétoyer & rendre libre le canal de l'urethre. J'enleve donc d'abord, comme je l'ai déjà remarqué, le principal obftacle qui s'oppose à la consolidation des fistules; & pour lors, il ne me faut prefque plus que mon remède, pour les amener à cicatrice. Je déterge de même les fufées en quelqu'endroit qu'elles fe portent, pourvu que mes remèdes y puiſſent atteindre.

L'enchaînement des matières traitées dans le paſſage extrait de Palfyn, m'a engagé à ne point remettre à un autre endroit, ce que j'avois à dire des abſcès & fistules du périnée. Il me reſtera à faire quelques obſervations ſur le paſſage de M. Aſtruc.

Pour combattre la ſtrangurie habituelle, il propoſe *d'emporter, conſumer,*

faire suppurer, détruire, comprimer, applanir, ou rabattre les obstacles qui s'opposent au passage de l'urine. Cependant rien de tout cela ne produit une cure radicale. Il faut pour l'opérer, non-seulement rendre le canal libre pour un temps; mais il faut détruire la cause des excroissances, & des gonflemens qui produisent les accidens; & c'est ce qu'on ne fait pas en *emportant, consumant, faisant suppurer, détruisant, comprimant, applanissant, ou rabattant* simplement les obstacles. Comme il n'y a que mon remède qui, jusqu'à présent, ait détruit la cause du mal, je pourrois dire que toutes ces indications se réduisent à en faire usage. D'ailleurs, en suivant les différentes indications proposées par M. Astruc, on ne remédie ni aux ulcères anciens, reconnus pour tels, ni au vice que je nomme aussi ulcère, & qu'on connoît communément sous le nom de relâchement de vaisseaux.

Quant aux corrosifs, il est certain, comme il le dit, qu'ils ne seroient propres que pour les caroncules ou les verrues, & pour détruire les callosités ou cicatrices des ulcères mal consolidés; à supposer que ces callosités ou cicatrices fussent de la même nature que celles que

l'imprudence des Chirurgiens laisse quelquefois former sur les plaies & ulcères extérieurs; ce qui n'est pas, comme je l'ai déjà remarqué; mais ils ne guériraient pas les ulcères calleux, le squirrhe ou le gonflement du vérumontanum, les callosités, & les fongosités qui surviennent aux canaux excrétoires des prostatas, & des autres glandes de l'urethre. Il est même évident, qu'ils feroient très-contraires dans le cas des ulcères & autres vices du vérumontanum, partie qu'on doit conserver avec toutes sortes d'attentions, comme nécessaire pour empêcher la gonorrhée habituelle bénigne, loin de songer à la détruire. Ce malheur arriveroit pourtant infailliblement à ceux qui, ignorant la vraie position du vérumontanum, employeroient les corrosifs pour emporter les prétendues callosités ou carnosités qu'ils soupçonneraient dans la partie où ce tubercule est situé. Il est également évident que les corrosifs feroient très-pernicieux, si la strangurie habituelle étoit causée par des vaisseaux variqueux; car le corrosif, en détruisant leurs membranes, causeroit une hémorragie. Mais il est inutile d'examiner ce que feroient les corrosifs employés dans ce dernier

cas, puisque nous avons prouvé qu'il n'existe presque jamais. Ajoutons pourtant, pour confirmation de cette vérité, que, puisque les Auteurs qui ont parlé des mauvais effets des corrosifs, n'ont rien dit de l'hémorrhagie, c'est une preuve palpable, que le rétrécissement de l'urethre n'est du tout point l'effet des vaisseaux devenus variqueux.

J'ajouterai aux raisons solides qu'apporte M. Astruc pour prouver que, loin de soulager la strangurie, les corrosifs ne peuvent que l'augmenter, que n'agissant qu'en produisant des irritations, ils doivent plutôt rétrécir le canal, qu'en procurer la liberté.

On ne fera sans doute pas fâché de trouver ici ce que Dionis & son Commentateur pensent des callosités, cicatrices, & brides. Cette dernière espèce de vice ne paroît être autre chose, suivant le Commentateur, qu'un rétrécissement du canal, causé par une cicatrice. Dionis n'en parle pas. Ce Chirurgien regarde les callosités comme incurables. Quant aux cicatrices, il veut qu'on les consume avec un cathérétique plus ou moins fort qu'on porte sur le mal, au moyen d'une bougie dont l'extrémité soit un peu creusée, pour recevoir le

remède dans cette petite cavité. Il n'est pas besoin que nous fassions de nouvelles réflexions sur cette méthode. On a vu plus haut, ce qu'il en faut penser, malgré le correctif de l'Auteur, qui ajoute : *il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du tems ; car si on vouloit faire son remède plus corrosif à dessein de hâter la cure, les douleurs & l'inflammation surviendroient en rongant plus qu'il ne conviendrait.* A cette précaution Dionis devoit ajouter des signes certains, pour connoître le degré de sensibilité de l'urethre des différens Sujets ; sans cela on marche toujours à tâtons ; car ce qui ne fera sur l'un qu'une impression légère, fera cause d'une inflammation sur un autre.

Nous ne suivrons pas M. de la Faye dans tout ce qu'il dit de l'ischurie ou de la strangurie habituelle. Nous en avons déjà rapporté la meilleure partie. Il donne une cure préservative de l'ischurie, qui consiste à *vivre sobrement, à appliquer au périnée & le long du canal, des fondans & des émolliens, & à introduire dans le canal une bougie enduite d'onguent d'althæa, qui ramollit les ductes, & le maintient dans son diamètre naturel.*

On a vu dans un passage rapporté plus haut, combien il est opposé aux caustiques & aux sondes tranchantes, malgré les éloges que Paré donne à ces sondes. *Je puis assurer*, dit ce dernier, *que j'en ai fait de belles cures*. Il les employoit à limer les callosités, sans s'embarraffer de la sortie du sang, qu'il regardoit *comme chose fort convenable, s'évacuant une portion de la matiere conjointe, qui même soulage la partie & empêche le mal de grandir, attendu que le sang est causé de la carnosité*. Pour ce, ajoute-t-il, *n'advenant de soi-même le dit flux de sang, ce sera fort bien fait de le provoquer discrettement avec la sonde*. Nous ne ferons point de réflexions sur cette méthode qui est totalement tombée dans l'oubli; & nous passerons tout de suite au traitement que M. de la Faye indique pour les duretés & les callosités du canal.

« On passe, dit-il, dans l'urethre avec
 » une sonde convenable, que l'on fait
 » sortir par la plaie du périnée, un fé-
 » ton fait d'une petite bandelette de
 » linge effilé sur les côtés. Ce féton est
 » graissé du digestif indiqué: (le baume
 » d'Arcæus, le suppuratif & l'huile d'hy-
 » pericum, auquel on ajoute parti-
 égale :

» égale, de précipité rouge & d'alun
» calciné.). On met dans ce digestif plus
» ou moins de cette poudre, selon l'ef-
» fet qu'elle produit. On couvre aussi
» de ce digestif composé les bourdon-
» nets dont on garnit la plaie, s'il est né-
» cessaire, les plumasseaux, & la canule,
» excepté son extrémité, qu'on ne cou-
» vre que du digestif simple, parce que
» le précipité rouge & l'alun pourroient
» causer quelque irritation à la vessie. »

Cette méthode a des inconvéniens que n'a point la mienne. 1^o. Il faut qu'elle soit précédée de l'incision au périnée. 2^o. Elle suppose, ce qui ne se trouve pas toujours, qu'on ait la liberté d'introduire le séton & la sonde. Comment le faire, quand le canal est entièrement bouché, ou assez, pour que la sonde ne puisse pas passer? 3^o. L'urethre dans tous les hommes, est-elle propre à supporter l'action des consomptifs indiqués? 4^o. Détruira-t-on radicalement le mal avec ces remèdes qui n'ont aucune proportion avec sa cause? Et que de douleurs & de pansemens perdus, s'il n'est pas totalement détruit?

Le second moyen qu'on a employé pour remédier à la strangurie habituelle, n'a pas mieux réussi que les corrosifs:

« On a ouvert l'urethre , dit M.
Col de Vilars , *loco citato* » sur la
» fonde canellée , pour découvrir les ca-
» roncules ou carnosités , & les dé-
» truire ou les consumer. Bien loin de
» procurer du foulagement après la ci-
» catrice , le conduit se trouvoit encore
» plus étroit.

M. Astruc détaille davantage cette manœuvre. « On reconnoissoit d'abord ,
» dit-il , avec la fonde la place & la
» situation des obstacles de l'urethre ;
» & on marquoit l'endroit du périnée
» qui y répondoit. On introduisoit en-
» suite dans ce canal , le plus avant qu'il
» étoit possible , une fonde canellée ,
» sur laquelle on faisoit avec le litho-
» tome , à l'un des côtés du périnée ,
» une incision parallele au raphé en ti-
» rant vers l'anús.... Tous les obsta-
» cles se trouvant alors à découvert , il
» étoit aisé d'y remédier , c'est-à-dire
» de détruire les caroncules , les callosi-
» tés & les excroissances , par l'usage des
» corrosifs , & de guérir les ulcères for-
» dides & rongeurs , par l'usage des déter-
» sifs & des mondificatifs.... Mais il
» est certain que la plûpart des Malades ,
» sur qui on avoit fait cette opération ,
» après avoir été long-temps tourmen-

» tés par les Chirurgiens, se trouvoient,
» dès que la plaie étoit fermée, encore
» plus mal qu'auparavant, à cause que
» l'urethre avoit encore été retréci par
» la cicatrice qui s'étoit formée, & qui
» rendoit le passage de l'urine beaucoup
» plus difficile ».

On peut encore ajoûter aux raisons adoptées par MM. Col de Vilars & Astruc, pour rejeter cette opération, des motifs qui ne sont pas moins pressans. 1^o. Si la sonde canellée étoit arrêtée en-deçà d'un obstacle, l'incision ne pouvoit se prolonger jusques sur le mal même, & par conséquent il falloit appliquer le cathérétique sur la partie de l'obstacle qui étoit tournée du côté de l'ouverture naturelle de l'urethre, & par conséquent on n'obvioit qu'à l'inconvénient d'exposer ce canal en entier aux atteintes du corrosif. Si cette espèce de remède étoit suffisante pour détruire les carnosités, même avec le secours des cicatrisans, n'auroit-il pas été plus naturel, sans avoir recours à une opération, d'introduire dans le canal une canule, ou sonde canellée, dans laquelle on auroit fait passer une tente garnie de corrosif, qu'on auroit portée sur le mal même,

sans courir risque d'endommager la partie saine du Malade ?

2°. Quant aux ulcères de cette partie, de quelle utilité pouvoit être l'opération ? Ne peut-on pas porter sur le mal même une bougie chargée de remèdes propres à déterger & à consolider ? Cette opération est donc en pure perte dans les deux cas, pour lesquels on étoit dans l'usage de l'employer : & rien ne le prouve mieux que ma pratique, puisque je n'ai pas besoin de mettre les vices de l'urethre à découvert au moyen d'une incision, pour y porter les remèdes convenables.

3°. Mais le plus grand défaut que je trouve dans la manœuvre ancienne, c'est que comme on n'attaquoit pas les vices de l'urethre par les remèdes appropriés à la nature du mal, ils ne pouvoient manquer de se reproduire. Ainsi cette cure cruelle n'étoit simplement que palliative. On voit par-là, que je ne crois pas qu'il soit aisé de détruire les carnosités par l'usage des corrosifs, ni de déterger les ulcères par l'usage des mondificatifs, puisqu'on n'a connu jusqu'à moi, aucun détersif sûr & infailible, & qu'on n'étoit sûr de l'opération d'au-

cun corrosif. Mais c'est trop s'arrêter à examiner un secours abandonné par de si bonnes raisons ; poursuivons l'analyse de ceux que l'on a employés depuis.

« La meilleure méthode , dit M. Col de Vilars , toujours au même endroit » est d'introduire dans la verge » des bougies qui par leur volume » & leur fermeté puissent écarter peu- » à-peu les parois de l'urethre , & en » même temps ramollir & relâcher ses » fibres. On le fait de la manière sui- » vante.

« Prenez une toile fine de lin , coupée » d'une longueur & d'une largeur con- » venables pour faire des bougies plus ou » moins grosses , suivant le besoin & » qui se terminent insensiblement en cône. » Trempez cette toile dans la cire neuve » fondue , ou , selon quelques-uns , dans » l'emplâtre de *Vigo* cum mercurio » liquéfié. Ensuite roulez-la entre deux » petites planches de bois ; bien polies & » chaudes , pour en former une bougie » ferme & serrée. Vous en ferez de » différentes longueurs & grosseurs. » Les plus longues seront d'environ » neuf à dix pouces ; & les plus grosses » le feront un peu plus qu'une plume » à écrire ; les autres seront insen-

» fiblement plus menues, enforte que
» la plus menue fera de la grosseur
» d'un stylet.

» Pour se servir de ces bougies, on
» commence par la plus fine; &, après
» avoir fait uriner le Malade, & oint la
» bougie d'huile d'amandes douces, on
» l'introduit doucement dans l'urethre
» jusqu'aux obstacles qui y sont, &
» même plus loin, s'il se peut. Si elle
» pouvoit pénétrer jusqu'à la vessie, ce
» seroit encore mieux; mais cela n'arrive
» guères la première fois. Quand on a
» besoin d'uriner, on tire la bougie, &
» on la remet après, tâchant de l'enfon-
» cer le plus avant qu'il est possible; ce
» qu'on continue de faire tous les jours
» trois ou quatre fois, jusqu'à ce qu'elle
» soit parvenue jusqu'à la vessie, &
» qu'on puisse l'ôter & la remettre libre-
» ment, & sans douleur. Ensuite on passe
» à une plus grosse, & ainsi des autres
» par degrés. Lorsqu'on est venu à la
» plus grosse, & qu'elle peut entrer &
» sortir librement, c'est une marque que
» l'urethre est assez dilaté, & que tous
» les obstacles sont applanis. Par cette
» méthode, on pourroit peu-à-peu, quoi-
» que lentement, surmonter la strangu-
» rie habituelle la plus opiniâtre. Mais

» quoiqu'on urine à plein canal, il ne
 » faut pas laisser de continuer l'usage
 » des bougies tous les jours, pendant
 » quelques heures, ensuite toutes les
 » semaines, & enfin tous les mois; car
 » l'urethre a toujours de la disposition
 » à se resserrer & se rétrécir dans cette
 » maladie. On change de bougies sui-
 » vant le besoin ».

Je suis fort éloigné de penser, comme M. Col de Vilars, qu'on parvienne, avec le secours de ces bougies, à surmonter les stranguries habituelles les plus opiniâtres; car il est évident qu'elles ne peuvent convenir que dans le rétrécissement de l'urethre, causé par des cicatrices qui ont succédé à une déperdition de substance de ce canal. En effet, de quelle utilité peuvent être ces bougies contre des excroissances fongueuses & calleuses; contre le squirrhe, ou la fongosité survenue aux canaux excrétoires des prostates, des vésicules féminales, ou des glandes de l'urethre; contre le gonflement du verumontanum? Il faut pourtant convenir que ces bougies pourroient être de quelque utilité dans ces cas pour une cure palliative. Mais s'il est question des ulcères, comme il l'est le plus souvent, quel avantage en peut-on

tirer? Celles de M. Col de Vilars n'ont d'autre effet, que *d'écarter peu-à-peu les parois, & de relâcher les fibres.* Ajoutons même à ces vertus, celle de fondre, comme ces bougies l'auront, si on emploie dans leur composition l'emplâtre de Vigo avec le mercure; je le demande aux personnes non prévenues, remplissent-elles les indications qu'on doit se proposer dans la cure de la stranguerie habituelle? Il faut donc convenir que ce qu'il regarde comme la *meilleure méthode*, est bien éloigné de la perfection. Au reste, il n'y a point de doute, qu'elle ne soit préférable à celle qu'il propose immédiatement après.

« Plusieurs Praticiens se contentent
» de faire de petites bougies courtes,
» auxquelles ils attachent un fil, & qu'ils
» introduisent à la faveur d'une sonde
» d'argent, droite & creuse, qu'ils ont
» auparavant fait entrer dans l'urethre.
» Ils poussent la bougie avec un stylet,
» par le canal de la sonde, jusqu'au mi-
» lieu des obstacles; & ils en emploient
» successivement de plus grosses, comme
» nous avons dit des grandes bougies.
» Quand le Malade est obligé d'uriner,
» on tire la bougie avec le fil, & on la
» remet, ou on en change; ces sortes de

» bougies n'occupant qu'une partie du
 » canal de l'urethre , ne peuvent faire
 » qu'une dilatation inégale.

« De fréquentes expériences , dit M.
 Astruc , *loco citato* , « ont fait voir que
 » cette méthode étoit utile , & que mal-
 » gré la lenteur de son opération , elle
 » adoucissoit aisément , efficacement , &
 » sans danger , les plus opiniâtres stran-
 » guries. J'y trouve cependant deux
 » défauts.

» 1^o. La tente qu'on introduit dans
 » l'urethre , n'étant pas de la longueur de
 » ce canal , ne le dilate pas également ;
 » mais elle dilate seulement l'endroit
 » qu'elle occupe , tandis que les extré-
 » mités auxquelles elle se termine , se res-
 » serrent d'autant plus fortement , que
 » l'entre-deux est plus dilaté ; ainsi que
 » l'on voit arriver dans tous les canaux
 » capables d'extension , qu'on ne dilate
 » que dans un point.

» 2^o. La manœuvre de cette opéra-
 » tion est trop embarrassante ; le Mala-
 » de ne peut commodément s'en acquit-
 » ter lui seul ; & il a toujours besoin
 » d'un Chirurgien ; ce qui est d'une fâ-
 » cheuse nécessité dans un traitement
 » long & habituel , comme celui dont
 » il s'agit. Aussi a-t-on encore renoncé

» à cette méthode, pour en suivre une
» plus facile, plus commode, & plus
» efficace. »

Quelques éloges que M. Astruc donne aux tentes introduites dans l'urethre, elles ont, outre les défauts que j'ai reprochés à juste titre aux bougies de M. Col de Vilars, celui que cet Auteur & M. Astruc y trouvent, de produire une dilatation inégale du canal, & celui que remarque ce dernier, d'être fort assujétissantes; défaut qui seroit peu considérable, si l'on parvenoit à une cure radicale. Mais il y a encore un inconvénient que ces Messieurs n'ont pas remarqué, & qui n'est pas léger; c'est que le fil est sujet à se casser; ce qui arrivera d'autant plus, que la tente se fera plus gonflée par l'humidité de l'urethre. Pour qu'on ne s'imagine pas que je vais chercher des inconvénients dans des possibilités physiques, je vais faire part au Lecteur du trait d'histoire suivant.

Il y avoit à Lyon, il y a environ trente ans, un Médecin qui traitoit les stranguries habituelles avec quelques succès, au moyen de tentes. Elles étoient enduites de quelque composition, dont il a toujours fait mystère, & réussissoient quelquefois à procurer une cure

radicale. Ces tentes, comme celles dont je viens de parler, se retiroient de l'urethre avec un fil. Mais malheureusement une fois le fil vint à casser, sans doute parce que la tente s'étoit extraordinairement gonflée, & qu'en conséquence la partie du canal, qui étoit entre la tente & son ouverture naturelle, étoit encore plus rétrécie que de coutume. Cependant le Malade eut un besoin pressant d'uriner, qui alla toujours en augmentant à mesure que la vessie devint plus pleine. Il eut enfin tous les symptômes qui accompagnent l'ischurie vénérienne, accidens d'autant plus fâcheux, que les remedes palliatifs usités en pareil cas, ne pouvoient avoir aucun succès dans celui où se trouvoit le Malade. Inutilement le Médecin avoit épuisé toutes les ressources de son imagination, lorsque, craignant les impressions fâcheuses qu'auroit faites sur le Public l'incision de l'urethre, qui étoit le dernier expédient, il fit faire une pince assez déliée, pour pouvoir être introduite dans le canal, & avec laquelle il eut le bonheur de retirer la tente. J'ai vu cet instrument, qui est fort bien imaginé, mais dont l'usage seroit d'autant plus difficile, que la tente seroit placée plus profondément. Ce qui est ar-

rivé une fois, peut arriver plusieurs, quelque précaution que prenne l'Opérateur; d'où je conclus que cette méthode n'est pas exempte de danger, & par conséquent, que ce ne seroit pas encore celle à laquelle il faudroit s'arrêter, quand elle pourroit opérer une cure radicale.

Venons à la dernière méthode, que M. Astruc, *loco citato*, regarde comme *plus facile & plus commode*.

« On prépare dix à douze baguettes
» ou sondes de plomb exactement rondes, & passées par la filiere. Elles doivent avoir chacune neuf ou dix pouces de long; mais elles doivent être de plusieurs grosseurs. La plus grosse doit l'être un peu plus qu'une plume à écrire, & les autres en diminuant par degrés. Après avoir disposé le Malade à l'opération, & fait vider la vessie, l'on choisit la plus mince de ces sondes; on la frotte d'huile d'amandes douces ou de beurre; & on l'introduit dans l'urethre, en la poussant à travers les obstacles le plus avant qu'il se peut, sans causer trop de douleur. Si dès les premiers jours elle entre dans la vessie, cela est heureux; mais quand elle seroit arrêtée par les obstacles, comme il arrive d'ordinaire, le malheur ne se-

» roit pas grand. Dans ce cas, il faut seu-
» lement s'attacher à la faire avancer peu-
» à-peu les jours suivans, jusqu'à ce
» qu'enfin elle pénètre dans la vessie. El-
» le doit rester dans cette situation trois
» ou quatre heures par jour, c'est-à-dire,
» tant que le Malade n'aura pas besoin
» d'uriner; & il faut recommencer cha-
» que jour la même opération, jusqu'à
» ce que la sonde puisse entrer & sortir
» librement, & sans douleur.

» Alors on choisit une autre sonde un
» peu plus grosse, que l'on introduit dou-
» cement dans la vessie, observant les
» mêmes précautions. On employe ain-
» si successivement toutes les sondes,
» avançant par degrés, jusqu'à ce qu'on
» parvienne à la plus grosse. Quand cel-
» le-ci entre sans peine, on peut comp-
» ter que l'urethre est assez dilaté, que
» les obstacles sont abattus & aplanis,
» en un mot, que la route de l'urine est
» alors parfaitement libre.

» Au reste, quoique l'urine sorte à plein
» canal, on n'est pas, pour cela, assuré de
» la guérison; car quand on cesse d'in-
» troduire souvent les sondes, les obsta-
» cles reviennent bientôt; & le canal
» de l'urethre se rétrécit de rechef, com-
» me l'expérience ne le prouve que

» trop. C'est pourquoi il faut continuer
» très-long-tems la même manœuvre,
» tenant une sonde introduite dans la
» vessie, d'abord tous les deux jours pen-
» dant une heure ou deux, ensuite deux
» ou trois fois la semaine, enfin trois
» ou quatre fois dans le mois; car je ne
» promets jamais une cure radicale de
» cette strangurie, mais seulement une
» cure palliative.

» La méthode qu'on vient de décrire,
» a du moins cela de commode, que le
» Malade peut s'en servir lui-même, sans
» aucun secours, de la manière qui suit.
» Il se tient couché sur le dos dans son
» lit, les jambes pliées & les genoux
» écartés. Alors tenant la verge de la
» main gauche, il introduit dans l'ure-
» thre, avec la main droite, une sonde
» frotée d'huile & de beurre. Il est fa-
» cile d'aller tout droit jusqu'à la ra-
» cine de la verge; mais quand on y est,
» il faut de tems en tems comprimer le
» périnée pour plier la sonde, & la faire
» prêter à la courbure du canal. On con-
» tinue ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé
» dans la vessie. Par cette manœuvre, la
» sonde suit aisément la route oblique du
» conduit urinaire; & on verra en la re-
» tirant, qu'elle en représente tous les

» contours par la configuration qu'elle
» a prise.

» Cependant de peur que l'impruden-
» ce, l'ignorance, on la précipitation,
» n'occasionnent quelques accidens, il
» est nécessaire, quand on veut user de
» cette méthode, d'y apporter les pré-
» cautions suivantes.

» 1^o. Si l'on a des marques certaines,
» ou seulement de fortes conjectures,
» que le Malade soit infecté d'un levain
» vérolique, il faut au préalable em-
» ployer les remèdes spécifiques.

» 2^o. On doit choisir, s'il est possible,
» pour le traitement de la strangurie,
» une saison convenable, comme le prin-
» temps ou l'automne, parce qu'alors
» le tissu des parties est plus mol,
» & que la fièvre ne s'allume pas si
» aisément.

» 3^o. On doit corriger auparavant
» l'âcreté du sang par la saignée, la
» purgation, les bouillons ou les apo-
» sèmes rafraîchissans, le petit-lait,
» les eaux minérales acidules, les bains,
» &c.

» 4^o. Durant tout le traitement, il faut
» que le malade s'abstienne du vin, des
» femmes, & des exercices violens; son
» régime doit être modéré, humectant,

» rafraîchissant ; sa boisson fera une in-
» fusion de graine de lin & de fleurs
» de mauve. Il aura soin de ramollir le
» périnée avec des fomentations , ou
» demi-bains.

» 5°. Il est nécessaire de visiter avec
» beaucoup de soin les sondes de plomb,
» & de rejeter toutes celles qui auront
» la moindre fêlure ; car si elles venoient
» à se rompre dans l'urethre , on feroit
» peut-être obligé , pour en retirer les
» morceaux , de faire une incision au
» périnée.

» 6°. Il faut introduire les sondes len-
» tement & doucement , sans se presser ;
» car quand on force les obstacles ,
» & qu'on ne ménage pas assez le ca-
» nal urinaire , il arrive que le ma-
» lade est aussi-tôt saisi d'un frisson ,
» qui précède une violente fièvre éphé-
» mere.

» 7°. Lorsque cet accident arrive ,
» il faut saigner sur le champ dans
» l'ardeur de la fièvre , parce que
» c'est l'unique moyen d'éviter l'in-
» flammation de l'urethre & des parties
» voisines.

» 8°. S'il y a dysurie , ou douleur
» violente , on fera de temps en temps
» dans l'urethre des injections anodines

» avec la décoction de la racine de gui-
 » mauve , on de nénuphar, dans laquelle
 » on aura fait infuser de la graine de
 » lin , ou l'on se servira de lait de
 » vache , tiède ou coupé avec la décoc-
 » tion d'orge , ou des émulsions prépa-
 » rées avec les semences froides & la
 » graine de pavots blancs , ou de jus-
 » quiamé , &c.

» 9°. S'il se forme , ou s'il s'étoit
 » déjà formé , des ulcères qui rendent
 » du pus ou de la sanie , il faut les
 » déterger & les cicatrifer. On les
 » déterge en les injectant d'une simple
 » décoction d'orge avec le miel de
 » Narbonne , &c.... ou on les cica-
 » trise , &c.

» On achevera la guérison par l'usa-
 » ge du lait d'ânesse ou de vache ,
 » ou par la boisson des eaux minérales
 » dans la saison convenable ; & s'il
 » couloit encore quelque peu de mu-
 » cosité ou de sanie , on emploiera les
 » injections dessicatives & astringentes ,
 » &c. »

Quelque longue que soit cette cita-
 tion , nous avons cru n'en devoir rien
 retrancher , pour que les Malades , qui
 ne sont pas à portée de faire usage de
 mon remède , connoissent du moins les

palliatifs de toute espece qu'ils peuvent employer ; car les sondes de plomb ne sont pas autre chose , quand même elles seroient frottées de mercure , comme Paré le conseille , dans la vue de sécher & de cicatrifer l'ulcère , que les consomptifs dont il fait usage , laissent dans l'urethre à la place des carnosités qu'ils ont détruites. » Pour même effet , » dit-il , on usera des verges ou sondes » de plomb les plus grosses que le Patient pourra endurer , & icelles mettre dans la verge , jusques sur lescits » ulcères , les ayant premièrement frotté de vif-argent , & les y tenir jour » & nuit , le plus long-tems que le Patient pourra. Elles ont vertu de dessécher , cicatrifer , & dilater le conduit de l'urine , sans aucune douleur , & gardent que les parois des ulcères ne se touchent. »

Mais quelle confiance peut-on avoir aux promesses de Paré , quand on sçait que les frictions mercurielles générales ou le grand remede , qui fait rouler long-temps dans le sang une grande quantité de mercure , n'est pas plus efficace pour la cure des carnosités , ou de la gonorrhée vénérienne , que les frictions particulieres , ou celles qui se font sur le

périnée & la verge, & même celles qui se font dans l'intérieur de cette partie ? Le seul effet constant des sondes de plomb est de dilater le canal, en procurant l'affaïssement des obstacles qui s'y rencontrent, & qui bouchent le passage de l'urine : encore ce palliatif n'opère-t-il souvent que très-imparfaitement, puisqu'il est certain, par des observations, que l'urine se rebouche quelquefois, peu de tems après qu'on a retiré la sonde, & que pour donner à l'urine la liberté de sortir une seconde fois, il faut frayer encore le passage avec la sonde de plomb.

En disant que cette pratique n'est purement que palliative, j'évite au Lecteur la répétition des réflexions que j'ai faites sur les autres palliatifs, desquels j'ai fait voir en détail, qu'ils ne pouvoient remédier aux différens vices de l'urethre, qui causent la strangurie vénérienne. Si donc je ne condamne pas absolument l'usage des sondes de plomb, c'est qu'il vaut mieux user d'un remède palliatif, tout imparfait qu'il peut être, que de s'exposer à une ischurie mortelle. Autre-
 ment, il seroit à souhaiter que ceux qui pourront se mettre assez à tems entre mes mains, pour ne point courir le dan-

ger de l'ischurie, n'en fissent point usage; car une longue expérience m'a fait connoître, que ceux qui l'ont fait, ont plus de peine à guérir; & il n'est pas difficile de deviner pourquoi. Le frottement continu ou fréquent d'un corps dur, comme le plomb, rend les carnosités plus compactes, & par conséquent plus difficiles à être pénétrées par les parties actives de mon remède : ainsi, si l'usage des sondes de plomb a ses avantages, il a aussi ses inconvénients. Terminons ce que nous en devons dire par les paroles de M. Col de Vilars, qui leur préfère ses bougies de toile, comme nous l'avons dit plus haut d'après lui. « Quoique
» les verges de plomb soient flexibles.
» elles ne laissent pas d'être fragiles; elles
» les peuvent se casser dans la vessie ou
» dans l'urethre par quelque mouvement ou quelque situation extraordinaire & imprévue. Si la pointe se
» rompoit dans la vessie, elle pourroit
» en y restant, servir de noyau à une
» pierre. Si la verge se cassoit dans l'urethre, il seroit difficile d'en faire sortir le morceau. D'ailleurs, quoique le
» plomb soit souple & liant, il est tous
» jours beaucoup plus dur que l'urethre; il pourroit donc meurtrir &

» canal ; & on ne l'y souffriroit qu'avec
 » peine ».

Il est certain que mes sondes ne sont point sujettes à ces inconvéniens. La chaleur de l'urethre les ramollit, sans pourtant rien diminuer de leur diamètre ; elles se prêtent donc à tous les mouvemens que le Malade peut faire ; & elles ne meurtrissent pas l'urethre, comme le feroit un corps dur. Cependant le seul contact de ce corps flexible est quelquefois incommode à ceux qui ont l'urethre fort sensible, du moins les premiers jours qu'ils en font usage.

Strangurie vénérienne des femmes.

Si les femmes sont exposées, comme les hommes, à être attaquées de la gonorrhée virulente, elles ne le sont que rarement de la strangurie habituelle ; & la raison en est simple ; c'est que, quoi qu'en dise Palfyn, ce n'est point dans les prostates que leur gonorrhée a son siège le plus ordinairement. Un simple coup d'œil sur la disposition des parties naturelles des femmes rend cette vérité sensible. Il ne se forme communément d'ulcères, que dans les parties exposées au contact immédiat des liqueurs sémi-

nales, altérées par le virus. Or de toutes les parties naturelles des femmes, les prostates sont celles qui sont les plus hors d'atteinte. Les plus exposées sont les lacunes ou glandes du vagin, parce qu'elles sont abreuvées de liqueurs féminales, & pénétrées des parties volatiles du virus; ensuite ce sont les glandes de Cowper, situées près de l'anus, parce que leurs orifices qui s'ouvrent auprès de la naissance des caroncules myrtiformes, sont arrosés de la semence qui s'écoule du vagin. Quant aux prostates, ou à la prostate, qui dans les femmes embrassent l'urethre & s'ouvrent près du clitoris par deux canaux excrétoires, il n'est guère ordinaire qu'elles contractent de virus. Ces canaux excrétoires peuvent tout au plus être quelquefois baignés par la semence qui, dans certaines occasions, s'échappe prématurément; mais dans ce cas, ils ne sont exposés qu'au simple contact, puisque la semence s'écoule sur le champ. On doit appliquer avec beaucoup de raison aux lacunes de l'urethre ce que je dis des prostates, puisqu'elles ne s'ouvrent au dehors par aucun canal.

Ce que je viens de dire de la manière dont les prostates peuvent être infectées

chez les femmes, se trouve très-conforme à la doctrine de M. Col de Vilars, au sujet de la gonorrhée des filles non déflorées. Voici comment il s'explique dans son Cours de Chirurgie, Tom. IV. pag. 180.

» Si une jeune fille se trouve avoir
» un écoulement semblable à celui de la
» gonorrhée virulente, avec les mêmes
» symptômes, on ne se trompera pas de
» croire que c'est cette maladie, &
» qu'elle est causée par les approches
» d'un homme attaqué du mal véné-
» rien. Il est très-rare qu'une fille ait des
» fleurs blanches avant l'âge de pu-
» berté. Cependant l'on a vu de petites
» filles de quatre, six & huit ans, at-
» taquées d'une gonorrhée virulente,
» sans avoir été violées, c'est-à-dire,
» sans avoir souffert d'introduction, &
» sans que l'hymen ait été déchiré ;
» mais elles avoient été tourmentées &
» violentées par les approches d'un hom-
» me gâté ».

Quoiqu'il soit rare que les femmes aient une strangurie habituelle, par les raisons que j'ai expliquées, il y en a pourtant des exemples, soit que le virus ait pénétré dans leurs prostates par leurs conduits excrétoires, ou que la

vapeur virulente de quelque ulcère vénérien, placé dans le vagin, au voisinage des prostates, ait infecté la liqueur qu'elles séparent, & que celle-ci à son tour ait corrompu celle qui se sépare dans les glandes de l'urethre, ce qui est, selon moi, fort possible. M. Astruc, Liv. III, chap. 4, dit, « qu'il a vu quel-
» ques femmes attaquées de strangurie à
» la suite d'une gonorrhée, parce que
» les prostates grossies & calleuses rétré-
» cissoient, par leur compression, le
» canal de l'urethre. J'ai même obser-
» vé une fois, ajoute-t-il, dans une
» femme, que les prostates ayant sup-
» puré, & étant devenues fistuleuses,
» elles s'ouvrirent par les sinus latéraux
» dans ce canal, où elles verfoient con-
» tinuellement un pus fort âcre, &
» causoient souvent par là la strangu-
» rie. » J'ai vu à Milan des cas par-
faitement semblables, comme je l'ai
remarqué dans mon Mémoire à M. de
Garelli.

Quand les Femmes ont le malheur de
se trouver dans cet état, ma méthode
leur est plus nécessaire qu'aux Hommes
même, comme je l'ai observé dans ma
première édition. Il ne faut, pour se con-
vaincre de cette vérité, que faire atten-
tion

tion au peu d'effet qu'opèrent en elles les remèdes connus jusqu'ici. Ils font, en effet, bien moins encore que chez les hommes. Comme elles ont le canal de l'urethre court & large, l'urine sort avec plus de facilité & de rapidité, & par conséquent, ne peut faire que peu d'impression.

Les remèdes internes, chariés par les urines, n'en sçauroient donc faire pareillement qu'une fort foible. Les injections employées si communément dans la même maladie, péchent aussi par le même endroit. Il n'est point possible chez les femmes, de les empêcher de sortir promptement; au lieu que nous les retenons chez les hommes aussi long-tems que nous voulons. D'ailleurs, si le siège de la gonorrhée n'est pas dans l'urethre, comme nous avons remarqué qu'il est rare qu'il y soit, les remèdes parviennent à peine à la partie malade, & même n'y parviennent presque jamais. Ceux que j'emploie, au contraire, agissent sur le vice local; &, quelque fardide que soit l'ulcère, ou, quelque part qu'il soit placé, ils agissent avec le même succès que chez les hommes.

Je remarquerai en passant, que rien n'est plus commun, que de confondre

les fleurs blanches & la gonorrhée virulente. Il est même quelquefois très-difficile de les distinguer par les signes rationels ; mais voici un caractère auquel on ne peut se méprendre. La gonorrhée supposant un ulcère , pour peu qu'elle ait vieilli , l'inspection suffit pour en découvrir l'existence. Dans ce cas , mes remèdes termineront en peu de tems une maladie qui , sans leur secours , est presque toujours incurable.

Il me paroît que je me suis assez étendu sur tous les remèdes qu'on a employés jusqu'à moi , contre la gonorrhée habituelle. Mais comme ce n'est que par comparaison que j'ai parlé des miens lorsque l'occasion s'en est présentée , je suis persuadé qu'on desire de moi que j'en dise quelque chose de plus particulier. Je vais donc satisfaire la curiosité des lecteurs , autant que le mystère que je suis obligé de faire du fond de mon remède , me permet de m'expliquer.

Quoique j'aie cultivé & exercé avec toute l'application possible , les différentes branches de la Chirurgie , tant en France , qu'en Italie & en Allemagne , principalement à Milan & à Vienne en Autriche , où j'ai été fixé par les emplois de Chirurgien des Armées & Hô-

pitau du feu Empereur Charles VI, je ne dissimulerai pas cependant, que je me suis plus particulièrement attaché aux maladies vénériennes; & sur-tout à celles de l'urethre. J'ai éprouvé longtemps l'insuffisance des secours que l'on emploie ordinairement pour détruire les malheureux restes des gonorrhées; & j'avoue que je dois ma découverte au désespoir où je fus, de ne pouvoir réussir à guérir un Seigneur à qui j'aurois voulu conserver la santé aux dépens de la mienne, tant j'étois pénétré de ses bontés à mon égard. Je me retournai donc de tant de façons, que la maladie fut obligée de céder; & si je ne donnai pas pour-lors à mes préparations toute la perfection qu'elles ont aujourd'hui, je fus du moins convaincu que j'avois trouvé le fond d'un remède & d'une méthode infaillibles.

Je me confirmai dans cette idée par des épreuves réitérées & toujours heureuses, faites sous les yeux des Médecins & Chirurgiens les plus habiles, & sur-tout de M. le Comte de Garelli, premier Médecin de l'Empereur, & de M. Colli, Médecin de l'Hôpital des Espagnols noirs, à Vienne. Après m'être ainsi assuré de l'efficacité de mon remède, &

en avoir fait les premiers essais dans les pays étrangers , je crus me devoir à ma patrie ; & je pris le parti de me rendre de Messine en France. J'abordai à Marseille , où l'occasion de travailler se présenta bientôt. J'eus le bonheur d'y attirer , par mes succès , un grand nombre de Malades. J'y avois passé deux ans avec beaucoup d'agrémens , lorsque M. de la Peyronie , toujours attentif au bien public , toujours zélé pour l'honneur de sa Profession , me fit celui de me presser de venir à Paris , comptant que j'y serois plus à portée de me rendre utile. J'y arrivai au mois de Septembre 1745.

J'y suis le plan d'occupations que je m'étois formé il y a long-tems. Je me consacre tout entier aux maladies de l'urèthre , sans entreprendre la cure d'aucune autre maladie chirurgicale , à moins que des circonstances particulières ne m'obligent d'en agir autrement. C'est la conduite que j'ai tenue à Marseille , & long-tems avant mon arrivée en France ; & si l'on veut juger des services que j'ai rendus au public dans cette partie , les lecteurs n'auront qu'à se représenter près de sept à huit mille Malades qui m'ont passé par les mains , pour maladies de

l'urethre , desquels probablement deux tiers feroient morts , après bien des souffrances , si l'on doit s'en rapporter à ceux qui les ont vûs avant moi. Sur ce grand nombre , à peine s'en trouve-t-il deux cens , qui n'aient pas été parfaitement guéris , parce qu'il y avoit complication de la maladie que je traite avec quelqu'autre qui n'est point de ma compétence. On en trouvera quelques exemples dans plusieurs de mes Observations des éditions précédentes. Il en est mort quelques-uns , mais toujours de maladies compliquées avec celles de l'urethre.

Depuis mon retour en France, j'ai traité soixante-neuf Officiers , la plupart avancés dans le service , dont les uns avoient été obligés de le quitter par impuissance de le continuer ; & les autres auroient été obligés de le faire , quoique jeunes , par la même raison. Il n'en est mort qu'un seul ; & MM. de Rabours , Médecin de la Faculté de Paris , & Morand , Maître en Chirurgie , sont en état d'attester , que c'est d'une maladie toute différente de celle que je traite. Il étoit Officier dans le Régiment de Xaintonge.

Cet Officier n'est pas le seul , dans le traitement duquel j'ai été bien-aïse de

mettre ma conduite en évidence. Voici comme je me comporte avec tous ceux qui s'adressent à moi. Je fais donner à chaque personne une histoire détaillée de sa maladie, depuis son commencement, jusqu'au jour qu'il me consulte; & je la lui fais signer. Je lui demande ensuite s'il a un Médecin, ou un Chirurgien de confiance, sinon, j'en prie un de venir, pour vérifier son état. Je le mets alors dans l'usage de mes remèdes; & , quand il est guéri, je fais constater la guérison par le même Médecin ou Chirurgien qui a été témoin de la maladie.

Ce qui surprend les Malades, & plus encore les gens du métier, c'est que je n'affujettis les premiers à aucun régime pendant l'usage de mes remèdes, pourvu que le leur soit assez réglé. Si j'en croyois des personnes distinguées par leur mérite, je commencerois par les mettre dans l'usage des anti-vénériens, parce que les vices que je traite, étant produits par un virus, elles s'imaginent qu'il n'a pu manquer de s'infinuer dans le sang, & de produire une vérole caractérisée, ou du moins, des semences de cette maladie, que mes remèdes topiques ne sont pas en état de détruire.

Ce raisonnement est assez judicieux pour mériter une réponse.

Je ne conteste pas qu'il n'y ait de mes Malades attaqués de la vérole ; mais il est certain que le grand nombre ne l'est pas : il seroit donc absurde de les faire passer tous , sans distinction , par le grand remède.

Quant à ceux qui en ont besoin , il ne m'est pas possible de m'y méprendre. Je ne puis venir à bout de cicatrifer l'ulcère que mes remèdes ont reproduit , tant qu'il circule dans le sang un virus vénérien. Dès que je vois donc que la cure s'allonge au-delà du temps ordinaire sans cause évidente , je m'en prends à un virus qui infecte le sang ; & je ne m'y trompe jamais. Dans ce cas , je fais usage du spécifique ; & le virus étant détruit , l'ulcère se consolide.

Au reste , il peut y avoir dans le sang quelque chose de vénérien , sans qu'il y ait pour cela une vérole complete ; & tel est l'effet de la suppuration que mes remèdes produisent , qu'elle suffit pour séparer du sang le virus qui s'y est glissé. C'est ce qui est évidemment prouvé par plusieurs de mes observations ; & il n'y a rien de merveilleux en cela : car quoique le virus pestilentiel soit répan-

du dans toute la masse du sang, il en sort pourtant par la suppuration d'un bubon ou d'un charbon, quand elle se fait bien. Il arrive encore la même chose aux parotides & dans d'autres cas. Pourquoi le virus vénérien ne pourroit-il pas sortir de même par une seule partie? Il faut pourtant convenir que quelques malades, à qui j'avois conseillé le grand remède, n'ayant pas voulu suivre mon avis, parce qu'ils étoient contens de leur état, ont effuyé quelques accidens; mais ils ont été plus effrayans que dangereux.

Mais quand il seroit nécessaire d'user toujours du spécifique, je me garderois bien de commencer, par son application, la cure des maladies de l'urethre. Je me suis instruit aux dépens des autres. Je sçai, par les relations de plusieurs personnes que j'ai traitées, je ne dis pas que le grand remède est insuffisant pour guérir, ou même pour soulager les maladies de l'urethre, mais qu'il est souvent très-préjudiciable à ceux qui en sont attaqués: & c'est ce qui arrive toutes les fois qu'il se détermine à faire son opération par la voie des urines; détermination qui dépend de la disposition naturelle du malade, ou de celle que les

préparations lui ont donnée. Mais lorsque mes remèdes ont rendu libre le canal de l'urethre, il me devient indifférent que le mercure agisse du côté de quelque excrétoire que ce soit. Mes malades en sentent tous les avantages, sans en craindre aucun inconvénient. Ce que je dis du mercure, doit s'appliquer également à tous les anti-vénériens dont je fais usage, suivant les indications qui se présentent.

Il est clair, ce me semble, par le raisonnement que je viens de faire, que l'application de mon remède n'est pas purement empirique, comme quelques personnes l'ont prétendu. Tous mes Malades sçavent d'ailleurs, que j'ai des sondes de différentes vertus, dont l'application demande du choix. Il y a plus : il survient tous les jours, dans le traitement, des accidens auxquels je remédie, & par conséquent, j'en connois la nature. Je sçais d'ailleurs distinguer celui des obstacles que mes sondes rencontrent dans l'urethre ; ce qui vient de la longue habitude de les manier. Si je ne puis transmettre à d'autres ces connoissances, voici du moins sur quoi ils peuvent compter. Lorsque la sortie de l'urine est précédée de celle du pus, sans avoir be-

soin de mes sondes, on peut être sûr que l'ulcère se trouve placé dans l'urethre même; au lieu que quand le pus sort après l'urine, il est placé dans le corps de la prostate, ou dans la vessie. Il est aisé de rendre raison de ces diagnostics. L'urine, en remplissant le canal, pousse devant elle ce qu'elle y trouve; par conséquent, elle en fera sortir le pus qui s'y est épanché; quand le pus sort après l'urine, il ne peut venir que d'un corps qui souffre une compression, lorsque la dernière goutte de l'urine est exprimée; & c'est ce qui arrive à la prostate, qui est alors comprimée par les muscles qui entrent en contraction. J'observerai encore qu'en pressant le périnée, on sent une douleur sourde à l'endroit où la prostate est située. J'avertis, à ce propos, que ceux qui ont le malheur d'avoir des ulcères dans cette partie, & à plus forte raison, dans les vésicules séminales, ne seront point guéris par l'usage de mon remède, dont la vertu ne s'étend point au-delà des parties auxquelles il touche. Mes sondes agissent bien, comme je l'ai remarqué dans la Préface de ma première édition, sur les canaux excrétoires des réservoirs qui se dégorgent dans l'urethre; c'en est même

souvent assez pour dégager entièrement ces parties , & les remettre dans leur premier état : mais si l'ulcère qui s'y trouve , est assez ancien , ou d'un caractère assez malin , pour que leur substance soit détruite , mes sondes n'agissant pas au-delà du canal , la cure de la maladie est alors impossible. Heureusement pour les hommes , ces cas sont rares , puisque je guéris toutes sortes de gonorrhées , ou suites de ces maladies ; ce qui seroit une preuve du sentiment du Docteur Cokburn , qui prétend que les prostatites , ni les vésicules séminales ne sont jamais attaquées , dans la gonorrhée.

Voilà ce que les vices de l'urethre ont de plus embarrassant pour le diagnostic & le prognostic ; car s'il ne se rencontre que des obstacles sans suppuration , il est aisé de concevoir que ce sont , ou des callosités , ou des fungosités ; & la connoissance anatomique de la partie malade donne celle de la partie de l'urethre qui est attaquée.

Je termine ces réflexions , peut-être déjà trop longue , par la réponse à quelques objections qui m'ont été faites.

On a dit que mon premier volume étoit une affiche uniquement destinée à m'attirer des Malades , & qu'on n'y apprenoit rien.

Je conviens que si la maladie que je traite étoit dans l'ordre commun, il y auroit un ridicule à faire annoncer qu'on la guérit; mais je n'en vois aucun, quand il s'agit de faire connoître à tous les hommes, qu'on guérit une maladie fort commune, & que tous les Auteurs regardent comme incurable; car les parties intéressées pourroient-elles le deviner? Une autre raison qui m'a déterminé à faire ma première édition, c'est afin que les Malades qui ne sont point à portée de me consulter, fussent en état de juger par eux-mêmes, s'ils sont dans le cas d'avoir besoin de mon secours; & c'est ce qu'ils peuvent faire assez aisément, par la comparaison des accidens de leur maladie, avec ceux des Malades qui sont le sujet de mes Observations. Ce moyen est sans doute le meilleur que l'on puisse imaginer; & cependant, il n'a pas toujours été suffisant, pour instruire précisément tous les Malades de la nature de leurs maux.

Mon ouvrage n'avoit donc d'autres objets, que ceux dont je viens de parler; & je croirois travailler utilement pour le Public, en me renfermant encore aujourd'hui dans le même plan: mais on trouvera quelque chose de plus

dans celui-ci, comme on l'aura vu par la lecture de ces réflexions. Je dirai même qu'on ne pourra plus raisonnablement me reprocher que je n'ai travaillé que pour m'attirer des Malades. Car mes remèdes sont tellement connus dans la France & dans les Pays étrangers, que je suis tous les jours obligé de différer le traitement des moins incommodés, pour avoir le tems de traiter ceux qui pressent le plus.

Au reste, quel reproche fondé pourroit-on me faire, quand je voudrois attirer les malades à moi? Si c'est mon intérêt, c'est également le leur; puisque je leur procure un retablissement qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Et de plus, assez de personnes cherchent à les détourner de se mettre entre mes mains, pour que je contre-balance les efforts qu'ils font pour me nuire. Voici, en effet, les discours qu'on affecte de répandre pour y réussir.

On dit que je ne guéris pas les maladies de l'urethre, parce qu'elles sont incurables; que, si je les guéris, ce n'est que pour un tems, & que les mêmes accidens reparoissent; & que je mets mes peines à un prix exorbitant. Je terminerai ce discours par la réponse à ces objections.

1^o. Il est certain que je guéris les vices de l'urethre. Toutes les observations que j'ai rapportées sont attestées par les plus célèbres Médecins & Chirurgiens de Paris & de Londres. C'est donc à eux à me défendre contre la première accusation : elle les regarde autant que moi.

2^o. Je défie qu'on me cite aucun malade, de ceux que j'ai traités des vices de l'urethre, exempts de complication, & que je pouvois par conséquent, guérir, qui aient vû reparoître leurs accidens. On pourra bien peut-être m'en citer qui ont eu depuis leur guérison de nouvelles galanteries ; mais mon remède n'est pas un préservatif. Il est vrai que de-là on ne peut pas conclure que les accidens ne reparoîtront jamais ; mais je réponds :

1^o. Que, quand ma cure ne seroit que palliative pour un nombre d'années, ce seroit un avantage inestimable pour les malades ; car c'est autant d'années écoulées, sans être exposé à un danger continuel de mort, & même sans être exposé aux souffrances inséparables des maux que je traite.

Je dis, 2^o. que les accidens ne doivent pas revenir ; car ce n'est point en affaissant les callosités ou les fongosités, en procurant une cicatrice telle quelle aux

ulcères, que je guéris les uns & les autres; c'est en fondant par la suppuration, & détergeant ensuite, que je ferme & consolide les ulcères, après avoir détruit le virus qui peut se trouver dans le sang. La cause étant détruite, l'effet doit cesser; & voilà pourquoi aucun des Malades que j'ai traités à Marseille n'est retombé dans les mêmes accidens, comme il paroît par la lettre de M. Bertrand, que l'on trouvera ci-après.

3°. La vie étant par elle-même d'un prix inestimable, ne peut par conséquent se payer trop cher. Je suis même persuadé que l'exemption des douleurs, quand elles ne seroient point produites par une cause qui met la vie dans un danger continuel, ne seroit pas d'un moindre prix. Quelque somme que j'exigeasse donc pour mes peines, on n'auroit point de reproche raisonnable à me faire; mais il s'en faut de beaucoup que je tiennne une pareille conduite. Je partage les malades en trois classes; celle des riches, celle des pauvres, & celle qui est entre ces deux extrémités. Je traite *gratis* les pauvres; je m'en suis toujours fait un devoir; & j'espère ne m'en jamais écarter. Je demande à ceux de la classe moyenne quelles sont leurs facultés; & j'y proportionne mes honoraires. Je puis

citer beaucoup d'exemples de cette vérité; & l'on a vû, dans des ouvrages périodiques, une lettre de M. Restouble, Négociant de Montpellier, qui en est une preuve parlante. En conséquence de ce plan, je pourrois exiger des honoraires très-considérables des personnes riches; mais, s'il est naturel qu'elles me dédommagent du peu que me produit ma découverte, lorsque j'en fais usage pour les malades des seconde & troisième classes, je sens qu'il y auroit de l'inhumanité à profiter de leur état, pour les tyranniser; & je ne leur demande pas plus qu'on ne paye communément les bons Opérateurs, pour les grandes opérations qu'ils exécutent. Comme mes remèdes & mon tems me coûtent, & que d'ailleurs je fais pour les Malades ce que d'autres ne pourroient faire, il est naturel que je sois aussi bien traité que ceux qui n'ont que des connoissances communes à plusieurs Chirurgiens; mais, encore un coup, je me comporte toujours avec les Riches, de manière à ne point déshonorer, par un vil intérêt, une Profession aussi noble que celle de la Chirurgie; & cela est si vrai, que la reconnoissance de plusieurs d'entr'eux a poussé la récompense beaucoup au-delà de ce que je me croyois autorisé à leur demander.

*EXPLICATION de quelques
termes d'Art, répandus dans cet
Ouvrage.*

D*Ysurie.* Difficulté d'uriner, accompagnée de douleur & de beaucoup de chaleur, dans laquelle l'urine coule pourtant sans interruption, & souvent en la quantité requise.

On l'appelle aussi, *Ardeur d'urine*, parce qu'il semble que l'urine, en sortant, brûle l'urethre.

Ischurie. Entière suppression d'urine.

Rétention. Ce terme est synonyme avec le précédent; j'ai cru pourtant pouvoir l'employer quelquefois à la place de *Strangurie*, réservant le nom d'*Ischurie* pour les cas où la suppression étoit entière.

Strangurie. Envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle l'urine, au lieu de sortir uniment, & par un fil continu, ne coule qu'à reprises,

avec beaucoup de douleur & de cuisson, en fort petite quantité, ou seulement goutte à goutte. Il y a plusieurs Observations dans cet ouvrage, où, quoique ce symptôme eût lieu, je ne l'ai pas toujours mentionné. Je me suis contenté pour lors, de le désigner; quelquefois, je l'ai sous-entendu.

Urethre. Canal par lequel l'urine, au sortir de la vessie, est conduite hors du corps.





E X T R A I T

De quelques Lettres qui constatent l'efficacité du Remède
de M. Daran.

*Lettre de M. le Comte de Moreton-
Chabillant, à M. de la Peyronie,
premier Chirurgien du Roi.*

» MONSIEUR,

» JE n'ai jamais oublié les bontés que
» vous avez toujours eues pour ma
» famille & pour moi, qui eus l'hon-
» neur de vous écrire en 1738, pour
» vous consulter sur une difficulté d'u-
» riner. Vous eûtes la bonté de me re-
» commander à M. Guillamardet, qui
» eut tous les égards qu'il devoit avoir

» à une si grande recommandation : mais
» son opération n'eut pas le succès de-
» siré ; & , bien loin de-là , c'est qu'après
» m'avoir introduit son remède , il me
» brûla d'une si grande force , & le ca-
» nal se boucha tellement , qu'il ne me
» fut plus possible d'uriner par cette voie ,
» jusqu'à ce que M. Desfournier , mon
» beau-frere , pria M. Petit de me voir ;
» & ce Chirurgien ne trouva pas d'autre
» remède prompt à me soulager , que
» de me faire ce qu'on appelle la ponc-
» tion au périnée , par où je rendois
» ensuite les urines. Il crut alors pouvoir
» me guérir , en me faisant passer par le
» grand remède ; mais ce remède , quoi-
» qu'employé avec la plus grande pra-
» tique , ne produisant aucun bon effet ,
» je me mis entre les mains d'un nom-
» mé Livernet , qui avoit de la réputa-
» tion pour la guérison de ces maux. Il
» me tint pendant un mois , sans pou-
» voir pénétrer dans la vessie. Ne pou-
» vant plus souffrir son remède , qui ne
» m'apportoit aucun soulagement , je
» pris la résolution de m'en revenir en
» Provence , où il me prenoit très-sou-
» vent des accidens de rétention totale.
» Il me survint aussi trois différens abscesses ,
» qui dégénérèrent en fistules , de façon

» que je ne rendois plus les urines que
» par ces trois endroits , & le trou que
» m'avoit fait M. Petit. Désespéré de
» jamais plus avoir de guérison, ni mê-
» me de soulagement à mon mal, je
» passois ma vie la plus malheureuse ,
» lorsque le bruit de la renommée m'ap-
» prit que M. Daran, nouvellement ar-
» rivé à Marseille, guériffoit ces maux
» aisément. Je me rendis chez lui ; &
» après m'avoir examiné, il me dit que
» malgré mon fâcheux état, & quoique
» je ne rendisse plus une seule goutte
» d'urine depuis un an entier par la voie
» ordinaire, mais seulement par les qua-
» tre fistules, il me guériroit radicale-
» ment : &, graces au Seigneur, il a bien
» tenu parole, car après un traitement
» de quelques mois, sans avoir jamais
» souffert aucune douleur, il m'a ouvert
» le canal qui étoit bouché entièrement ;
» les fistules ont disparu ; & présente-
» ment je me porte aussi parfaitement
» qu'avant d'avoir jamais eu aucun mal.
» Tous les Officiers de mon Bataillon,
» qui ont sçu ma maladie, sont témoins
» de ma parfaite guérison. Pardon ,
» Monsieur, si je vous ai fait un si
» long détail : les motifs qui m'y ont
» engagé, sont, premièrement, pour

» vous rappeler mon ancien état , &
» faire voir que je suis en situation de
» servir aussi bien qu'aucun autre Offi-
» cier des Troupes du Roi; secondement,
» pour rendre justice à la bonté de la
» méthode de M. Daran ».

Signé, MORETON-CHABRILLANT.

A Bordeaux , le 23 Septembre 1745.



*Lettre de M. Chicoyneau, premier
Médecin du Roi, à M. Bertrand,
Doyen des Médecins de Marseille.*

» **L'**Obligation dans laquelle nous
» sommes, M O N S I E U R, de nous
» affurer, autant qu'il nous est possi-
» ble, de l'efficacité des méthodes ou
» des remèdes nouvellement découverts,
» & réputés spécifiques pour la guéri-
» son de certaines maladies, m'engage
» à m'adresser à vous, comme à un Maî-
» tre de la profession, des plus dis-
» tingués par ses lumières & par son
» expérience, & en même tems des mieux
» instruits de ce qui concerne la mé-
» thode de M. Daran, Maître Chirur-
» gien, pour le traitement des ulcères
» fistuleux, des carnosités, ou autres
» maux de l'urethre. Les grands succès
» qu'il a déjà eus dans ce pays, depuis
» son arrivée, ne nous laissent aucun lieu
» de douter que sa méthode, & les re-
» mèdes qu'il emploie dans ces sortes
» de cas, ne soient des plus utiles &
» des plus efficaces. Le nombre de
» cures des personnes de toutes sortes

» de conditions , qui réussissent , pour
» ainsi dire , sous nos yeux , & qui sont
» attestées , tant par ceux qui les ont
» heureusement éprouvées , que par des
» témoins éclairés & dignes de foi , qui
» les ont suivies , ne nous permet pas ,
» dis-je , de les révoquer en doute. Mais
» comme notre conviction particulière
» ne suffit pas pour établir une persuasion
» générale , & néanmoins nécessaire pour
» que tous ceux qui sont attaqués des
» maladies ci-dessus mentionnées profi-
» tent des soins & des lumières de M.
» Daran , étant d'ailleurs informés que
» quelques Membres de la Profession ,
» poussés par des motifs de leur inté-
» rêt particulier , & sur-tout par celui
» d'une basse jalousie , font tous leurs
» efforts pour le décréditer , en répandant
» dans le Public , que les guérisons qu'il
» a déjà opérées ne sont point perma-
» nentes , ou , pour me servir des termes
» de l'Art , radicales ; de manière qu'on
» ne sçauroit répondre que ces Particu-
» liers prétendus guéris ne récidivent ,
» ou ne soient à la veille de retomber
» dans le même état ; j'ai cru qu'il étoit
» de notre intérêt & de celui du Public ,
» de faire rendre à M. Daran la justice
» qui lui est dûe , par une personne de
la

» la Profession , dont la probité & la ca-
 » pacité sont généralement reconnues ,
 » (qualités qu'on ne sauroit, MONSIEUR,
 » vous refuser), & devoir vous prier de
 » nous marquer si les Malades qu'il a
 » traités à Marseille sous vos yeux , &
 » qui vous sont parfaitement connus ,
 » sont encore dans le bon état où il les
 » a laissés comme parfaitement guéris ,
 » ou s'ils ont eu le malheur de récedi-
 » ver. Je profite avec plaisir de cette
 » occasion , pour vous renouveler le
 » témoignage des sentimens d'estime
 » & d'attachement avec lesquels j'ai
 » toujours eu l'honneur d'être ,

» MONSIEUR,

» Votre très-humble &
 » très-obéissant serviteur,
 CHICOYNEAU.

A Versailles, le 11 Avril 1747.

Réponse de M. Bertrand.

» J E m'acquitte , M O N S I E U R , de
» la commiffion dont vous m'avez
» honoré , & avec d'autant plus de plai-
» fir , qu'elle me procure l'avantage d'en-
» trer dans les vues que vous avez ,
» de favoriser les progrès de la Méde-
» cine , & de constater l'efficacité d'une
» méthode de traiter les maladies de
» l'urethre , que l'on peut regarder com-
» me nouvelle & fpécifique. Mais avant
» que de vous rendre compte , permettez ,
» M O N S I E U R , que je vous faffe mes
» excuses fur le retardement de ma ré-
» ponfe. Pour me conformer à vos in-
» tentions , j'ai cru devoir prendre ces
» informations moi-même ; & dans une
» grande ville on ne rencontre pas tou-
» jours les perfonnes à qui l'on a à par-
» ler. J'ai d'abord tâché de découvrir
» les Malades que M. Daran a traités en
» cette ville. J'en ai vu le plus grand
» nombre ; & m'étant informé de leur
» état , ils m'ont tous affuré qu'ils font
» parfaitement guéris ; que depuis qu'ils
» ont été traités , ils ont toujours uriné li-

» brement, & qu'ils n'ont plus été sujets
 » à ces fâcheuses suppressions d'urine,
 » qui, plus d'une fois les avoient réduits
 » à la dernière extrémité. A l'égard de
 » ceux que je soupçonnois se pouvoir
 » faire une peine de se déclarer à moi,
 » je m'en suis informé par l'entremise
 » de leur Médecin ordinaire, à qui il
 » est à présumer qu'ils ne doivent rien
 » cacher, ou par quelque ami digne de
 » foi. Ils m'ont tous assuré que ces ma-
 » lades sont parfaitement guéris, c'est-à-
 » dire, que le cours des urines est libre,
 » & qu'ils n'ont plus été dans la crainte
 » de les voir supprimées. Parmi ces ma-
 » lades, il en est un qui date sa guérison
 » de plus loin que les autres, & qui,
 » après avoir épuisé tous les remèdes
 » que les plus habiles Médecins & Chi-
 » rurgiens pouvoient lui avoir suggérés,
 » prit le parti d'aller joindre M. Daran
 » à Naples, où il résidoit alors : il en
 » revint parfaitement guéri. Une gué-
 » rison qui se soutient depuis tant d'an-
 » nées, semble nous promettre que celles
 » qu'il a faites ici ne seront pas moins
 » constantes. Quelques-uns de ces ma-
 » lades, qui, ensuite des suppressions
 » d'urine, avoient des fistules au péri-
 » née, ont été entièrement guéris, &

» de la fistule , & de la maladie de l'u-
» rethre. J'ai vu moi-même M. Daran
» travailler sous mes yeux , avec succès ,
» sur d'autres maladies chirurgicales.
» Flatté, MONSIEUR , par la confiance
» dont vous m'honorez , je m'estimerois
» heureux , si je pouvois la mériter par
» quelque'endroit , & encore plus , parce
» qu'elle me fournit l'occasion de vous
» renouveler les assurances du profond
» respect avec lequel j'ai l'honneur
» d'être ,

MONSIEUR ;

» Votre très - humble &

» très-obéissant serviteur

BERTRAND.

A Marseille , le 22 Mai 1747.

*Extrait d'une Lettre de M. Bruhier,
Docteur en Médecine, Censeur
Royal des Livres, & l'un des
Auteurs du Journal des Sçavans,
à M. Manget, Docteur agrégé
au Collège des Médecins de
Genève.*

» **M**ONSIEUR,

» VOUS prenez trop d'intérêt au bien
» de la société, & spécialement à celui
» que la Médecine lui procure, pour
» avoir été indifférent sur les cures opé-
» rées par M. Daran. Vous n'ignorez pas
» que les maladies de l'urethre, dont il
» fait, & fera son unique occupation,
» ont toujours été la pierre de scandale
» de la Chirurgie, comme l'objet des
» recherches & des études de ceux qui
» la professent. Vous sçavez aussi que
» les succès n'ont point répondu aux
» peines qu'ils se sont données, & que,
» si quelques Malades ont eu le bonheur

» de guérir, le plus grand nombre, tou-
» jours flottant entre la vie & la mort,
» n'a pu soulager les vives douleurs dont
» il étoit la proie, & se garantir des ac-
» cidens les plus fâcheux & les plus me-
» naçans, que par une cure palliative.
» Heureux encore si le secours des son-
» des de plomb, ou autres équivalens,
» a pu prévenir les derniers malheurs,
» comme celui d'avoir le périnée criblé
» de fistules, ou d'être obligé, pour
» sauver une vie souvent plus à charge
» que la mort même, de s'en procurer,
» comme il arrive toujours à ceux que
» l'opiniâtreté des rétentions d'urine
» met dans la nécessité de souffrir la
» ponction, ou l'incision au périnée.

» Je vous ai promis de vous informer
» des succès de la pratique de M. Daran,
» qui viendroient à ma connoissance. Je
» suis présentement en état de satisfaire
» votre louable curiosité. Voici ce que
» j'ai vu, invité, comme bien d'autres,
» à suivre le traitement de quelques-uns
» de ses Malades.

» Le premier qui se présenta, étoit un
» Chaircuitier de cette ville, que je con-
» noissois de longue main. Il avoit eu
» cinq gonorrhées, dont la dernière avoit
» été accompagnée d'un ulcère chan-

» creux au prépuce, & de douleurs par
 » tout le corps. Le grand remède, par
 » lequel on l'avoit fait passer, n'ayant
 » pas foulagé sa difficulté d'uriner, le
 » plus incommode de tous ses accidens,
 » il fut attaqué d'une rétention totale;
 » & il étoit dans les horreurs de cet état,
 » lorsqu'il vint chez M. Daran. Il le fit
 » uriner sur le champ; il le mit ensuite à
 » l'usage de ses remèdes. Je l'ai vu plu-
 » sieurs fois chez M. Daran, se louant
 » extrêmement de leur effet. Je l'ai ren-
 » contré depuis peu de tems; & il m'a
 » encore tenu le même langage.

» Le sort d'un autre Malade, que je
 » vis en même-tems, est bien plus triste,
 » à mon gré. Une seule gonorrhée, des
 » plus bénignes en apparence, & traitée
 » fort méthodiquement, produisit, dans
 » l'urethre, des embarras promptement
 » suivis d'une diminution si considérable
 » du fil des urines, que la rétention to-
 » tale ne se fit guère attendre. M. Daran
 » les fit sortir sur le champ; détruisit, en
 » deux mois & demi plusieurs excrois-
 » sances qui obstruoient le canal, & ren-
 » voya le Malade parfaitement guéri.

» Le cas d'un troisieme, qui vint ex-
 » près de Nevers pour se mettre entre
 » ses mains, a beaucoup de ressemblance

» avec le premier des précédens. Il n'a-
» voit eu que quatre gonorrhées bien
» traitées, & en apparence bien guéries.
» Cependant, huit ans après la dernière,
» il fut attaqué d'une rétention d'urine
» que rien n'avoit annoncée, & qui n'eut
» de rechûte qu'au bout de quatre ans.
» Mais cet accident devenant infépara-
» ble des moindres excès, le Malade
» songea à en faire détruire la cause,
» qui étoit une excroissance & un ulcère
» auprès des glandes de Cowper. Il y
» avoit quatorze heures qu'il n'avoit
» uriné, lorsqu'il se présenta à M. Da-
» ran. En deux mois, il fut parfaite-
» ment guéri.

« L'observation suivante m'intéresse
» plus que les précédentes, parce que
» je n'en ai pas été un spectateur oisif.
» M. Daran est dans l'usage de n'entre-
» prendre aucun Malade, sans le faire vi-
» siter par un Médecin ou un Chirurgien.
» Je fus choisi pour cette fonction; &
» j'appris de M. L qu'ayant vécu
» au service, comme font ordinairement
» les Officiers, il avoit eu une chaude-
» pisse cordée, qu'il crut parfaitement
» guérie. Mais quelque temps après,
» sans avoir couru de nouveaux hazards
» dans ce genre, & même après avoir

» embrassé une profession bien opposée,
 » il fut attaqué d'une rétention d'urine
 » si considérable, que ce ne fut qu'après
 » beaucoup de remèdes, qu'on put in-
 » troduire l'algalie. Le même secours
 » n'ayant pu être employé dans un pa-
 » reil accident qui suivit de près, & fa-
 » chant du Chirurgien, que c'étoit par
 » rapport à des excroissances qui bou-
 » choient l'urethre, il vint de Lyon à
 » Paris, se mettre entre les mains de
 » M. Darans, qui lui trouva, près de ca-
 » naux excrétoires des vésicules fémina-
 » les, une excroissance qui me parut fort
 » sensible par la douleur que produisoit
 » le contact de la sonde, toutes flexibles
 » que soient celles qu'emploie M. Daran,
 » & malgré la dextérité avec laquelle il
 » les manie. Il repartit deux mois après,
 » urinant à plein canal, & sans la moin-
 » dre douleur.

» Ces cures, quoique belles, ne sont
 » pourtant rien en comparaison de deux
 » que je vous ai gardées pour les dernie-
 » res, comme les plus brillantes, l'ordre
 » des tems étant ici assez indifférent.
 » L'une est de l'Interprète du Roi, &
 » l'autre d'un Officier de distinction.
 » Dix-huit ans se sont écoulés depuis
 » que le premier contracta une gonor-

» rhée virulente , dont il se crut bien
» guéri ; mais il y a quatre ans que
» l'écoulement reparut , quoique sans
» douleur. Deux ans après , les urines
» sortirent avec beaucoup d'ardeur ; &
» leur passage devint successivement si
» difficile , qu'elles ne sortirent plus que
» comme un filet , souvent goutte à
» goutte , & avec des douleurs insup-
» portables. L'écoulement virulent con-
» tinuoit toujours ; & , pour surcroît de
» maux , il survint une incontinence
» d'urine. Le canal de l'urethre se trouva
» bouché jusqu'à quatre ou cinq lignes
» du bout du gland , sans qu'il parut le
» moindre rétrécissement de son diame-
» tre, preuve certaine d'une vraie excrois-
» sance. Cette excroissance ne laissoit
» couler l'urine qu'à travers un petit
» trou , où le stylet le plus délié passoit
» à peine. M. Daran ayant fait visiter ce
» Malade par une grande quantité de
» Médecins & de Chirurgiens , mit en
» fonte l'hyperfarcose , qui se trouva
» avoir près de trois pouces de longueur.
» Quand elle fut détruite , on découvrit
» un ulcère près des prostates. Il fut dé-
» tergé & cicatrisé , & le Malade parfai-
» tement guéri en trois mois. Je le ren-
» contre tous les jours , jouissant de la

» meilleure santé. Je viens à la dernière
 » histoire ; & je me renferme dans les
 » circonstances les plus intéressantes.

» M. le Chevalier de G ayant
 » eu plusieurs gonorrhées , s'aperçut
 » d'une diminution si considérable du fil
 » de ses urines , & fut en conséquence
 » attaqué de rétentions si cruelles , qu'il
 » se mit entre les mains d'un prétendu
 » guérisseur de carnosités, qui porta dans
 » l'urethre un caustique , lequel , au lieu
 » de détruire l'obstacle , corroda non-
 » seulement le canal même, mais jusqu'à
 » la peau qui sert de fourreau à la verge.
 » Il en résulta une fistule énorme , la-
 » quelle, étant située entre l'obstacle &
 » le bulbe de l'urethre , procura pen-
 » dant vingt-trois ans , une sortie libre
 » aux urines. A quelque chose , malheur
 » est bon , dit un ancien proverbe. Le
 » Malade ayant renoncé aux plaisirs de
 » l'amour , n'auroit jamais pensé à venir
 » trouver M. Daran , si l'urine avoit
 » continué de sortir librement ; mais il
 » devoit être exposé à de nouveaux mal-
 » heurs. Le canal s'embarraffa une se-
 » conde fois entre le bulbe de l'urethre
 » & la fistule ; & les rétentions s'étant
 » mises de la partie , il fallut aller au-
 » devant des rechûtes , qui pouvoient

» devenir funestes. M. Daran commença
» par attaquer une excroissance qui se
» trouvoit auprès des prostates ; & pour
» mieux faire connoître à beaucoup de
» Médecins & de Chirurgiens , qu'il ap-
» pella successivement , pour leur faire
» voir à l'œil la carnosité qui étoit entre
» la fistule & le gland , & qui bordoit
» la fistule , où elle paroissoit de la gros-
» seur & de la forme d'un gros haricot ,
» il attaqua avec son remede cette ex-
» croissance , qui fut détruite plutôt que
» celle qui étoit voisine des prostates :
» celle-ci céda enfin à son tour , quoi-
» qu'avec peine ; & le Malade , qui au-
» roit été obligé de quitter le service ,
» par rapport à la difficulté d'uriner , est
» parti pour rejoindre son régiment, uri-
» nant librement & sans douleur ; ce
» qui a été constaté , ainsi que le mal ,
» par MM. Falconet , Médecin-Consul-
» tant du Roi ; de Castera & Boyer ,
» Médecins ordinaires du Roi ; Ferrein ,
» Professeur Royal ; Combalufier , an-
» cien Professeur dans l'Université de
» Valence ; & Médalon , Docteur en
» Médecine.

» Je ferois tort à votre sagacité ,
» MONSIEUR, si je m'amusois à faire de
» longues réflexions sur ces histoires.

» elles prouvent, contre le sentiment de
 » Médecins & Chirurgiens célèbres ,
 » qu'il y a des carnosités ; elles font tou-
 » cher au doigt , qu'il peut exister , pen-
 » dant long-tems dans l'urethre , des ul-
 » cères , qui donneroient fans doute des
 » marques visibles de leur existence, s'ils
 » n'étoient point masqués par de mau-
 » vais chairs , ou détergés par l'urine,
 » laquelle , emportant le pus à mesure
 » qu'il s'amasse , l'empêche de sortir en
 » gouttes sensibles ; elles font voir par
 » conséquent , que les suites des gonor-
 » rhées font beaucoup plus fâcheuses
 » qu'on ne se l'imagine, puisqu'elles font
 » quelquefois très-long-tems à se mani-
 » fester , & qu'elles se déclarent brus-
 » quement ; nouvelle raison pour détour-
 » ner la jeunesse de s'exposer à de dan-
 » gereux plaisirs, qui causent par la suite
 » bien des larmes ; elle prouvent enfin
 » qu'on a eu le bonheur de découvrir
 » un remède inutilement cherché jusqu'à
 » nos jours , pour guérir radicalement
 » les suites funestes qu'entraînent sou-
 » vent les gonorrhées , en apparence
 » les plus bénignes.

» Pour moi, je regarde la découverte
 » de M. Daran , comme une des plus
 » importantes qu'on ait faites en Chirur-

» gie ; & je ne puis assez m'étonner de
» voir qu'il y ait encore des Chirurgiens
» célèbres , qui ne donnent point à sa
» nouvelle méthode les louanges qu'elle
» mérite. Je me fers, sans balancer, d'un
» terme que je fai n'être point de leur
» goût ; mais je ne vois pas qu'on puisse
» raisonnablement & équitablement con-
» tester le nom de nouvelle méthode à
» celle qui réussit indifféremment sur
» tous ceux pour qui on l'emploie. Au
» reste, elle ne guérit pas les maladies
» compliquées avec celles de l'urethre ;
» mais l'on ne doit point reprocher à
» l'inventeur, de ne pas réussir dans les
» maladies sur lesquelles son remede n'a
» point de prise.

» Je pourrois vous entretenir de plu-
» sieurs cas beaucoup plus curieux &
» plus intéressans que ceux que je vous
» envoie ; mais je me renferme dans ce
» que j'ai vu. Je suis très-parfaitement ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur
B R U H I E R.

*Lettre écrite par M. Procope ,
Docteur en Médecine , à M.
Chicoyneau , Premier Médecin
du Roi.*

MONSIEUR,

« Votre zèle pour le bien public, vous
» fait rechercher des éclaircissémens sur
» les remèdes & la méthode que M. Da-
» ran emploie dans les cures des mala-
» dies de l'urethre ; par conséquent je
» crois que vous ne trouverez pas mau-
» vais, que je vous fasse part de quelques
» faits singuliers dont j'ai été témoin
» oculaire ; c'est avec le plus grand plai-
» sir du monde , que je rends justice à
» M. Daran. Je ne vous entretiendrai
» pas de toutes les guérifons que je lui
» ai vu faire ; pour ne point abuser de
» votre tems , MONSIEUR , je ne
» vous parlerai que de deux qui m'ont
» étonné.
» La première est d'un Officier que

» la réputation de M. Daran avoit attiré
» dans cette ville. Il avoit tant d'excroif-
» fances , ou , si l'on veut , tant d'em-
» barras dans le canal , qu'on ne pou-
» voit infinuer la sonde au-delà de deux
» travers de doigt. Je vis à l'extrémité
» une tumeur squirreuse , qui prenoit
» naissance au périnée , & se plongeoit
» jusqu'à la fosse naviculaire. Du milieu
» de la racine sortoit un fongueux divisé
» en quatre branches , à l'extrémité de
» chacune desquelles on voyoit une ou-
» verture , par où l'urine couloit habi-
» tuellement. Au reste , le Malade étoit
» pâle , décharné , abattu , ne pouvant
» presque se soutenir ; son pouls étoit
» petit & fréquent. Cet état déplorable
» me fit désespérer de sa guérison ; & je
» me croyois d'autant plus autorisé à
» penser de la sorte , que la cause pre-
» mière de tous ces accidens avoit au
» moins quinze ans de date , & que de-
» puis la gonorrhée , qui y avoit donné
» lieu , la vie de cet Officier étoit un
» tissu de symptômes vénériens plus fâ-
» cheux les uns que les autres. Heureu-
» sement pour lui , mes doutes n'in-
» fluoient point sur l'activité des reme-
» des employés pour son soulagement ;
» & c'est avec une surprise charmante ,

» qu'au bout de quatre mois je l'ai vu
 » jouissant d'une santé parfaite.

» Je finirai par l'histoire suivante. Un
 » Négociant de cette ville , à la suite
 » d'une seconde gonorrhée , a eu , pen-
 » dant douze ans , un léger écoulement,
 » sans que l'urine coulât avec une diffi-
 » culté sensible ; mais l'année dernière ,
 » il fut tourmenté d'ardeurs , de cuif-
 » sons ; il rendit des glaires par la verge
 » & par l'*anus* ; il survint une inflam-
 » mation aux parties génitales , qui ne
 » fut dissipé que par six semaines de
 » remèdes ; l'urine qu'il rendoit souvent
 » goutte à goutte , ou à deux branches ,
 » & toujours avec douleur , charioit
 » sur la fin une matiere blanchâtre.
 » M. Daran lui trouva , en le sondant ,
 » le canal de l'urethre plein d'*hypersar-*
 » *coses*, & deux tumeurs dures, une pro-
 » fonde dans le scrotum , & une autre
 » qui s'étendoit sur tout le périnée. La
 » première fut mise en suppuration ,
 » mais la seconde ne put se résoudre
 » que par le grand remède administré
 » par extinction. Vous jugez bien ,
 » MONSIEUR , que cette cure fut
 » nécessairement longue ; mais enfin il
 » guérit ; & en cette occasion , on peut
 » dire que le tems ne fait rien à l'affaire.

» Ces deux récits suffissent, ce me sem-
» ble, pour faire conclure que M. Daran
» est un homme unique en son genre ,
» & qu'on doit lui savoir gré d'avoir ,
» pour ainsi dire , abandonné toutes les
» autres parties de la Chirurgie , pour
» s'appliquer uniquement aux Maladies
» de l'Urethre , qui ne sont que trop
» communes en ce tems , par la façon
» dont on traite ce qu'on appelle *ga-*
» *lanterie* , & par la conduite que tien-
» nent ceux qui en sont attaqués. L'étude
» qu'en a faite cet illustre Chirurgien ,
» lui a fait découvrir un spécifique , &
» une méthode dont la bonté ne peut
» se révoquer en doute , puisque des
» succès constans en sont la preuve.

» Plus j'y fais réflexion , moins je
» comprends comment il est possible que
» des personnes , qui jouissent d'une ré-
» putation bien méritée en Chirurgie ,
» osent encore s'élever contre lui , sans
» s'être même donné la peine d'exami-
» ner les faits. Pour moi, j'ai voulu voir ;
» j'ai vu ; & j'ai tout lieu d'être satisfait :
» je ne suis cependant pas plus crédule
» qu'un autre ; au contraire , j'ai tou-
» jours été en garde contre les secrets ;
» mais je me suis rendu à l'évidence ; &
» j'aurois cru commettre une injustice ,

» si j'avois fait la moindre difficulté de
 » donner une déclaration authentique
 » de ce que j'ai vu. Je joindrois ici un
 » éloge de son adresse & de son habi-
 » leté , si je savois louer ; mais ce n'est
 » pas mon métier ; & l'on ne doit en-
 » treprendre que ce dont on peut se tirer
 » avec honneur.

» Mais je crois qu'il n'y a point de
 » moyens qu'on ne doive employer pour
 » instruire le Public, qu'on a enfin trouvé
 » un spécifique contre un mal regardé
 » jusqu'à présent comme incurable. Je
 » suis, avec un très-profond respect,

MONSIEUR,

Votre très - humble &
 très-obeissant serviteur

PROCOPE.

A Paris , le 14 Décembre 1747.

Réponse de M. Chicoyneau.

» **J'**AI vu , MONSIEUR , avec plaisir ,
» dans la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire le quatorze du
» présent, les deux guérifons singulieres
» & surprenantes de suppression totale
» d'urine , occasionnée par des excrois-
» sances squirreuses , fongueuses , ou
» charnues , qui remplissoient tout le
» canal de l'urethre , avec complication
» de certaines sinuosités fistuleuses , par
» lesquelles l'urine s'écouloit, embarras,
» callosités & suppression , conséquem-
» ment insurmontable à toute autre per-
» sonne de l'Art , qu'au célèbre M. Da-
» ran. Je n'aurois pas tant tardé à vous
» rendre mille graces de votre obligeante
» attention à me communiquer un détail
» des mieux circonstanciés , & pour tout
» dire , en un mot , fait de main de maî-
» tre , si , pour vous en marquer en quel-
» que façon ma juste reconnoissance , je
» n'avois cru devoir vous informer à
» mon tour d'un fait , à la vérité de la
» même espece par rapport à la nature

» du mal , mais beaucoup plus singulier ,
 » eu égard à la nature de la cause qui
 » l'a produit , & qui l'a entretenu pen-
 » dant le cours de huit à dix ans. La
 » nécessité d'être pleinement instruit par
 » le Malade même , de plusieurs circon-
 » stances essentielles qui ont précédé &
 » accompagné son dernier traitement ,
 » a donné lieu au retardement de ma
 » réponse.

» Un Valet (a) de Garde-Robe du
 » Roi , nommé M. de Maisonneuve ,
 (qui , par parenthèse , n'appréhende
 pas d'être connu par son propre nom ,
 attendu que les suppressions d'urine ,
 dont il est question , n'ont été occasion-
 nées par aucune maladie de galanterie)
 » après avoir effuyé très-souvent , &
 » presque journellement , des difficultés
 » d'uriner très-douloureuses , a été aussi
 » principalement attaqué , dans ce même
 » espace de tems , de plusieurs suppres-
 » sions d'urine totales , qui se sont soute-
 » nues pendant plusieurs jours , accom-
 » pagnées de tourmens affreux , & de

(a) On trouvera tout le détail de cette His-
 toire , dans les premières éditions de cet Ou-
 vrage ; nous ne la répétons pas ici , pour ne pas
 trop grossir ce Volume.

» plusieurs autres symptômes qui mena-
» coient le Malade du dernier danger.
» Il en étoit enfin délivré par la sortie
» de quelques concrétions pierreuses ,
» annoncée par des accès de colique né-
» phrétique. Ces concrétions descendant
» avec des douleurs cruelles par les ure-
» teres, jusques dans la cavité de la ves-
» sie, quoique très-petites, alloient enfin
» s'engager dans l'urethre , à cause de
» leurs surfaces inégales & hérissées, qui
» les rendoient semblables à la graine
» d'épinars , où , par de violentes &
» cruelles irritations, elles excitoient des
» gonflemens , qui ont bouché jusqu'à
» cinq fois le passage & la sortie de l'urine
» pendant plusieurs jours consécutifs, de
» maniere que les sondes introduites
» n'en pouvoient procurer l'écoulement
» que goutte à goutte, & qu'elles étoient
» toujours teintes d'un sang que laissoient
» échapper les petits vaisseaux excoriés
» par la surface hérissée de ces petites
» pierres. Je supprime le détail de toutes
» ces attaques de suppression totale d'u-
» rine , dont chacune , par sa durée &
» par la véhémence des symptômes qui
» l'accompagnoient , conduisoit le pau-
» vre Malade aux portes de la mort ; mais

» il me paroît que l'avant-derniere mé-
» rite une attention particuliere , en ce
» que le petit hérifson pierreux , qui les
» a caufées , fe trouva engagé fi avant
» dans la profondeur du canal , qu'il
» fallut avoir recours à des preffions affi-
» dues , fortes & conftamment réité-
» rées , pour le dégager d'auprès de
» l'*anus* , où il paroiffoit fixé & comme
» enchaffé , & le faire peu-à-peu avan-
» cer jufqu'au gland. Alors les irritations
» fe renouvelèrent avec tant de vio-
» lence , que cette partie s'enfla d'une
» maniere prodigieufe. Comme elle fe
» trouvoit en même tems étranglée par
» le prépuce , on fut obligé , non-feule-
» ment de faire l'opération du paraphy-
» mofis , mais même d'ouvrir auffi le
» gland dans toute fon étendue, pour en
» retirer le hérifson qui caufoit tout ce
» défordre , & qui , s'étant fans doute
» engagé dans le tiffu de l'urethre , n'en
» put fortir fans déchirer ce canal jufqu'à
» l'extrémité du gland.

» Nous voici parvenus au dernier ac-
» cès de fuppreffion totale, furvenue le
» 30 Octobre dernier , qui , à la diffé-
» rence des précédentes , s'étoit déjà
» foutenue avec tant de violence , près

» de treize jours , que le Malade ne pou-
» voit éviter de périr au bout de quel-
» ques heures , s'il n'eût été adressé par
» un célèbre Maître de l'Art à M. Daran.
» Dans l'espace de six à sept jours , il
» a trouvé le secret de procurer , par le
» moyen de ses sondes (que l'on peut
» dire être singulieres , spécifiques &
» uniques pour le cas dont il s'agit) la
» sortie des urines , lesquelles , en con-
» séquence de leur long séjour , & du
» mélange du sang & du pus , étoient
» devenues très - puantes ; & celle de
» plusieurs de ces hérissos pierreux ,
» semblables à la graine d'épinars , qui
» se trouvoient engagés dans le tissu
» membraneux de l'urethre , précisément
» dans l'endroit même d'où , par de for-
» tes pressions , on faisoit auparavant
» sortir quelques gouttes d'urine. Ce
» qui mérite sur-tout d'être remarqué ,
» il n'y eut d'autre opération , que celle
» de l'introduction des sondes dont M.
» Daran a coutume de se servir. Depuis
» ce tems , les urines sont toujours for-
» ties à plein canal ; & dans l'espace de
» neuf à dix jours , M. de Maisonneuve
» a recouvré une santé encore plus par-
» faite , que celle dont il jouissoit avant
» la

» la formation de tous les petits hérif-
 » fons pierreux.

» De cette observation, jointe à celle
 » que vous m'avez fait la grace de me
 » communiquer, & dont vous avez été
 » le témoin oculaire, ainfi que d'un affez
 » grand nombre d'autres de même na-
 » ture, dont j'avois déjà été instruit par
 » des personnes de la profession, très-
 » éclairées & d'une probité reconnue,
 » il est naturel d'inférer, que M. Daran
 » a enfin trouvé le fecret de détruire
 » radicalement, & fans craindre la re-
 » chûte, ces efpeces de maladies de
 » l'urethre fi douloureufes & fi dange-
 » reufes, foit qu'elles foient produites
 » par des excroiffances charnues, ou
 » fongueufes, fquirreufes, ou des pier-
 » res, ou par des exulcérations de ce
 » canal, compliquées même avec des
 » finuofités fiftuleufes; maux qui avoient
 » paru jufqu'ici infurmontables. Nous
 » ne fçaurions donc affez rendre à
 » M. Daran la juftice qui lui eft fi légi-
 » timement due fur cet article; & vous
 » me trouverez toujours difpofé à con-
 » courir avec vous, M O N S I E U R,
 » lorsqu'il s'agira d'inftuire le Public
 » de fon habileté & de fon rare talent

» dans le traitement des Maladies en
» question. C'est ce dont je vous prie
» d'être bien convaincu , & qu'on ne
» fauroit être avec plus d'estime que je
» je suis ,

MONSIEUR,

Votre très - humble &
très-obéissant serviteur
CHICOYNEAU.

A Versailles, le 25 Décembre 1747.

*Lettre écrite par M. Brisseaud de la Ville
d'Orbe , Canton de Berne , & de Fri-
bourg , à M. Bourgeois , Docteur en
Médecine de la Ville d'Yverdun , Can-
ton de Berne en Suisse , au sujet de la
méthode de M. Daran , Chirurgien
ordinaire du Roi , extraite du Mer-
cure de France du mois de Septembre.
1749.*

M O N S I E U R ,

» Je vous ai promis , en partant pour
» Paris , de vous rendre compte du suc-
» cès des remèdes de M. Daran , entre
» les mains de qui je venois me met-
» tre. Je n'ai attendu si long-tems à
» m'acquitter de ma parole , que parce
» que je voulois être assuré de ma par-
» faite guérison , avant que de vous en
» instruire.

K ij

» Quoique des accidens de la nature
» de ceux qui m'ont déterminé à faire
» ce voyage , fassent des impressions
» qui ne s'effacent pas aisément , je vais,
» MONSIEUR , vous retracer en peu de
» mots la situation où je me trouvois ,
» lorsque j'arrivai à Paris. J'avois le pé-
» rinée criblé de trois fistules , & deux à
» côté près du fondement, par lesquelles
» l'urine s'échappoit avec des douleurs
» inouïes. Je ne pouvois demeurer ni
» assis , ni couché , ni debout. La situa-
» tion la plus commode que je pouvois
» trouver , étoit de me mettre sur les
» genoux , en m'appuyant sur les mains ;
» & , quoique j'eusse toujours eu re-
» cours aux personnes les plus célèbres
» de l'Art , je n'en avois retiré aucun sou-
» lagement.

» Cet affreux état, auquel je ne comp-
» tois trouver de ressource que dans la
» mort , dont les approches me paroif-
» soient plus à désirer qu'à craindre, étoit
» la suite des embarras qui s'étoient for-
» més dans le canal de l'urethre. Le fil
» de mes urines diminua sensiblement ;
» je ne les rendis plus sans ardeurs ; je fis
» alors beaucoup de remèdes qui furent
» infructueux ; je ne tirai pas un plus
» grand soulagement des bains de Plom.

» biere , dont on me conseilla l'usage.
 » Ces différens remedes n'arrêterent
 » point même le progrès du mal. Les
 » embarras de l'urethre augmentèrent
 » tellement , qu'il se forma , au périnée
 » & à côté , des abscesses qui donnerent
 » passage à l'urine & au pus. On traita
 » vainement ces nouveaux accidens par
 » les remedes qui furent jugés les plus
 » convenables. Je vous priai, dans ces cir-
 » constances, MONSIEUR , de consulter
 » à Paris les personnes qui ont le plus de
 » réputation pour la guérison des maux
 » auxquels j'étois en proie. Un des plus
 » célèbres Médecins de cette Capitale ,
 » & qui est fort en réputation pour les
 » maladies de la nature de la mienne,
 » fut consulté : mais je trouvai qu'il va-
 » loit mieux mourir , que de suivre son
 » avis. C'étoit , comme vous vous en
 » souvenez , M O N S I E U R , de m'ou-
 » vrir toutes les parties affligées jusqu'à
 » la vessie , & d'emporter , avec les in-
 » strumens tranchans, toutes les excrois-
 » sances qui faisoient obstacle à la sortie
 » de l'urine.

» Heureusement M. Daran , consulté
 » en même tems , avoit donné une ré-
 » ponse plus favorable. Il marquoit que

» ma maladie lui étoit bien connue par
» le mémoire que je lui en avois envoyé;
» qu'elle étoit de la nature de celles qu'il
» traite habituellement, & qu'il répon-
» doit de ma guérison, si je pouvois faire
» le voyage de Paris.

» Dès ce moment même, je me fis
» accommoder une berline garnie de
» matelats, & soutenue de plusieurs res-
» forts pour rendre son mouvement plus
» supportable dans mon état, pendant
» une route aussi longue que celle que
» j'allois entreprendre. J'arrivai heureu-
» sement à Paris le 15 d'Octobre 1747,
» & je fus descendre chez M. Daran,
» qui m'avoit fait préparer une cham-
» bre chez lui, afin d'être à portée de
» suivre l'effet de ses remèdes avec la
» plus scrupuleuse exactitude.

» Comme il est dans l'usage de n'en-
» treprendre le traitement d'aucun Ma-
» lade, sans en avoir fait constater l'état
» par des gens de l'Art, on fit une con-
» sultation, où se trouverent M. Chomel,
» Médecin ordinaire du Roi, & MM.
» Dumoulin, Doyen des Chirurgiens de
» Saint Côme, & Malaval, dont le nom
» est très-célèbre dans la même Com-
» pagnie. Ces Messieurs, après un mûr

» examen , furent effrayées de ma situa-
 » tion , & convinrent qu'il feroit très-
 » difficile de me guérir.

» Je suis guéri cependant, MONSIEUR;
 » & je jouis d'une santé plus parfaite que
 » je n'ai fait depuis plus de 20 ans. C'est
 » ce que vous pourrez attester à ceux qui
 » vous demanderoient des nouvelles de
 » mon état. Il est vrai qu'il a fallu un tems
 » considérable pour y parvenir ; mais
 » j'étois dans un état si pitoyable , lors-
 » que M. Daran a commencé à me trai-
 » ter , que je regarde ma guérison pres-
 » que comme une création nouvelle.

» Je compte, MONSIEUR, que vous
 » ne ferez pas fâché que je rende cette
 » lettre publique , & qu'à votre témoi-
 » gnage , pour la vérité des faits qui se
 » sont passés sous vos yeux , je joigne
 » aussi celui de M. le Conseiller Bour-
 » geois , Chirurgien d'Orbe , qui fit alors
 » tout son possible pour me soulager. Au
 » reste , c'est moins à ma reconnoissance
 » pour le service essentiel que M. Daran
 » m'a rendu, que je crois devoir la publi-
 » cation de ma lettre , qu'à l'humanité
 » entière , qui a intérêt d'être instruite ,
 » que des maux semblables aux miens ,
 » sont susceptibles de guérison. Si trois
 » ans plutôt, quelque Malade, dans l'état

» où je me trouvois , du grand nombre
» que M. Daran traite , m'eût fait con-
» noître les reffources que l'on peut
» trouver dans son expérience con-
» sommée , quelle obligation ne lui
» aurois-je pas eue ; & combien de souf-
» frances ne m'auroit-il pas épargnées ?
» Je suis , &c.

BRISSEAUD.

Certificat des Médecins & Chirurgiens.

» Nous souffignés , certifions qu'il n'y
» a rien , dans cette lettre , que de con-
» forme à la vérité ; que nous avons vu
» le Malade le 18 Octobre 1747 ; qu'a-
» près l'avoir examiné avec attention ,
» nous avons trouvé plusieurs fistules ,
» non-seulement au périnée , mais en-
» core aux parties latérales , en sorte
» que le Malade n'urinant que goutte à
» goutte par la voie ordinaire , les uri-
» nes refluoient , & sortoient par ces
» différentes fistules , comme par un ar-
» rosoir ; que lorsque M. Daran voulut
» introduire une de ses bougies dans
» l'urethre , elle ne put faire route que
» de deux travers de doigts ; qu'aujour-
» d'hui nous avons vu , avec satisfac-

» tion , la bougie pénétrer facilement
» dans toute l'étendue du canal , jus-
» qu'à la vessie , sans trouver de résis-
» tance , quoiqu'elle fût des plus gros-
» ses ; qu'enfin nous avons trouvé les
» fistules guéries & cicatrisées , & le Ma-
» lade fort bien guéri ; en foi de quoi
» nous avons signés le présent Certifi-
» cat , ce 28 Juilliet 1749 , Chomel ,
» Dumoulin , Malaval.



Lettre de M. Boyer, ci-devant Chirurgien-Major des Grenadiers à cheval de Sa Majesté Catholique, à M. Montagne, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

“ **Q**UELQUE connu que soit aujour-
” d’hui M. Daran par le bruit qu’ont
” fait les cures qu’il a opérées dans
” Marseille, celles dont j’ai été le té-
” moin, & la mienne en particulier, à
” laquelle vous voulez bien prendre
” part, m’ont tellement frappé, que je
” ne me saurois défendre plus long-tems
” de vous en rendre un compte fidèle.
” Vous savez, MONSIEUR, quelle
” étoit ma situation avant que j’eusse
” oui parler du talent que possède ce
” Chirurgien pour le traitement des ma-
” ladies de l’urethre. Egalemeut acca-
” blé par les suites funestes de mon mal,
” & par la persuasion intime qu’il étoit
” sans ressource, je m’étois vû plusieurs

» fois à deux doigts de la mort, & je
 » m'attendois enfin à en devenir bientôt
 » la victime.

» L'Art de guérir a des attrait, sans
 » doute, bien propres à fixer un état de
 » vie; quiconque en l'embrassant y porte
 » les talents nécessaires, & une appli-
 » cation assidue, goûte la satisfaction de
 » soulager des malheureux. Il a souvent
 » celle de leur rendre & de leur confer-
 » ver la santé, regardée par tous les
 » hommes comme le plus précieux don
 » de la nature. Mais que son sort est acca-
 » blant, quand il tombe malade lui-mê-
 » me! Quelques grandes lumières qu'il
 » ait acquises, & quelque expérience
 » qu'il ait; le tout ne lui sert souvent
 » qu'à aigrir ses douleurs; & la connois-
 » sance qu'il a des bornes de son art, le
 » privant des consolations qui soutien-
 » nent les autres Malades, même dans
 » le tems qu'on en désespere, ingénieux
 » à se grossir l'idée du mal qui l'afflige,
 » il se plaint bientôt de l'effet trop lent
 » des remèdes, & se compte déjà perdu,
 » quoiqu'il n'y ait souvent rien à crain-
 » dre. La maladie se rend-elle plus fé-
 » rieuse, & les remèdes qui peuvent la
 » vaincre, cessent-ils d'opérer? Menace-
 » t-elle de devenir incurable? s'agit-il

» enfin d'un mal douloureux ? Quel fur-
» croît de malheurs pour un Malade ,
» qui connoit son état ! Vous sentez ,
» M O N S I E U R , que cette digression
» n'est nullement déplacée ici. Ce n'est
» qu'une légère ébauche de l'état que
» j'ai éprouvé ; & j'aurois à pousser mes
» réflexions bien loin , si je devois vous
» retracer ici toutes celles qui m'ont
» occupé depuis le commencement de
» ma maladie.

» Instruit par les savantes leçons que
» vous nous faisiez , M O N S I E U R , il y a
» vingt-cinq à trente ans , sur l'Anato-
» mie & sur la Chirurgie , dans lesquel-
» les vous aviez les Astruc pour Emules
» & les Ferein pour Eleves, j'avois appris
» que la vessie faisant un des viscères du
» corps humain des plus sensibles , l'ure-
» thre qui n'en est que la continuation,
» est d'un sentiment d'autant plus vif ,
» que ce canal est fort étroit, & ses filets
» nerveux très-approchés. La pratique
» m'a convaincu ensuite de cette vérité ;
» mais ce que j'ai souffert a été pour moi
» la plus forte de toutes les leçons.

» Ce fut en 1720 , qu'engagé à une
» de ces parties , où la bouillante jeu-
» nesse ne court que trop souvent , j'eus
» bientôt de cuisans regrets pour des

» plaisirs qu'on ne se procure guère sans
» les payer bien cher dans la suite. Ce
» ne fut d'abord qu'une gonorrhée or-
» dinaire , de laquelle je me crus d'au-
» tant mieux traité , qu'elle disparut en-
» tièrement après un usage réglé de re-
» medes les mieux connus. Elle me laissa
» jouir d'une bonne santé jusqu'en l'an-
» née 1740. Qui auroit cru qu'un terme
» aussi long put ne pas être le sceau de
» la santé la mieux affermie ! Devenu
» sage à mes dépens , je n'avois eu de-
» puis aucun reproche à me faire ; & je
» me flattois plus que jamais , de jouir
» du fruit de mon repentir , lorsque je
» m'apperçus de la diminution du fil de
» mes urines , & que leur sortie se ren-
» doit pénible & douloureuse. La fatigue
» du cheval , que mon emploi de Chi-
» rurgien-Major des Grenadiers à che-
» val de Sa Majesté Catholique exigeoit
» de moi, augmenta beaucoup mon mal ;
» & notre départ pour l'Italie ne me
» donnant pas le tems de faire les reme-
» des qui auroient pû me soulager , les
» fatigues de la Campagne , & l'inclé-
» mence de l'air des Montagnes de
» Savoye , irritèrent si fort ma situation,
» que la strangurie , qui s'étoit annon-
» cée avant de partir , devint de jour en

» jour plus cruelle. Beaucoup des glai-
» res qui sortoient presque à tous mo-
» mens de l'urethre , & que je ne pouf-
» fois au dehors qu'à force de douleurs,
» me mirent bientôt hors d'état d'agir.
» Une attaque enfin d'ischurie , qui fail-
» lit m'enlever , m'obligeant d'aban-
» donner le service , je ne songeai plus
» qu'à mon propre danger , & aux
» moyens d'en sortir , s'il étoit possible.
» Je me fis transporter au plutôt à Mont-
» pellier , où , à la faveur des soins que
» vous me fites la grace de m'accorder
» avec M. Baiacy , à qui je dois tant ,
» j'eus le bonheur de me rétablir un peu ;
» mes ardeurs d'urine diminuerent ; & ,
» quoique mon emploi eut été déjà rem-
» pli , sentant renaître avec mes forces
» mon zèle pour le service du Roi , je
» cédaï aux sollicitations de MM. les
» Officiers du Régiment de Pavie Dra-
» gons , cantonné à Aramont sur le
» Rhône , où , m'étant rendu pour deux
» opérations qui m'y demandoient, aussi-
» tôt après les avoir faites , me voyant à
» la veille d'entrer en Campagne , je
» revins à Montpellier pour quelque
» affaire. J'y étois à peine arrivé , qu'il
» m'y survint une petite tumeur au pé-
» rinée , occasionné sans doute par la

» compression qu'avoit souffert l'embar-
» ras que j'avois dans l'urethre duquel
» partoient tous mes maux. Cette tu-
» meur s'accrut dans peu , & devint
» de la grosseur du poing. J'appellai
» M. Serrée, habile Chirurgien de Mont-
» pellier , qui en fit l'ouverture. Il s'ap-
» perçut que l'urethre étoit percée, ainsi
» que je l'avois appréhendé ; ce qui
» m'annonça une fistule , d'autant plus
» redoutable, que j'en prévoyois toutes
» les suites. La crainte de cet événe-
» ment prochain m'occupoit nuit &
» jour , & méditant sans cesse sur les
» moyens de m'en mettre à l'abri , dès
» le quatrieme jour je priai M. Serrée
» que je savois fort nécessaire ailleurs ,
» & à qui je voulois cacher mon dessein,
» de crainte , qu'il ne s'y opposât , de
» s'épargner la peine de venir si souvent.
» Profitant de son absence , j'exécutai
» sans délai ce que j'avois résolu. Je
» passai une sonde de plomb par l'ou-
» verture de l'opération , & la faisant
» sortir par une fort petite issue que la
» matiere s'étoit faite avant l'opération,
» je parvins , après bien de la peine , à
» couper ce petit trajet , qui me parut
» bien grand eu égard à la douleur que
» je ressentis. La guérison de ma fistule

» suivit de près ; de maniere , qu'en
» moins de deux mois , me voyant en
» état de me mettre en marche , je fus
» joindre l'Armée en Piémont. J'arrivai
» à une journée de Démont , où je fus
» contraint de m'arrêter à cause d'un
» accident d'ischurie , qui me tourmenta
» pendant quatre jours , & auquel je ne
» comptois nullement survivre. Après
» en être sorti , ma situation n'en fut
» pas meilleure , ma vessie se trouvant
» pleine de glaires , dont la sortie me
» causa plus d'accidens que la rétention.
» Je perdis purlors entièrement cou-
» rage , & renonçant de nouveaux à
» me charger de la santé d'autrui , je
» n'espérois même plus de parvenir
» jamais à rétablir la mienne. Je ne
» m'occupai que du soin de me faire
» porter au plutôt chez moi , où la diète
» la plus rigoureuse & l'infusion de
» fleurs de mauve pour toute boisson
» furent mon unique ressource. Vous
» savez , MONSIEUR , que j'y endurai
» pendant deux mois les douleurs les
» plus cruelles , dont j'attendois tous les
» jours la crise funeste , lorsque je fus
» instruit de l'arrivée de M. Daran à
» Montpellier.

» Quelque bien qu'on eut affecté de

» m'en dire , & quelques succès qu'on
» m'en eut appris , mes premiers pas
» vers lui ne furent pas ceux de la con-
» fiance. Combien de prétendues gué-
» risons en tout genre de maladie ne
» favois-je pas n'avoir d'autre fonde-
» ment qu'un bruit populaire ! Pouvois-
» je ne pas suspecter un guérisseur de car-
» nosités ? Votre prudence, MONSIEUR,
» m'apprenoit aussi à douter. M. Daran
» n'avoit pas encore l'honneur d'être
» connu de vous , ni de plusieurs de vos
» illustres Confreres ; il falloit pour le
» bonheur de bien des Malades , & pour
» le mien en particulier , qu'avant de
» se rendre à la Capitale , seul théâtre
» digne d'un talent comme le sien , il eut
» à passer par Toulouse pour y voir sa
» famille, dont il étoit séparé depuis près
» de vingt ans. Ce détour le fit venir à
» Montpellier , où vous , MONSIEUR ,
» plusieurs autres Médecins & Chirur-
» giens des plus habiles ne futes pas fâ-
» chés de juger , par vous-mêmes , d'un
» homme de l'Art , dont les succès dans
» la partie de la Chirurgie la plus in-
» grate faisoient déjà tant de bruit. Quel-
» que grand préjugé que des Malades
» de votre ville nouvellement arrivés de
» Marseille , & guéris entre ses mains

» fissent en sa faveur, combien n'importoit-il pas que de nouveaux succès opérés sous vos yeux pussent servir à confirmer tous les autres? Peu de Malades qui eussent besoin de M. Daran, que ne s'empressassent de se mettre entre ses mains dès les premiers jours qu'il fut arrivé. Quoique ma confiance ne fut pas la plus entière, je souffrois trop pourtant, pour ne pas faire comme les autres. Après nous avoir mûrement examinés, il se chargea de nous guérir tous; mais ce fut à une condition que je n'aurois jamais devinée. Il exigea que ceux dont la situation étoit la plus sérieuse, consentissent à le suivre jusqu'à leur guérison. Nul de nous que l'espérance d'y parvenir n'eût fait aller au bout du monde; mais jugez, MONSIEUR, de mon étonnement, dès les premiers jours que nous fumes en route, peu accoutumés avoir courir la poste aux Malades après leur Médecin, M. Daran prit sur lui de nous faire voyager de même. Ma surprise ne fit qu'augmenter quand il nous fit cesser la diète, & boire du vin tout comme en santé. Ce début, selon moi, étoit fort singulier, & me parut contre les règles; mais comme la na-

» ture y trouvoit son compte , aucun de
» nous ne refusa d'y souscrire , moyen-
» nant sur tout qu'on put guérir à ce
» prix. Mes idées se confondoient à la
» vérité ; mais le soulagement que nous
» ressentions & qui augmentoit tous les
» jours , l'emporta aisément sur les ré-
» flexions qu'un usage contraire & mes
» foibles connoissances pouvoient me
» fournir. Je reconnus alors , comme je
» l'avois déjà fait en d'autres occasions,
» combien l'on pourroit souvent adou-
» cir les peines des Malades , & abréger
» leurs maux en abandonnant la route
» commune , si l'on savoit toujours
» celle qu'il faut tenir. M. Daran a trop
» d'expérience , & il est trop judicieux
» pour ne savoir pas qu'il devoit s'atten-
» dre à la surprise où il me voyoit. Tou-
» tes les fois que quelques personnes
» de l'Art sont du nombre de ses Mala-
» des , il écoute d'autant plus facilement
» tous les raisonnemens qu'on lui fait ,
» qu'il est sûr de justifier ses réponses
» par le bon effet de ses remedes. J'eus
» beau lui opposer la sensibilité de l'ure-
» thre & des parties voisines , le danger
» d'inflammation dont elles étoient sus-
» ceptibles pour peu que je m'écartasse
» de mon régime ordinaire , & les acci-

» dens qui menaçoient de s'en fuivre ,
» s'il me traitoit dans ces circonstances.
» Un Malade aime à croire son Méde-
» cin ; & il est toujours porté à goûter
» ses réponses , quand ses remedes le
» soulagent. Je m'accommodois de cel-
» les de M. Daran , parce que quelques
» peu satisfaisantes qu'elles m'eussent
» paru en d'autres tems , j'éprouvois
» qu'il me disoit vrai. Il me répondit
» que , comme il ne prescrivoit point
» de régime pour traiter une simple ver-
» rue , ou quelque éruption d'aussi lé-
» gere conséquence , il arrivoit rare-
» ment qu'il fut obligé d'en ordonner à
» ses Malades : ce qui devoit démontrer ,
» ajoutoit-il , combien ses sondes , quel-
» qu'efficaces qu'elles fussent pour dé-
» truire tous les vices de l'urethre ,
» étoient pourtant bienfaisantes , & in-
» capables d'exciter la moindre irrita-
» tion. Ce qu'il y a de très-réel , c'est
» que je me suis trouvé pleinement
» guéri avant de finir notre voyage. Je
» n'ai jamais si peu souffert que depuis
» que j'ai commencé les remedes ; &
» je jouis depuis plus d'un mois de la
» plus parfaite santé. La reconnoissance
» que j'en conserverai à M. Daran pen-

» dant toute ma vie , est trop grande &
» trop fondée , pour n'être pas charmé
» d'en faire un aveu au Public , pour
» l'intérêt de l'humanité. Mais je ne
» saurois finir , MONSIEUR , sans vous
» faire encore part des autres guérisons
» dont j'ai été le témoin dans la route.

» Je ne vous parlerai pas de M. le Ch....
» parce que M. Daran , n'ayant pas
» trouvé nécessaire qu'il le suivît comme
» nous , il se contenta , après le peu de
» séjour qu'il fit à Montpellier , de lui
» laisser plusieurs de ses sondes , & de lui
» prescrire la maniere dont il devoit s'en
» servir. Par-là vous avez toujours été
» à portée de le voir , & de juger vous
» même de son entière guérison. Sa
» situation n'étoit pourtant pas peu de
» chose ; puisqu'il y avoit dix-huit ans
» qu'il souffroit un flux purulent qui
» l'incommodoit beaucoup , & que nul
» remede n'avoit pu tarir. Je voudrois ,
» MONSIEUR , pouvoir vous faire part
» de la lettre qu'il a écrite à M. Daran ,
» pour lui marquer sa guérison. Le Pu-
» blic verroit avec plaisir les expressions
» vives que sa reconnoissance lui a four-
» nies.

» En partant de Montpellier , nous

» étions au nombre de cinq Malades.
» Il y en eut deux qui ne vinrent qu'à
» Narbonne , & deux autres jusqu'à
» Toulouse , M. Daran ayant jugé que
» de retour chez eux ils pouvoient ache-
» ver de se traiter eux-mêmes , en sui-
» vant exactement ce qu'il leur prescri-
» voit. J'ai vu , MONSIEUR , les lettres
» de remerciemens des uns & des autres ;
» ils marquent tous qu'ils sont parfai-
» tement guéris. Puisque vous êtes
» sur les lieux mêmes , vous pouvez
» savoir mieux que moi , si leur recon-
» noissance est bien fondée : Permettez-
» moi seulement de vous rappeler ici
» leur état.

» M Négociant , étoit attaqué
» depuis près de vingt ans , ensuite de
» plusieurs gonorrhées , d'une grande
» difficulté d'uriner , accompagnée de
» beaucoup d'ardeurs , qu'aucun remède
» n'avoit pu calmer.

» M autre Négociant , étoit atta-
» qué , d'après la même cause , d'un flux
» purulent depuis nombre d'années , &
» d'un embarras dans le canal , qui l'obli-
» geoit de s'introduire une sonde de
» plomb , sans quoi il essayoit des sup-
» pressions totales d'uriner.

» M Marchand , étoit atteint de-
» puis dix ans d'une strangurie , & d'un
» écoulement , qu'aucun remede n'avoit
» pu guérir.

» M Conseiller en la Cour des
» Aides , souffroit à la suite de la même
» cause , une d'ifficulté d'uriner très-
» cruelle , suivie de fréquens accidens
» dischurie , & menaçant du plus grand
» danger , par les progrès que le mal
» faisoit tous les jours.

» En passant à Narbonne , un Né-
» gociant de cette ville prit la place de
» deux Malades , qui retournerent à
» Montpellier , & nous suivit jusqu'à
» Toulouse. Il traînoit depuis douze
» ans la vie du monde le plus cruelle ,
» ayant, ensuite de plusieurs gonorrhées,
» une strangurie continuelle , & de fré-
» accidens d'ischurie. Les embarras qu'il
» avoit dans le canal étoient si considé-
» rables , que M. Brogueneau , célèbre
» Chirurgien de Montpellier, avec toute
» l'habileté que vous lui connoissez ,
» n'avoit jamais pu le fonder.

» Pendant le court séjour que nous
» fîmes à Toulouse , trois nouveaux Ma-
» lades se joignoient à nous. Le premier

» étoit un Secrétaire d'un de MM. les
» Subdelegués de la Province du Lan-
» guedoc, attaqué depuis onze ans d'une
» difficulté d'uriner, accompagnée des
» douleurs les plus vives, & de beau-
» coup d'ardeurs avec de fréquentes ré-
» tentions; il nous suivit jusqu'à Bor-
» deaux. Le second étoit un Négociant
» de Narbonne, attaqué depuis six ans
» d'un écoulement considérable, causé
» par divers ulcères fongueux aux en-
» virons des glandes prostates. Il urinoit
» d'ailleurs avec beaucoup d'ardeur.
» M. Daran ne jugea pas nécessaire de
» le faire venir avec nous. Le troisieme
» étoit un Gentilhomme de la ville de
» Toulouse, dont la situation étoit la
» plus compliquée que j'eusse encore
» vue.

» Comme ce dernier a été obligé de
» venir jusqu'à Paris, je dois plutôt vous
» faire mention de quatre Malades qui
» grossirent notre troupe à Bordeaux.

» Le premier étoit le valet de cham-
» bre de M. . . . Gentilhomme, attaqué
» depuis vingt-trois ans d'un écoulement
» avec strangurie & fréquentes ischu-
» ries. Le second étoit M. . . . Négoc-
» ciant, dont la situation étoit depuis
» sept

» sept ans très-approchante de cette
 » dernière.

» Les deux autres Malades étoient
 » Officiers du Château-Trompette. L'un
 » étoit atteint depuis trente-sept ans
 » d'une strangurie presque continuelle
 » & de fréquens accidens d'ischurie.
 » Plusieurs gonorrhées avoient laissé
 » à l'autre un écoulement depuis vingt-
 » six ans avec une très-grande difficulté
 » d'uriner. M. Daran leur donna ses
 » soins dès les premiers jours qu'il les
 » vit ; il les leur continua pendant le
 » court séjour qu'il fit à Bordeaux , &
 » leur prescrivit la maniere de se con-
 » duire après son départ : ils l'ont suivie
 » avec tant de succès , qu'ils l'ont tous
 » remercié par lettres en l'informant de
 » leur guérison. En un mot , je n'ai en-
 » core vu aucun Malade dont la guéri-
 » son n'ait déjà eu lieu, à la seule excep-
 » tion du Gentilhomme dont je vous
 » ai déjà parlé.

» Celui-ci , outre l'ancienneté de son
 » mal , qui consistoit dans une strangu-
 » rie des plus cruelles , avoit d'ailleurs
 » quatre fistules qui rendoient sa situa-
 » tion déplorable. Une cure pareille de-
 » mandoit un long traitement , qui ne

» pouvoit s'opérer que sous les yeux du
» guérisseur. Ce traitement seroit pour-
» tant terminé , sans un fâcheux acci-
» dent qui faillit à nous priver de
» M. Daran.

» En arrivant à Orléans, il eut le mal-
» heur de tomber rudement , en sortant
» de sa chaise-de-poste , & de se fracaf-
» ser la main droite ; ce qui le mit hors
» d'état d'agir pendant un tems. Malgré
» cet événement , le Malade est aujour-
» d'hui bien près de son entière guéri-
» son : il urine depuis quelques jours à
» plein canal ; & ses fistules sont presque
» entièrement fermées. Cette cure fera
» d'autant plus d'éclat ici, que ce Malade
» a été visité par MM. Pouffe , Pere &
» Fils , & par M. Boyer , Docteurs-Ré-
» gens de la Faculté de Paris. M. Puzos,
» Maître Chirurgien , l'a aussi vu & exa-
» miné. Au reste , M. Daran ne reçoit
» point de Malade , que leur état n'ait
» été constaté par quelque Médecin ou
» Chirurgien , pour que les Personnes
» de l'Art jugent elles-mêmes des bons
» effets de sa méthode.

» Quelque longue que soit cette let-
» tre , je me flatte , MONSIEUR , que
» vous voudrez bien ne pas m'en savoir

« mauvais gré , puisqu'elle vous est une
« confirmation, que la Chirurgie a enfin
« acquis une partie qui lui manquoit ,
« & qui lui étoit si nécessaire. J'ai l'hon-
« neur d'être, avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très - humble &
très-obéissant serviteur

BOYER.

A Paris , le 12 Novembre 1745.

L ij

*Lettre écrite par M. Deshayes , Directeur
de la Manufacture Royale des Mou-
choirs , à Saumur , à MM.
Chirurgiens d'Angers , au sujet de la
méthode de traiter les maladies de
l'Urethre , par M. Daran , Chirurgien
ordinaire du Roi , servant par quartier ,
extraite du Mercure de France du mois
de Novembre 1747.*

„ **J'**Ai eu l'honneur, MESSIEURS,
„ de vous écrire une lettre du 10 Juillet
„ dernier, par laquelle je vous faisois
„ part de ma guérison; mais j'ai voulu
„ qu'elle fût parfaite, pour vous en
„ raconter mieux les merveilles. La part
„ que vous avez prise à mon triste état,
„ me fait espérer que vous voudrez bien
„ me permettre de l'exposer encore à
„ vos yeux, & que vous apprendrez
„ avec plaisir que de mes maux passés,
„ il ne me reste que le souvenir, jouis-
„ sant, à tous égards, de la santé la
„ plus parfaite. C'est ce que je ne sçau-

„ rois me lasser d'admirer, quand je
 „ confidere les accidens de ma maladie.
 „ Vous sçavez que l'année dernière,
 „ au tems de Noël, je fus attaqué
 „ d'une difficulté d'uriner, causée par
 „ un embarras qui m'incommodoit de-
 „ puis deux ou trois ans, mais qui,
 „ jusques-là, avoit été supportable,
 „ lorsque le moment vint que, voulant
 „ uriner, & ne le pouvant point, je
 „ fis des efforts si grands, qu'ils me
 „ causerent un gonflement considérable
 „ à la racine du scrotum, où étoit l'ob-
 „ tacle. Les efforts firent épancher de
 „ l'urine dans cette grosseur ou gonfle-
 „ ment, auquel il se fit une ouverture,
 „ qui, dans la suite, est devenue fistule.
 „ Ne sçachant, dans tous ces malheurs,
 „ à qui m'adresser, votre réputation,
 „ & le bien que le frere Cosme, Chi-
 „ rurgien des Feuillans de Paris,
 „ notre ami, m'avoit dit de vous,
 „ m'engagèrent à vous prier de ve-
 „ nir me secourir. Vous eûtes la
 „ bonté de le faire avec tout le zèle &
 „ l'intelligence possibles ; & je dois
 „ vous rendre cette justice, que votre
 „ génie inventif vous fit épuiſer en ma
 „ faveur toutes les ressources ordinaires
 „ de l'Art. Mais malgré tous les soins

» que vous me rendîtes pendant un
» mois, il fallut laisser subsister la fis-
» tule & l'embarras du canal, avec une
» grosseur & une dureté dans tout le
» trajet du scrotum. Ce mal affreux ne
» cédant à rien; voyant que vous étiez
» rebuté, & que mon mal empirait,
» puisque j'étois obligé d'uriner jusqu'à
» soixante fois par nuit, goutte-à goutte,
» & avec des douleurs inconcevables,
» l'urine passant par la fistule. Je vous
» proposai d'avoir une consultation de
» Paris, & vous y consentîtes avec
» plaisir. Nous consultâmes le célèbre
» M. Morand, qui, après avoir bien
» examiné votre exposé, ne donna
» d'autres conseils que d'avoir recours
» à M. Daran, dont les miracles, en
» ce genre, faisoient beaucoup de bruit.
» L'impossibilité de me tenir ni assis,
» ni levé, m'ôta tout d'un coup l'espoir
» de cette ressource, sur-tout étant
» question de me transporter à soixante
» lieues, & n'étant pas assez riche pour
» oser proposer à M. Daran un voyage,
» que la grande foule de Malades qu'il
» a à Paris n'auroit pû lui permettre.
» Alors, je me déterminai d'écrire tout
» cela, de concert avec vous, à notre
» ami, le frere Cosme, qui me fit ré-

„ ponse , qu'il étoit de même avis que
 „ M. Morand , & qu'il ne falloit pas
 „ m'alarmer sur les difficultés du transf-
 „ port. Dès ce moment je résolus le
 „ voyage , & je l'ai exécuté au mois
 „ de Mai suivant. Je me fis porter sur
 „ un lit , par la riviere de Loire , jusqu'à
 „ Orléans , & d'Orléans à Paris. Il fallut
 „ construire de même un lit sur les
 „ brancards d'une litiere , m'ayant mê-
 „ me été impossible de faire usage de
 „ cette voiture. J'arrivai à Paris , avec
 „ des peines qu'on ne peut exprimer.
 „ J'envoyai prier le frere Cosme de me
 „ faire visite ; ce qu'il fit avec plaisir. Il
 „ me conseilla de son mieux , en rani-
 „ mant mes espérances. Nous fîmes
 „ prier M. Daran de me venir voir.
 „ Dès qu'il fut arrivé , il me fonda avec
 „ sa bougie ou sonde , comme l'appelle
 „ ce Chirurgien , laquelle s'arrêta avant
 „ la fistule qui étoit à la racine du scro-
 „ tum. Mon état étoit alors bien plus
 „ déplorable que celui dans lequel vous
 „ m'aviez vu ; car , outre la fistule &
 „ la dureté que vous me connoissiez ,
 „ il s'étoit formé , autour de la tumeur ,
 „ deux abscess , & deux autres fistules ,
 „ dont l'une se terminoit en cul de poule ,
 „ au bas du scrotum. M. Daran , après

» son examen , m'assura décisivement
» qu'il me guériroit , mais qu'il falloit
» prendre un logement chez lui , afin
» qu'il pût me voir aussi souvent qu'il
» le jugeroit nécessaire. Il commença à
» me traiter le 10 Juin , en m'intro-
» duisant une bougie qui n'entroit d'a-
» bord que de trois doigts , & qui , cha-
» que jour , avançoit un peu plus. Au
» bout de quatre jours , j'ai uriné avec
» plus de facilité. Le cinquieme , on
» m'ouvrit la tumeur , ou cul de poule ,
» ce qui me soulagea beaucoup. On ap-
» pliqua ensuite un cataplasme maturatif
» sur la tumeur squirrheuse. Elle fut
» ouverte , & rendit un verre plein de
» pus ; ce qui me procura un calme dont
» je n'avois pas joui depuis plus de trois
» mois. M. Daran fit lui-même ces deux
» opérations avec une dextérité admi-
» rable. Il continua en même-tems l'u-
» sage de ses sondes , dont je suppor-
» tois , sans aucune douleur , l'intro-
» duction & le séjour. Elles procurerent
» une suppuration abondante ; & au
» quinzieme jour , elles pénétrèrent jus-
» ques dans la vessie. Peu-à-peu les fis-
» tules se guérirent ; un reste de dureté
» qui étoit dans le canal se fondit ; &
» les urines coulerent très-librement ;

» enforte qu'au bout d'un mois je me
 » promenois au Palais-Royal; & depuis
 » ce tems, j'ai vaqué à mes affaires.

» Il faut vous dire que M. Daran,
 » avant que de traiter ses Malades, leur
 » fait faire un exposé de leur maladie,
 » & de tous les remèdes qu'ils ont faits.
 » Il fait ensuite constater ce même état
 » par la visite d'un habile Médecin, &
 » d'un fameux Chirurgien, qui revisi-
 » tent le Malade, quand il est guéri,
 » & constatent sa guérison. Ce fut le
 » célèbre M. de Jussieu, Professeur de
 » Botanique au Jardin-Royal, & M.
 » Jallet, habile Chirurgien de Paris,
 » qui me visiterent, & qui ont donné
 » leurs certificats de ma parfaite gué-
 » rison au bout de trois mois, mais
 » dont je goûtois les avantages depuis
 » deux mois. Plusieurs autres Médecins
 » & Chirurgiens en ont été témoins,
 » & peuvent l'attester de même. Le
 » frère Cosme a assisté exactement aux
 » pansemens, & me dit que de pa-
 » reilles guérisons étoient inconnues
 » avant M. Daran. Cependant, quoique
 » je fusse bien mal, j'ai eu la satisfaction
 » de lui en voir guérir de plus malades
 » que moi, & sur-tout un, qui avoit
 » cinq fistules au périnée, à la racine

» du scrotum , & à qui les bougies ne
» pouvoient entrer que de deux travers
» de doigt. Je me propose de rendre
» cette lettre publique , afin que les
» malheureux comme moi , à qui le
» nom , ni la réputation de M. Daran
» ne feroient pas encore parvenus , fça-
» chent qu'il y a un homme dans le
» monde , qui peut les tirer de ce triste
» état , dans lequel la mort est préféra-
» ble à une vie si douloureuse & si hor-
» rible , qu'on ne peut se supporter soi-
» même , ni les autres. Je puis dire avoir
» éprouvé l'un & l'autre. Quelle recon-
» connoissance ne dois-je pas à mon
» Libérateur !

» J'ai l'honneur d'être avec une par-
» faite estime ,

M O N S I E U R ,

» Votre très-humble
» & très-obéissant serviteur,
D E S H A Y E S.

De Paris , le 15 Octobre 1747.

*Lettre de M. de la Beaume, ancien
Capitaine de Grenadiers au Régiment
de Normandie, &c; en réponse à celle
que lui avoit écrite M. d'Anteroche,
ancien Lieutenant-Colonel au Régiment
d'Agénois, demeurant actuellement
chez Madame Mouton, rue des deux
Ecus, à Paris, pour sçavoir l'état
de sa santé, depuis que M. Daran
l'a traité de maladies de l'urethre,
extraite du Mercure de France du mois
d'Avril 1750.*

„ MONSIEUR,

„ **L'**Intérêt que vous prenez à ma
„ santé, & le plaisir, bien naturel à
„ une personne qui a souffert autant
„ que je l'ai fait, de dire qu'il se porte
„ bien, m'assure que vous lirez ma
„ lettre avec plaisir, quoique longue.
„ Voici donc quels ont été les com-
„ mencemens de ma maladie, les sui-

Lvj

» tes , & l'heureuse fin , couronnée par
» M. Daran. A la suite des maladies
» que j'avois eues dans ma jeunesse , je
» commençai à m'appercevoir en 1716,
» que le volume de mes urines dimi-
» nuoit de plus en plus ; de telle sorte ,
» qu'en 1720 j'eus nombre de réten-
» tions d'urine , qui duroient quelque-
» fois vingt-quatre heures , avec des
» douleurs violentes. On employoit
» alors les bains , les saignées , les ca-
» taplasmes émolliens. Depuis , j'eus
» des rétentions totales deux ou trois
» fois l'année. Après avoir essayé plu-
» sieurs remèdes pour donner une libre
» issue aux urines , on me fit prendre
» du baume de Copahu , pour cica-
» triser l'ulcère. Cela me retrécit tel-
» lement le passage des urines , que je
» ne pouvois absolument uriner. Je fus
» saigné plusieurs fois ; & on me fit
» prendre quantité de bains ; malgré
» tout cela , j'avois de grandes diffi-
» cultés d'uriner , souffrant beaucoup.
» On me fit user des sondes de plomb ,
» qui me foulagerent pendant quelque
» tems. Deux ans après , j'eus une ré-
» tention totale , qui me mena aux portes
» du trépas. Je fus à Paris , pour con-
» sulter ma maladie. Feu M. de la Pey-

ronie me fit mettre entre les mains
d'un Chirurgien nommé Guimar-
det , qui , après m'avoir traité l'es-
pace de deux mois , voulut me per-
suader qu'il m'avoit guéri. Il est vrai
que je me trouvois foulagé : mais ,
six mois après , ayant fait une route
de Strasbourg en Flandre , j'eus une
rétention d'urine des plus violentes ,
qui me dura trois jours , sans pouvoir
uriner ; après quoi , on m'introduisit
une algalie à force , qui me fit venir
beaucoup de sang , & qui procura
l'issue aux urines ; & je la gardai trois
jours consécutifs , ce qui me soulagea
effectivement. Je partis ensuite pour
Paris , pour me faire traiter de nou-
veau. On m'indiqua M.... Chirurgien
de Paris , qui me traita avec des bou-
gies qui me soulagerent , & qui pré-
tendoit m'avoir guéri. Cependant ,
deux ans après , j'eus encore un ac-
cident à la Rochelle , où je fus deux
jours sans pouvoir uriner. A force de
saignées , mon mal se calma. Je passai
en Bavière avec le Régiment , quoi-
que je fusse fort incommodé de cette
maladie. Les grands froids , ou les
fatigues que j'ai souffertes dans ce
Pays-là , augmentèrent mon mal,

» J'eus plusieurs accidens de rétention
» d'urine , par intervalles. Un jour , je
» m'apperçus d'une tumeur au périnée ,
» que je fis voir au Chirurgien-Major
» d'Ingolstadt , qui me fit mettre un
» emplâtre de *Vigo cum mercurio*. Cette
» tumeur m'incommodoit beaucoup. Je
» sortis d'Ingolstadt avec les Malades.
» Je remontai le bateau jusqu'à Olme.
» Ma tumeur augmentoit toujours. Je
» fus obligé de faire faire un brancard
» à Olme , sur lequel on me porta jus-
» qu'à Strasbourg , où je me reposai
» un mois , chez un Chirurgien , après
» lequel tems , espérant trouver quel-
» que soulagement à Montpellier , je
» partis , dans une litière , jusqu'à Lyon ;
» de Lyon , je descendis le Rhône , jus-
» qu'au Saint-Esprit , où je me trouvai
» si mal , & ma tumeur étoit si confi-
» dérable , que je fus forcé de m'y ar-
» rêter. Là , on jugea à propos de me
» l'ouvrir ; ce qui me soulagea un peu :
» mais cependant je ne pouvois sup-
» porter aucune situation. J'arrivai , un
» mois après , à Montpellier , dans un
» état pitoyable. J'envoyai chez M.
» Serres , fameux Chirurgien de cette
» ville , le prier de venir voir mon état.
» Il me mit beaucoup de cataplasmes.

» Quinze jours après, il parut une autre
» tumeur de l'autre côté, qui me causa
» de nouvelles douleurs. Je fis appeller
» M. Fifes, fameux Médecin de cette
» ville, qui me dit que l'on pouvoit
» me soulager; mais que je ne devois
» point espérer de guérison. Je souffrois
» beaucoup, me trouvant toujours
» mouillé, les urines passant conti-
» nuellement par les fistules autant que
» par la voie ordinaire. Un mois après,
» il en parut une troisième. Pour lors,
» je reçus une lettre d'un de mes amis
» amis de Marseille, qui me manda que
» M. Daran étoit établi dans cette ville,
» traitant cette maladie, & la guérissant
» radicalement. Je fis voir cette lettre
» à M. Fifes, qui me dit qu'il ne croyoit
» pas qu'il me guérît; mais cependant,
» qu'il me conseilloit d'y aller. Je me
» déterminai à faire ce voyage; & étant
» arrivé chez M. Daran, il me trouva
» dans un état pitoyable, ayant trois
» fistules, par où les urines sortoient
» & couloient continuellement goutte-
» à-goutte, ainsi que par la voie ordi-
» naire; de sorte que j'étois obligé de
» porter, nuit & jour, un vase de fer
» blanc pour les recevoir. Cependant,
» après m'avoir observé, il m'assura

» qu'il me guériroit , avec le tems.
» J'éprouvai , avec toute la fatisfaction
» que l'on peut imaginer , l'effet de ses
» promesses. Environ quatre mois après
» qu'il eut commencé mon traitement ,
» les fistules furent cicatrisées , l'incon-
» tinence d'urine cessa ; & elle sortit
» librement. Je trouvai mon état si dif-
» férent , que je ne pouvois me per-
» suader que cette cure eût pû être si
» parfaitement accomplie sur moi , &
» que je craignois de me voir exposé au
» même accident , de moment à autre ;
» vû , sur-tout , le pronostic que m'a-
» voit fait M. Fises , qu'on pouvoit bien
» me soulager , mais non point me gué-
» rir. Cependant , ma santé a toujours
» été depuis de mieux en mieux ; & je
» rends , avec plaisir , ce témoignage
» public en faveur de M. Daran , que
» depuis qu'il a opéré ma guérison ,
» qui date actuellement de cinq années ,
» je n'ai eu aucun ressentiment de mon
» ancien mal ; & je jouis d'une santé
» aussi parfaite , que si jamais je n'avois
» eu cette maladie. Je suis charmé de
» trouver encore ce moyen de lui té-
» moigner ma reconnoissance du ser-
» vice essentiel qu'il m'a rendu. Je vous
» prie donc d'agréer que je rende cette

» lettre publique, afin que tout le mon-
 » de sçache que M. Daran guérit, non-
 » seulement pour un tems, ces mala-
 » dies, comme on me le faisoit crain-
 » dre, mais qu'il les guérit pour tou-
 » jours. Je puis parler plus pertinem-
 » ment qu'un autre de l'infailibilité des
 » secours qu'il emploie, l'ayant éprou-
 » vé sur moi-même; & je me mets au
 » rang de ses admirateurs, & des apo-
 » logistes de sa nouvelle méthode. Vous
 » trouverez peut-être ma lettre un peu
 » longue; mais j'aurois crû manquer à
 » la demande que vous m'avez faite,
 » si, par un détail plus abrégé, j'avois
 » omis des circonstances peut-être es-
 » sentielles. J'ai donc mieux aimé m'é-
 » tendre davantage, & vous marquer
 » exactement tout ce qui s'est passé,
 » depuis le commencement de ma ma-
 » ladie, jusqu'au moment qu'elle a été
 » guérie.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble
 & très-obéissant serviteur,
 DE LA BEAUME.

A Montpellier, le 10 Octobre 1750.

*Lettre de M. Manget, Médecin de
Genève, à M. Daran.*

MONSIEUR,

» J'ai lû avec beaucoup de plaisir vos
» Observations sur les maladies de l'ure-
» thre. Je n'avois pas la foi aux carnosfi-
» tés. Vous avez fait de moi un Profé-
» lite. Je souhaiterois que ma conver-
» sion vous donnât un relief qui servît à
» vous marquer ma reconnoissance.

» J'ai vu ici une de vos merveilles
» Marseilloises, qui m'a confirmé dans
» l'idée que j'avois de votre habileté ;
» mais permettez, MONSIEUR, qu'en
» vous témoignant ma joie, pour l'uti-
» lité du genre humain, de cette nou-
» velle découverte, je vous fasse part de
» la crainte que j'ai, qu'elle ne se perde
» avec vous, si vous ne prenez des pré-
» cautions contre un mort subite, à la-
» quelle nous sommes tous exposés. Ce
» seroit un vol fait au public, dont le
» crime seroit proportionné au prix du

» trésor qu'il perdrait. Je ne doute pas ,
 » MONSIEUR , que votre zèle pour les
 » progrès de la Médecine , & votre cha-
 » rité , ne vous portent à transmettre à
 » la postérité un bien, dont la possession
 » doit vous immortaliser. Je vous sou-
 » haite , en attendant, une continuation
 » des avantages actuels qui vous sont si
 » légitimement dûs.

» Si mon témoignage , sur un seul
 » exemple , pouvoit être de quelque
 » poids , je le donne ici avec grand plai-
 » sir, tant par reconnoissance pour vous,
 » MONSIEUR , que par la considération
 » du Public , dont je voudrois que cha-
 » que individu fût informé du bien que
 » vous pouvez lui procurer.

» Je suis avec la plus parfaite confidé-
 » ration ,

MONSIEUR ,

Votre très - humble &
 très-obéissant serviteur
 MANGET.

Nous aurions pu grossir le nombre de ces Lettres , soit des Médecins , soit des Malades eux-mêmes , qui tous attestent la supériorité du remède de M. Daran , les cures singulières & nombreuses qu'il a opérées , & la confiance que les Malades les plus désespérées peuvent avoir dans cette méthode. Nous renvoyons nos Lecteurs aux précédentes éditions de cet Ouvrage , où les susdites Lettres se trouvent dans leur entier , & sont beaucoup plus multipliées.





R E M A R Q U E S

P A R T I C U L I E R E S.

AP R È S avoir traité des maladies de l'urèthre, dans le Discours préliminaire, & rapporté quelques-unes des lettres qui constatent l'efficacité de ma méthode, il est à propos de placer ici quelques réflexions qui la concernent, & d'autres qui me regardent personnellement.

Depuis plus de vingt ans, presque tout ce que la Faculté de Médecine de Paris & de Montpellier a eu de Docteurs célèbres, tout ce que l'Ecole de Chirurgie a eu de plus expérimentés & de plus habiles Maîtres, ont certifié, par écrit, que ma méthode guérit radicalement les carnosités dans le canal de l'urèthre; qu'ils n'ont rien connu dans l'étendue de la Médecine & de la Chirurgie, de si puissant contre les maux

de cette nature, & de si intéressant pour les Malades (a).

Tel a été constamment le suffrage général & unanime des Maîtres de l'art, en faveur d'un remède, qu'on avoit cherché si long-tems inutilement; faute duquel on voyoit mourir une infinité de personnes sans pouvoir leur donner aucun secours, & dont le caractère d'efficacité n'a pu être effacé par les vaines clameurs de l'intérêt. Parmi ceux qui ont écrit sur cette maladie, le célèbre Auteur du *Traité des tumeurs*, M. Astruc, convaincu de la supériorité de ma méthode, par le nombre des cures que j'avois opérées, par le témoignage de plusieurs Malades, qui, après avoir obtenu leur guérison, avoient été lui en faire le rapport, & par les certificats des plus grands Médecins & Chirurgiens, forcé de reconnoître l'efficacité de mon remède, a imaginé de donner une recette de mes bougies, & d'avancer qu'elle étoit la même que la mienne; je réclamai, avec raison, contre cette supposition par une lettre imprimée.

(a) On trouvera ci-après, les noms de tous les Médecins & Chirurgiens célèbres, qui ont attesté la supériorité de cette méthode.

En 1744, je publiai, pour la première fois, *mon Traité des Maladies de l'urethre*, dont on a fait depuis plusieurs éditions. Les Anglois le traduisirent dans leur langue, & la traduction de M. Tomkyns, célèbre Chirurgien de Londres, fut publiée en 1750. Il mit à la tête une préface où il s'occupa à détruire quelques préjugés que l'envie auroit voulu accréditer contre moi. Voici, en substance, ce que dit M. Tomkyns, ou plutôt voici une partie de la traduction de sa préface.

« Les uns, dans l'intention d'affoi-
 » blir la réputation de M. Daran, re-
 » fusent d'accorder à sa méthode le mé-
 » rite de l'invention. S'ils ont connu
 » avant lui l'art de guérir ces maladies,
 » ils sont bien criminels de n'avoir pas
 » mis leur science en pratique; mais la
 » preuve incontestable qu'ils ne la pos-
 » sedoient pas, c'est le nombre des vic-
 » times malheureuses, attaquées depuis
 » tant d'années des maladies de l'ure-
 » thre, quoiqu'elles se soient souvent
 » adressées aux personnes les plus célè-
 » bres dans cette partie. D'autres objec-
 » tent foiblement, qu'on faisoit usage des
 » bougies long-tems avant M. Daran :
 » ainsi donc si on venoit à découvrir quel-

» que recette , qui , par une qualité spé-
» cifique , guérit radicalement les can-
» cers , pourroit-on dire avec raison ,
» parce qu'il y a plusieurs siècles qu'on
» a employé des onguents pour les dé-
» truire , que ce n'est pas une nouvelle
» découverte ?

» D'autres reconnoissent M. Daran
» pour inventeur , & accordent un grand
» mérite à son invention ; mais en même
» tems , ils fondent leur accusation sur
» cet aveu même , & lui reprochent
» de ce qu'il recèle aux yeux de l'uni-
» vers une découverte si utile. Je réponds
» d'abord que si M. Daran avoit rendue
» publique sa méthode lorsqu'une heu-
» reuse découverte la lui offrit , le nombre
» des Malades qui seroient tombés entre
» ses mains , auroit été beaucoup moins
» considérable. Tout Chirurgien ayant les
» mêmes moyens pour guérir , il n'auroit
» pas eu l'occasion de connoître à fond
» la nature des différentes maladies de
» l'urethre , par un nombre infini d'ob-
» servations ; & il n'auroit pas été à
» même , en conséquence de ces mêmes
» observations , d'appliquer ces remèdes
» à leurs especes différentes , & à leurs
» différens degrés ; car l'urethre n'est pas
» susceptible d'une seule maladie ; elles
» sont

„ font en grand nombre , & doivent
 „ leur origine à plusieurs causes , cha-
 „ cune desquelles doit être bien étu-
 „ diée séparément , & bien distinguée
 „ des autres : cette connoissance ne peut
 „ être que le fruit d'une étude sérieuse
 „ & suivie de la nature.

„ Je dis , en second lieu , que ce qui
 „ est généralement connu , est presque
 „ généralement négligé ; & que s'il avoit
 „ fait part de sa méthode au Public ,
 „ elle auroit eu la même destinée , que
 „ plusieurs remedes estimables , qui , tant
 „ qu'ils ont été couverts du voile du se-
 „ cret , ont été dans une haute vénéra-
 „ tion ; & qui une fois connus , ont été
 „ mis à l'écart , & leurs vertus bientôt
 „ oubliées. Mais supposons qu'on eût
 „ plus d'égard pour le spécifique de
 „ M. Daran ; comme tous les hommes ,
 „ même les plus bornés , ont une haute
 „ opinion de leur capacité , chaque Pos-
 „ sesseur se seroit imaginé être en état
 „ d'y faire quelque changement ; quel-
 „ ques-uns y auroient ajouté , d'autres
 „ auroient retranché ; le remede auroit
 „ été mis à la torture , pour ainsi dire ,
 „ en mille façons différentes ; & on au-
 „ roit vu bientôt paroître autant de mé-
 „ thodes nouvelles , qu'il y auroit eu

» d'imaginations ; de façon , que le
» remede auroit été confondu dans
» l'abyrne de ces changemens ; le Chi-
» rurgien se feroit trouvé embarrassé
» dans le choix du bien ou du mal ; & la
» Postérité auroit été privée d'un bien ,
» qui maintenant lui fera transmis de
» siècle en siècle. Car actuellement ,
» dans quelque tems qu'il se détermine
» à communiquer ce précieux dépôt , la
» réputation solide qu'il s'est acquise par
» le nombre infini de cures qu'il a eu
» occasion de faire , en distribuant la
» santé par ses propres mains & sans le
» secours de personne , rendra sa mé-
» thode plus certaine.

» Mais quoique M. Daran renferme
» son secret dans son sein , on ne doit
» pas le comparer à cet homme qui
» enfouit son talent , & devint inutile à
» lui-même & à ses semblables. Au con-
» traire , il en répand les propriétés &
» les vertus ; les nations les plus éloi-
» gnées ressentent les heureux effets de
» son invention , beaucoup plus que s'il
» l'avoit rendue publique , &c. &c. ».

D'après la traduction Angloise de
mon *Traité sur les maladies de l'Urethre*,
plusieurs Anglois , attirés par le succès
de mes cures , sont venus à Paris se met-

tre entre mes mains, & ont recouvré, par mon secours, une santé que les plus habiles Médecins & Chirurgiens de Londres n'avoient pu leur procurer. Les Malades que des affaires pressantes, ou le peu de fortune retenoient dans leur pays, se flatterent long-tems, qu'appelé par quelque personne de distinction, je pourrois me déterminer à passer en Angleterre. Le désir de me rendre utile & de procurer du soulagement à mes semblables, ne me permit pas de balancer sur le parti que j'avois à prendre; lorsqu'invité par un homme de grande considération, j'appris que le secours qu'on attendoit de moi, ne pouvoit souffrir aucun délai. Cette personne étoit attaquée d'une maladie à l'urethre, avec une fistule urinaire au périnée, très-invétérée. Ce fut à sa sollicitation, que je partis pour Londres, par congé de la Cour. Pour me suppléer pendant mon absence, & ne pas priver les Malades des secours dont ils pouvoient avoir besoin, je laissai à Paris M. Daran Descastan, mon Neveu, qui depuis plus de vingt ans travailloit sous mes yeux, & à qui j'avois donné tous mes soins pour le mettre au fait du traitement de ces maladies, & de l'administration de mes remèdes.

Mon arrivée dans la Grande-Bretagne fut annoncée ; & dès-lors une infinité des Malades se présentèrent , pour être traités suivant ma méthode. Des guérisons nombreuses , opérées sur des personnes du premier rang , & sous les yeux des plus grands Maîtres de l'Art , signalèrent mon séjour à Londres , & prouverent , de plus en plus , dans cette Capitale , l'efficacité de mon remède. Je serois en état de rapporter ici les noms de plusieurs Malades de distinction , qui ne cessent de publier , que c'est à moi qu'ils sont redevables de leur santé. Je me suis contenté autrefois de choisir quelques-unes des principales cures , & de les donner sous le titre d'*Observations* , à la suite de ces *Remarques* , dans une Édition précédente , où elles forment la quatrième & dernière partie du volume. J'ai évité de nommer les personnes ; quoique plusieurs n'aient aucune répugnance à se faire connoître , persuadés que plus il y a de gens de marque qui attestent l'efficacité d'un remède , & plus il se répand ; & par conséquent plus il devient utile à l'humanité. Mais cette générosité de leur part ne doit pas me dispenser des ménagemens & des égards qui leur sont dûs.

« Vous pouvez me citer, me disoit Mi-
 » lord * * *. Le témoignage d'un homme
 » de mon rang ne peut être que d'un très-
 » grand poids en faveur de votre mé-
 » thode ; & je préfere le bien public à
 » toute espece de considération particu-
 » liere : l'utilité générale des hommes
 » doit l'emporter sur la mienne propre.
 » Votre remede m'a guéri ; l'aveu que
 » j'en fais publiquement peut & doit
 » même engager d'autres Malades à en
 » faire usage ; & il n'est rien à quoi je ne
 » m'expose , pour procurer à mes sem-
 » blables, le même avantage que j'ai reçu
 » de vous ».

Telle est, en général, la facon de penser
 des Anglois ; tout ce qui tend au bien de
 l'humanité a sur eux des droits de pré-
 férence ; ils s'en occupent plus que de
 leurs propres intérêts. C'est en suivant
 les mêmes principes , qu'un autre Sei-
 gneur, ayant long-tems rejeté les reme-
 des ordinaires , ne pouvant s'affujettir
 au régime & à la gêne qu'ils exigent ,
 consentit néanmoins à observer le mien
 exactement. « En suivant fidèlement
 » tout ce que vous me prescrirez , me
 » dit-il, si je ne guéris pas, je ferai sûr que
 » ce fera la faute du remede ; & je n'aurai
 » rien à me reprocher ; au lieu que je me

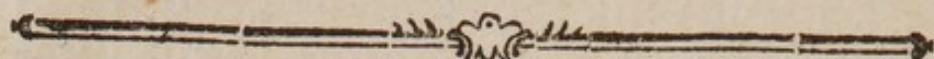
» croirois très - coupable envers la So-
» ciété , si , par ma faute , je donnois
» atteinte à la bonté d'un spécifique utile
» à tant de gens , & dont mon exemple
» pourroit les détourner ».

Je ne crains pas d'affurer , que si tous les Malades , qui ont été traité par ma méthode, avoient suivis les mêmes principes, les cures auroient été plus promptes ; & c'est ce qui arriva au Seigneur Anglois , dont je viens de parler : une parfaite guerison suivit de près , & fut le prix de son extrême fidélité à observer tous les remèdes.

Les succès qui m'accompagnèrent durant mon premier séjour en Angleterre, me déterminèrent à y faire un second voyage. Mon arrivée y fut encore annoncée ; & de nouveaux Malades vinrent demander mon secours. Toujours guidé par l'amour de l'humanité , je n'épargnai ni soins ni fatigues , pour le soulagement de ceux qui avoient recours à ma méthode ; & à mon départ , je priai M. Asborne d'administrer mon remède pendant mon absence.

De retour à Paris , mon principal soin actuellement , est de me livrer à l'exercice de mon Art , & au soulagement de mes Concitoyens. C'est un devoir dont je ne me suis jamais dispensé.

La preuve la plus convaincante de la supériorité de ma méthode, est le rétablissement de la plupart de Malades qui se sont adressés à moi dans tous les tems, après avoir tenté inutilement tous les autres moyens, & notamment la guérison de plus de cent Malades que j'ai traités à Londres dans mes deux voyages, où je n'ai séjourné qu'environ deux ans. Le plus grand nombre avoit éprouvé, sans succès, toutes les bougies conseillées & appliquées par les personnes les plus expérimentées. De plus, il y a peu de Malades, pour lesquels il ne faille employer, pendant l'usage des bougies, des remèdes internes, qui doivent concourir avec le topique, & former ensemble un spécifique, aussi certain pour les maladies de l'urethre, que le quinquina pour les fièvres intermittentes, le mercure pour détruire le virus vénérien, l'opium dans les cas où il faut calmer, & la saignée dans les inflammations. Le plus ou le moins de tems que l'on emploie, par le moyen de ce spécifique, pour parvenir à la parfaite guérison, marque le degré du mal, & le tems qu'on en a été affecté; mais on est toujours sûr du succès, quand il n'y a pas de complication qui rende la maladie totalement incurable.



NOTE

Relative à la page xlv.

LE mal se déclare & se découvre par une suppuration que les Bougies procurent en fondant des chairs molles & baveuses; de maniere que cette suppuration cause une petite phlogose qui durcit ces chairs au point, qu'après le deuxieme ou troisieme jour, elles embarrassent si fort le canal, que non-seulement la premiere Bougie introduite facilement ne peut plus entrer, mais que l'urine ne sort que très-difficilement, avec douleur & du sang, ce qui épouvante fort le Malade; & si le Chirurgien ou le Medecin qui le traite & le conduit, n'est pas au fait de cette maladie, il ne manque pas de dire au Malade, qu'il faut abandonner ce Remede, puisqu'au lieu de le faire mieux

uriner, il opere absolument le contraire ; que l'inflammation se mettroit à la partie ; qu'il faut saigner le Malade , le baigner , calmer ces accidens , & abandonner le traitement. Le vrai Remede est au contraire de mettre une Bougie des plus minces , de la laisser où elle peut entrer, de pisser même sans l'ôter , si on le peut , sinon de l'ôter & d'en remettre une tout de suite ; & en continuant ainsi , non-seulement il n'y aura point d'accident , mais dans peu de jours de cette pratique, les chairs étant diminuées par la suppuration, l'urine sortira plus aisément. On augmentera le volume des Bougies à proportion de la plus grande liberté que la fonte des chairs aura procuré au canal ; & en continuant ainsi le Malade guérira sûrement ; ce qui n'arrivera pas , si la peur du Remede le lui fait abandonner.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES MÉDECINS

*Qui ont attesté l'efficacité de la méthode
de M. Daran.*

M E S S I E U R S

Albin, Docteur agrégé au Collège
des Médecins à Marseille.

Balieu, (de) Conseiller du Roi, & l'un
de ses Médecins ordinaires.

Bertrand, Doyen du Collège des Mé-
decins de Marseille.

Bouilhac, premier Médecin de Monsei-
gneur le Dauphin & de Madame la
Dauphine.

Bouniols, Docteur de l'Université de
Montpellier, Médecin du Roi à Fon-
tainebleau, ci-devant Médecin ordi-
naire de S. A. R. Madame la Duchesse
de Lorraine.

Boyer, Docteur-Régent de la Faculté
de Paris, Censeur Royal, & Méde-
cin ordinaire du Roi.

Bruhier , Censeur Royal , & l'un des
Auteurs du Journal des Savans.

Cantwel , Docteur-Régent de la Faculté
de Paris.

Casamajor , Docteur-Régent de la Fa-
culté de Paris.

Chicoyneau , Conseiller d'Etat ordinaire,
& premier Médecin du Roi.

Combalusier , Docteur de l'Université de
Montpellier , de la Faculté Royale
des Sciences de la même ville , &
ancien Professeur de la Faculté de
Valence.

Falconet , Docteur-Régent de la Faculté
de Paris , Médecin-Consultant du Roi,
de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

Ferrein , Docteur-Régent de la Faculté
de Paris , Conseiller du Roi & Pro-
fesseur Royal de Médecine au Col-
lège Royal , de l'Académie Royale
des Sciences.

Joyeuse , Médecin ordinaire des Gale-
res.

Jussieu , (de) Ecuyer , Conseiller , Se-
crétaire du Roi , Maison & Couronne
de France , & de ses Finances , Doc-
teur de Montpellier & de Paris , Pro-
fesseur en Botanique au Jardin Royal
des Plantes , de l'Académie Royale

des Sciences, & Membre de Sociétés
Royales de Londres & de Berlin.

Hoc, (le) Docteur-Régent de la Faculté
de Paris, ancien Médecin ordinaire
du Châtelet, & ordinaire de l'Hôtel-
Dieu, & de l'Hôpital Royal de la
Charité de Paris.

Medalon, Conseiller Médecin du Roi,
& de la Compagnie des Cent-Suisses,
ancien Médecin des Camps & Armées
du Roi.

Michel, Docteur de la Faculté de Mont-
pellier, agrégé au Collège des Mé-
decins de Marseille, & Médecin du
Lazaret de Purge.

Molin, Docteur de la Faculté de Mont-
pellier, & Médecin - Consultant du
Roi.

Moreau, Conseiller du Roi, & son Mé-
decin ordinaire.

Mouret, Médecin de l'Hôpital de Ta-
rascon.

Nihell.

Plunkett.

Pouffe, pere, Docteur-Régent de la Fa-
culté de Paris.

Pouffe, fils, Docteur-Régent de la Fa-
culté de Paris, ancien Professeur de
Chirurgie, & Censeur Royal.

Procope Couteaux, Docteur-Régent de

la Faculté de Paris, ancien Professeur des Ecoles , & actuellement Professeur de Chirurgie en Langue Française.

Rabours , (de) Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

Sidobre, Docteur de la Faculté de Montpellier , & Médecin - Consultant du Roi.

Thieullier , (le) Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Conseiller Médecin ordinaire du Roi en son Grand Conseil , & en la Prévôté de France.

Vernage , Docteur-Régent de la Faculté de Paris.



LISTE ALPHABÉTIQUE
DES CHIRURGIENS.

MESSIEURS

B Agieu , Chirurgien de Saint Côme ,
& Chirurgien-Major des Gendarmes
de la Garde du Roi.

Benomont , Chirurgien Juré de Paris.

Bergerot , Maître Chirurgien Juré de S.
Côme.

Biag , (de) Maître Chirurgien Juré de
Saint Côme.

Boiscaillaud , Maître Chirurgien de S.
Côme , Chirurgien ordinaire du Roi
par quartier , & son premier Chirur-
gien ordinaire en survivance.

Boudou , Chirurgien de S. Côme , &
Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu
de Paris.

Boyer , ci-devant Chirurgien-Major des
Grenadiers à Cheval de Sa Majesté
Catholique.

Casaubon , Chirurgien Juré de S. Côme.

Cassaing, Chirurgien Juré à Paris, & Chirurgien du Roi, & ordinaire en sa grande Artillerie.

Castagnet, Maître Chirurgien de Paris.

Dalbon, Maître en Chirurgie, Conseiller du Roi, Inspecteur des Boissons, ancien Chirurgien de S. M. en son Artillerie.

Darius, Maître en Chirurgie, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie.

Daviel, Maître-ès-Arts, Chirurgien Juré de Marseille, entretenu sur les Galeres du Roi, de l'Académie Royale des Sciences de Toulouse, Associé correspondant de celle de Chirurgie de Paris, Membre de l'Institut des Sciences de Bologne, Professeur & Démonstrateur Royal de Chirurgie à Marseille.

Desport, Chirurgien de la Reine, & Chirurgien-Major des Camps & Armées du Roi.

Dulattier, ancien Chirurgien-Major des Armées du Roi, & Aide-Major de la Charité de Paris.

Dupony, Maître Chirurgien de Saint Côme.

Faget, Maître Chirurgien de S. Côme, & de la Reine.

Faye , (de la) de l'Académie Royale de Chirurgie , Démonstrateur Royal pour les opérations , ancien Chirurgien des Camps & Armées de S. M.

Foubert , Maître en Chirurgie , Chirurgien ordinaire du Roi en sa Cour de Parlement, & ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital de la Charité.

Godefroy , Maître Chirurgien de Saint Côme.

Grave , (la) Maître en Chirurgie , & Chirurgien ordinaire du Roi en son Artillerie.

Haye , (de la) Maître en Chirurgie , ancien Prévôt de sa Compagnie , & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie.

Hevin , premier Chirurgien de Madame la Dauphine, Maître, Démonstrateur Royal , & Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie pour les correspondances.

Houftet , Chirurgien , de l'Académie Royale de Chirurgie.

Jallet , Chirurgien de S. Côme.

Loustaunau , Chirurgien du Roi & des Enfants de France.

Louxto , Chirurgien Juré de S. Côme.

Malaval , Chirurgien Juré , & ordinaire du Roi en sa Cour de Parlement.

Mehaignery de la Richardiere, Chirurgien Juré de Saint Côme, & Chirurgien de feu S. A. R. M. le Duc d'Orléans, Régent.

Menjon, Maître en Chirurgie & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie.

Morand, Maître en Chirurgie à Paris, de l'Académie Royale des Sciences & de celle de Chirurgie, Censeur Royal.

Moulin, (du) Maître Chirurgien Juré de Saint Côme, & Doyen de la Compagnie.

Peyronie, (de la) ci-devant premier Chirurgien, & Médecin-Consultant du Roi.

Poujade, Chirurgien privilégié du Roi pour les Maladies secretees.

Quintard, Chirurgien Major des Gardes, & de M. le Grand Maréchal de la Couronne de Pologne.

Recolin, Chirurgien de la Prévôté de l'Hôtel du Roi.

Ruffel, Chirurgien Juré de Saint Côme, & Chirurgien-Major des Gardes du Corps du Roi.

Sarrau, Chirurgien de Saint Côme.

Serres, Maître Chirurgien Juré de la ville de Montpellier.

312 LISTE DES CHIRURGIENS.
Sue, Chirurgien Juré, & Prévôt de S.
Côme dans la ville de Paris.
Taillard, Chirurgien Juré à Paris.

Fin de la Liste des Chirurgiens.

Faute à corriger.

Page xviii de la Préface, seconde ligne
de la Note, *Giraud*, lisez *Gauran*.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux les *Observations Chirurgicales sur
les Maladies de l'Urethre traitées suivant une
nouvelle Méthode*, par M. Daran, cinquième
Edition. Cet Ouvrage, déjà fort connu, mé-
rite d'être imprimé par les bonnes Observations
qu'il contient. A Paris, ce 14 Juin 1779.

SUE, Censeur Royal.

De plus, j'ai lu par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, un Manuscrit portant pour
titre: *Composition des Remedes employés par
M. Daran dans les Maladies de l'Urethre*.
Nous pensons que le Public recevra avec plaisir
& reconnoissance pour l'Auteur un Remede si
utile à l'humanité. A Paris, ce 21 Juillet 1779.

SUE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conseillers, &c. SALUT. Notre bien-amé le Sieur *Daran*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé: *Observations Chirurgicales sur les Maladies de l'Urethre*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires: A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux Articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de fausse & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêt, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge

que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dud. Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-sixième jour d'Août l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre règne le sixième. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1787, fol. 121, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 27 Août 1779.

GOGUÉ, Adjoint.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, 1779.



